Anne
Berest

Sagan 1954

Stock

Anne Berest

Sagan 1954

Stock

Illustration de bande : © Stéphane Manel

© Éditions Stock, 2014

ISBN 978-2-234-07706-5

www.editions-stock.fr

DU MÊME AUTEUR

La fille de son père, *Seuil, 2010*
Les patriarches, *Grasset, 2012*

À mes parents.
À Martine Saada.

Sans Sagan, la vie serait mortelle d'ennui.
Bernard Frank

1er janvier 1954

Je vois un homme de soixante-cinq ans, quittant le réveillon organisé en son honneur, comme on sort de sa chambre, laissant le lit défait derrière soi. De toute façon, où qu'il aille, la fête est finie. Il a fait battre le cœur de Paris, mais aujourd'hui il n'a plus personne avec qui danser : ses interlocuteurs sont morts – ou ne sont pas encore nés.

Rue de Montpensier, j'imagine qu'une voiture le dépose dans le clair-obscur de ce jour hésitant entre deux années. Devant sa porte cochère, passe un jeune couple, en chuchotant.

L'homme regarde les deux silhouettes vriller dans le froid de ce petit matin. Il observe leur façon de se tirer par le bras, on dirait deux crabes marchant en direction de la Seine. Le jeune garçon n'est pas désagréable, avec sa coupe à la Jeanne d'Arc – on dirait un page, tout droit sorti d'une enluminure.

Je crois que ces deux petits personnages, miroitant dans l'aube, passent devant Cocteau sans le reconnaître. J'entends les deux adolescents se mettre à rire d'un rire crépitant et s'enfuir en direction du Palais-Royal.

À les regarder de plus près, à écouter résonner leurs éclats aigus, on s'aperçoit que les deux personnages sont deux filles. L'une s'appelle Françoise et l'autre Florence. Lorsqu'elles font la course dans les rues de Paris, personne ne gagne : Françoise finit toujours par tendre la main vers Florence, à l'entraîner dans sa vitesse.

C’est avec cette scène, du petit matin et de Cocteau, que j’aimerais ouvrir le livre sur Françoise Sagan que je vais écrire dans les mois qui viennent.

Le journal de l’année 1954 qui raconterait la parution de *Bonjour tristesse*.

C’est peu, quelques mois.

Mais je traverse une des périodes les plus douloureuses de ma vie. Depuis cet été, je suis séparée du père de ma fille. La souffrance m’alourdit et je me sens comme une valise sans poignée.

Anéantir mon chagrin dans le travail, penser à Sagan nuit et jour. Jour et nuit être avec elle.

La meilleure des excuses pour ne plus voir personne : je dois lire toutes les biographies, tous les romans, toutes les interviews. Sagan me donne du courage, elle est la meilleure consolatrice qui soit.

Je note sur mon carnet à couverture kraft des phrases piochées çà et là, je les recueille comme les conseils avisés d’une amie plus âgée qui aurait tout vécu – et saurait donc qu’il n’y a pas de conseils à donner, que l’expérience ne se transmet pas, que la seule chose que nous sommes en mesure de léguer aux autres est le témoignage de notre existence, c’est-à-dire sa preuve, qui atteste que l’on peut se sortir de toutes les situations, que le bonheur revient parfois.

Je m’installe en elle, comme je m’installe dans des appartements que l’on me prête ces jours-ci. Emprunter des chaussures à mon amie Catherine. M’asperger du parfum d’Esther dans sa salle de bains. Enfiler la pensée de Françoise Sagan comme des bas de soie – me revêtir de sa vie pour oublier la mienne.

La revoilà avec son amie Florence Malraux, sur le pont des Arts, au moment où l’année 1954 fait son apparition dans le ciel de Paris, entre l’Institut et la tour Eiffel.

Devant elles, les façades sales des immeubles parisiens donnent l’impression qu’un immense accordéon s’est éventré sur les bords de Seine. Il règne une atmosphère de paix, une mince pellicule de givre recouvre les années précédentes, comme ces draps blancs que l’on jette sur les meubles des

maisons de campagne avant de partir.

Ainsi, chaque nouvel an éloigne Paris de l'Occupation, transformant les événements en souvenirs – et les souvenirs finissent toujours par s'oublier.

Florence et Françoise sont des enfants de la guerre, c'est-à-dire des êtres étranges qui ont commencé par la fin : elles savent que Dieu se nomme Chance. Et que tout peut mal finir. À partir de là, il faut composer avec ce que l'on a.

Elles étaient dans la même classe au cours Hattemer, un lycée situé rue de Londres dans le quartier de la gare Saint-Lazare, un cours privé pour enfants « à part ».

Florence, suite à une longue maladie, a dû abandonner pour un temps les bancs du lycée public.

Françoise, elle, s'est fait renvoyer de toutes les institutions possibles ; du couvent des Oiseaux pour « manque de haute spiritualité » puis de l'école Louise-de-Bettignies, pour avoir « *pendu par une ficelle un buste de Molière*[1] » – mais Molière n'aurait-il pas apprécié qu'on le pende à son sérieux scolaire ?

C'est l'époque où, petite fille, à l'heure de la messe, elle croise les noctambules qui sortent des boîtes de nuit de la rue de Ponthieu[2]. Bouteilles de champagne à la main, costumes de smoking : c'est une enfant qui trouve que ces adultes s'amusent bien mieux que des enfants.

(Je découvre que le couvent des Oiseaux a vraiment existé. Je croyais que c'était une invention de ma mère, qui me disait, quand j'étais petite, à propos de fillettes qu'elle trouvait niaises : « Elle sort du couvent des petits Oiseaux. »)

Renvoyée de plusieurs institutions religieuses, Françoise doit malgré tout réussir son baccalauréat. Heureusement, Mlle Rose Hattemer a inventé en 1885 une méthode d'apprentissage qui stimule l'intelligence plutôt que la mémoire. Grâce à Rose, les deux adolescentes se rencontrent dans la petite cour de récréation de ce lycée expérimental.

Françoise est impressionnée par Florence. Parce que Florence a fait de la Résistance avec sa mère. Parce qu'elle est juive. (Et pourtant, la France n'aimait pas trop les Juifs, après la guerre – ils rappellent à tout le monde de mauvais souvenirs.)

Florence est fascinée par Françoise. Parce qu'elle pose des questions que personne ne pose. Parce que sa pensée est inattendue. Parce qu'elle n'est jamais mièvre comme une fille.

Les deux adolescentes vont s'aimer terriblement.

Elles partagent le goût de la littérature et cette idée : il faut considérer les grandes choses comme si elles étaient petites. Et les petites comme si elles étaient grandes.

Françoise a compris cela grâce à l'insouciance de sa vie, Florence grâce à la gravité de la sienne.

Mais ce qu'elles ne savent pas, c'est qu'elles vont passer les cinquante prochaines années de leur vie main dans la main. Et que cela va filer à toute allure.

Françoise a lu Proust et Florence, Dostoïevski[3]. À elles deux, elles dominent le siècle et échangent leurs livres comme d'autres, leurs robes de popeline moirée.

Mais en ce 1er janvier 1954, elles se connaissent encore à peine lorsque le jour se lève sur le pont des Arts.

« Il faut qu'on fasse un vœu, dit Françoise.

– D'accord », répond Florence.

Et le vœu des deux jeunes filles est exactement le même – que Françoise trouve un éditeur.

Pendant ce temps-là, rue de Montpensier, Cocteau, malade, s'endort comme toutes les nuits, en pensant au jeune homme qu'il a tant aimé. Radiguet chaque heure. Radiguet chaque seconde. Radiguet qui n'en finit pas de vivre en lui. Et de mourir aussi.

4 janvier

Je voudrais, pour la deuxième scène de ce livre, décrire le réveil de Françoise dans sa chambre d'enfant, chez ses parents, dans le quartier chic de la plaine Monceau, au 167, boulevard Malesherbes.

C'est un vaste appartement haussmannien, où Pierre et Marie Quoirez, venus de province, ont installé leurs trois enfants. Bourgeois, ils ont « *tous les deux le sens de la fête. Le goût des Bugatti. Ils se promenaient à toute vitesse sur les routes. J'avais des parents jeunes et dans le vent*[4] ».

Marie, la mère, est impeccable : un papillon brun aux ailes bleues, tiré à quatre épingles, qui aime rire, sortir, profiter du confort que lui offre la capitale. Françoise dira d'elle, beaucoup plus tard, qu'elle n'était pas vraiment dans la vie, toujours un peu ailleurs, la tête dans ses chapeaux. Mais pour le moment, elle ne la regarde pas trop, sa mère, car Françoise n'a d'yeux que pour son père, son idéal – Pierre. C'est pour lui, à ses côtés, qu'elle a écrit son manuscrit l'été dernier – en seulement six semaines.

Évidemment, Françoise s'est couchée tard, elle a fait la fête avec son frère Jacques, ils ont bu du whisky car le whisky vous plonge dans un chagrin honorable qui ne vous écœure pas de vous-même – mais ce matin la jeune fille a tout de même les paupières remplies de gravier.

Depuis l'aube, plusieurs personnes sont rentrées dans la chambre de Françoise. D'abord Julia Lafon, la fille des plaines de Cajarc, des causses du Lot, la gouvernante de la maison, venue ramasser quelques chemisiers de chez Weill : *ready to wear*. Puis Marie Quoirez a voulu encourager sa cadette à se lever à une heure convenable pour une demoiselle de son âge. Mais après tout… elle aura toute la vie pour se lever tôt.

Pierre, l'ingénieur directeur d'usine, a simplement ouvert la porte pour regarder sa grande fille dormir. Il se souvient alors de son petit crâne d'enfant dans la paume de sa main, lorsqu'il le caressait, lui au volant de sa Jaguar, elle sur ses genoux, ses menottes sur le volant. Déjà.

Par terre, un oreiller jaune jonche le sol, comme une motte de beurre frais, le plus gros oreiller de

la maison, que Françoise garde près d'elle afin de pouvoir lire longtemps et tard, confortablement installée contre le mur. La table de chevet est recouverte d'un plateau de verre, où s'enchevêtrent magazines et piles de livres.

Au pied du lit, sur un tapis à franges, un mange-disque gigantesque est rangé à distance calculée, afin que Françoise n'ait qu'à tendre le bras, sans sortir du lit, pour changer ses disques de face. J'y pose la pochette de Billie Holiday, où l'on voit son visage sublime, à son oreille une large fleur, des perles autour du cou, telle Frida Kahlo.

L'adolescente qui dort en ce 4 janvier 1954, celle que ses parents surnomment encore « Kiki », est loin d'imaginer qu'un jour prochain, la Lady Day chantera pour elle, devant elle, et la prendra dans ses bras, lui parlant comme à une amie.

Pour compléter ce tableau – ce tableau imaginaire du réveil de Françoise –, il me faut décider des livres qui reposent sur la table de chevet.

Puisqu'il s'agit d'une chambre de jeune fille se destinant à devenir écrivain, je choisis *A Room of One's Own* de Virginia Woolf.

Je cherche le livre dans ma bibliothèque pour en relire certains passages que je voudrais citer ici.

Je scrute les mots de Woolf en me demandant ce que Françoise Sagan a pu en penser – comme on redécouvre un livre que l'on vient d'offrir, se demandant, ayant chaussé les yeux de l'être aimé, ce qu'il ressentira à sa lecture.

Oui, il est certain que Françoise Sagan n'a pu qu'aimer ce livre, il me faut choisir une ou deux phrases à extraire et pourtant je voudrais les y mettre toutes.

« *Pourquoi les hommes boivent-ils du vin et les femmes de l'eau ?* »

« *De ces deux choses, le vote et l'argent, l'argent, je l'avoue, me sembla de beaucoup la plus importante.* »

« *La liberté intellectuelle dépend des choses matérielles* » ou encore « *Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction*[5]*.* »

Les pages d'*Une chambre à soi* me serrent la gorge parce que je me souviens que la dernière fois que j'ai lu ce livre, je rêvais de devenir écrivain et je me demandais si j'en aurais un jour la force et le courage.

Puis mes yeux s'arrêtent sur la première page du livre.

Une chambre à soi

Virginia Woolf

Traduction de Clara Malraux

À la lecture de ces mots, mon cou se gonfle de sang, comme lorsque vous trouvez, par hasard, une chose que vous n'aviez pas cherchée : une lettre d'amour cachée qui ne vous est pas destinée ; un billet de cinq cents euros alors que vous manquez d'argent ; une proposition de voyage quand vous voulez fuir quelqu'un.

Clara avait traduit Virginia Woolf. Clara Malraux, la mère de la meilleure amie de Sagan.

J'avais donc toutes les autorisations. Du moins, celle de poser ce livre sur la table de chevet de Françoise. Pourquoi pas, même, un exemplaire dédicacé par la traductrice – « À Françoise, qui deviendra un écrivain », car c'est ce que lui avait dit sa fille, quelques semaines auparavant, après avoir lu d'une traite le manuscrit de son amie.

« Françoise est un écrivain. »

À présent que j'ai posé le décor – les livres, la musique, les chemisiers –, je peux réveiller Françoise, la faire se frotter les yeux dans un geste d'enfant, comme sur une photo prise à Saint-Tropez où elle porte une chemise à carreaux. Puis, dans les couloirs de l'appartement de ses parents, Françoise cherche son frère, qui est son meilleur ami. Jacques Quoirez a vingt-sept ans, il est parti à Londres se « former » dans une entreprise, mais rentre à Paris pour les fêtes de fin d'année. Les

quelques photographies de lui que j'ai trouvées en fouillant les sites d'archives sur Internet me frappent : il ne ressemble absolument pas à Françoise – on dirait qu'ils ne viennent pas de la même famille.

Jacques a lu le manuscrit de sa petite sœur.

Jacques a été épaté par sa lecture du livre.

Pourtant, il n'est pas homme à se défaire de son costume préféré, le cynisme. Avec ses blazers à rayures, ses chemises Charvet élimées et ses mocassins en peau de bête, il est la coqueluche de son monde. Insouciant, je-m'en-foutiste, il possède ce qu'on appelle le charme, défaut terrible chez un oisif.

Comme il ne veut ni la flatter ni la bercer d'illusions, Jacques lui a fait remarquer que son livre était une jolie dissertation[6]. Pas si mauvais pour un premier roman. Il est d'accord pour l'aider à emballer les manuscrits, tout en mettant la petite en garde : il faut de la patience, beaucoup de patience pour se faire éditer. Certains de ses amis, nettement plus doués qu'elle, ou d'autres, bien mieux introduits dans le milieu, attendent encore des réponses. Françoise, pense-t-il, va vite découvrir que la vie n'est pas partout aussi facile que boulevard Malesherbes… elle a été si gâtée, la petite Kiki, si choyée par leurs parents, Pierre et Marie, qu'il faudra bien qu'elle se frotte un jour à la réalité du monde. Le plus tard sera le mieux, songe-t-il, car enfin il aime sa petite sœur plus que les autres femmes.

Tout de même, Jacques a été épaté par « Franquette ». Personne ne croyait qu'elle l'écrirait si vite, ce mystérieux livre. Il a reconnu çà et là les influences littéraires : le coquillage « rose et tiède », comme le jambon du *Cabaret-Vert* de Rimbaud ; les paroles de Cécile soufflées par celle du Perdican de Musset ; les citations d'Oscar Wilde et l'influence de Choderlos de Laclos. Mais il ne veut pas la décourager, il n'y a rien de plus ennuyeux que les censeurs. On verra bien – après tout, cette enfant a toujours obtenu ce qu'elle voulait, de qui que ce soit.

Après une longue discussion, ils ont choisi trois maisons d'édition : Gallimard, Plon et Julliard. Ils emballent les manuscrits tapés à la machine dans de grandes chemises jaunes et Françoise demande à son frère d'écrire lui-même les adresses. Une écriture sûre et masculine donnera confiance au lecteur, pense-t-elle.

« Françoise Quoirez, 167,
boulevard Malesherbes. »

Après avoir écrit l'adresse, Jacques réfléchit.

Françoise doit inscrire sa date de naissance sur le manuscrit. Une petite de dix-huit ans, espère-t-il, attendrira les lecteurs qui seront peut-être moins vaches dans leur lettre de retour.

« Et si on ajoutait aussi le numéro de téléphone ? propose Françoise.

– Pour quoi faire ? demande Jacques.

– S’ils veulent me prendre tout de suite ! S’ils sont emballés par le livre !

– Non, non, Françoise, cela ne fait pas sérieux. Les éditeurs ne passent pas des coups de fil. Ils envoient des lettres. »

Mais Françoise insiste. Elle est d’accord pour la date de naissance si on ajoute le numéro de téléphone. Jacques écrit donc, sur les trois exemplaires :

« Françoise Quoirez,
167, boulevard Malesherbes.
Carnot 59-61. Née le 21 juin 1935. »

Il a soudain très peur pour sa petite sœur.

« Quoi qu’il arrive, si celui-là n’est pas publié, tu en écriras un autre.

– Oui, oui. Je ne le prendrai pas au tragique.

– Pas même au sérieux, d’accord ?

– Tu sais, je n’écris pas pour être publiée, mais parce que *a priori* c’est un plaisir pour moi.

– Tant mieux[7]. »

Dans un sourire et avant de refermer la porte, Françoise lance à son frère : « Mais je serai publiée. » Au même moment, ce 4 janvier 1954, un garçon de son âge, un garçon de dix-huit ans très exactement, enregistre deux chansons, pour quatre dollars qu’il paye de sa poche, dans un petit studio consacré à la musique noire de Memphis.

My Happiness.

Et *That’s When Your Heartaches Begin*.

Françoise Sagan et Elvis Presley, ces deux enfants, devront avoir les épaules assez larges pour supporter ceux qu’ils vont devenir dans quelques mois – deux idoles pourchassées par des foules déchaînées. Mais aujourd’hui, ils ont simplement *fait* quelque chose, tout commence par là : on ne perd jamais rien à *faire*, on risque même de gagner ; car gagner est un risque à prendre dont les jeunes gens ne connaissent pas les conséquences.

6 janvier

Ce livre qui prend forme et que je dois écrire dans la hâte se dessine peu à peu.

Il ne peut être ni une biographie, ni un journal, ni un roman. Disons que c’est une histoire.

Ce serait l’histoire d’une très jeune fille qui écrirait son premier roman.

J’y raconterais toutes les étapes de la vie d’un écrivain naissant : l’excitation, la peur, l’attente.

Ce serait un livre sur le cheminement d’un autre livre, depuis l’envoi du manuscrit jusqu’à la consécration d’un prix littéraire. Je choisirais de décrire quelques journées prises dans une année, année qui verrait la vie de l’héroïne basculer : l’adolescente anonyme deviendrait un écrivain

reconnu. Jour après jour. Semaine après semaine.

Si c'était une histoire imaginée, il me faudrait travailler sur la vraisemblance, afin de faire croire au lecteur à la possibilité réelle de faits incroyables – qu'un livre devienne un immense succès accompagné d'un scandale historique, qu'une mineure devienne un phénomène de société et la femme française la plus connue de son époque.

Mais cette histoire-là est vraie. Il me faut donc comprendre et expliquer comment l'invraisemblable surgit dans la vie ; il me faut réussir à montrer qu'un livre puisse être éclatant comme une bombe, comme un printemps, comme une catastrophe dans une tragédie grecque.

« Françoise, demande Jacques, es-tu sûre de ne pas être triste si ton roman n'est pas publié ?

– Je ne sais pas, on verra. J'aime écrire.

– Pourquoi tu aimes écrire ? demande Jacques, qui voit que sa sœur n'envisage pas la possibilité d'un refus, pire, d'une indifférence.

– Écrire un roman, c'est faire un mensonge. J'aime mentir. J'ai toujours menti, répond-elle en riant. Allez, souhaite-moi bonne chance[8]. »

Dans le métro, je vois cette jeune fille assise parmi d'autres jeunes filles. Elles sont toutes habillées comme leurs mères, avec de longs manteaux qui tombent au-dessus de leurs chevilles – en laine de couleur façon Jacques Fath ou en tweed –, elles portent un petit foulard de soie et les cheveux attachés en arrière, laissant apparaître quelques perles au ras de la nuque – les oreilles ne sont pas percées. Elles sont toutes habillées sévèrement, c'est une époque sans jeunesse où l'on passe brutalement de l'état d'enfant à celui d'adulte.

Françoise porte comme les autres un lourd manteau, un chemisier à rayures rouge et blanc, boutonné jusque sous le menton. Elle paraît quinze ans tout autant que trente.

Ce sont les derniers moments de sa vie où le visage de Françoise n'est pas celui de la célébrité. Les dernières semaines, de toute son existence, où elle est une jeune fille comme les autres, une jeune fille de dix-huit ans. Elle ne sait pas qu'elle n'en a plus pour très longtemps, que tout s'apprête à basculer à cause de ce qu'elle porte sous le bras – comme un cancer. Ces feuilles de papier remplies de mots, tapées à la machine par une copine *« parce que ça fait plus propre*[9] » vont changer définitivement sa vie. Mais il n'est pas encore temps. Pour le moment, je la vois qui observe les gens dans le reflet de la vitre du métro. Elle souffre pour une jeune fille sans chevilles, aux mollets droits comme des balais. Que l'absence de beauté est injuste, pense-t-elle, se berçant du bruit des wagons :

« *J'éprouvais en face des gens dénués de tout charme physique une sorte de gêne, d'absence ; leur résignation à ne pas plaire me semblait une infirmité indécente. Car, que cherchions-nous, sinon plaire*[10] *?* » Françoise s'est engouffrée dans la station Wagram, a changé à Saint-Lazare, puis le vent s'est faufilé sous son manteau à la sortie rue du Bac. Elle prend à droite celle de l'Université jusqu'au numéro 30, celui des éditions Julliard. Sa main est gelée lorsqu'elle pousse la grosse porte verte, ce geste la fait chanceler, elle se retourne : derrière elle, un jeune homme. Ils se regardent à

peine mais devinent qu'ils sont là pour la même chose.

C'est donc en couple qu'ils se présentent, et naturellement la réceptionniste s'adresse au garçon :

« C'est pour déposer un manuscrit ?

– Oui, répond-il timidement.

– Inutile de téléphoner pour obtenir une réponse, vous recevrez une lettre dans quelques semaines. En cas de refus, vous pourrez alors venir le chercher sur place.

– Mais, j'habite en province, répond-il.

– Dans ce cas, revenez avec des enveloppes timbrées à votre nom. Je vous remercie, mademoiselle, monsieur. »

Le jeune homme s'empresse de sortir, pour trouver quelque part un bureau de poste et des timbres. Françoise attend poliment, gentiment, gracieusement, face à la femme qui se replonge dans ses occupations. « Excusez-moi, je pensais que vous accompagniez le garçon ! » s'exclame la réceptionniste lorsqu'elle comprend enfin son erreur.

« Ce n'est pas grave, répond Françoise. Ce n'est pas grave du tout, je vous en prie. »

Voici Françoise un peu plus légère, délestée d'un manuscrit, trottant vers la Librairie Gallimard, le grand temple de l'édition. La maison sacrée est située à quelques pas de Julliard, au 5 de la rue Sébastien-Bottin – qui donna son nom à un annuaire du commerce et de l'industrie.

Il n'y a personne à l'accueil. Elle hésite : son amie Florence travaille là, mais seulement depuis quelques jours, ce serait une attitude trop familière de s'aventurer à sa recherche dans les couloirs.

Alors Françoise attend. Poliment, gentiment, gracieusement. Une jeune femme pressée passe devant elle, lui demande si elle est là pour déposer un manuscrit. Françoise fait un signe de la tête. Machinalement, la jeune femme lui tend les bras pour prendre l'enveloppe jaune avant d'énoncer dans un seul souffle :

« Ce n'est pas la peine de téléphoner pour avoir une réponse vous recevrez une lettre dans quelques semaines et en cas de refus vous pourrez alors venir le chercher sur place. »

À présent, Françoise doit se rendre aux éditions Plon qui se trouvent rue Garancière, dans cette petite rue toujours calme et peu ensoleillée, cette rue charmante qui porte le nom d'une fleur.

J'entends les pas de Françoise, le souffle court, qui se demande, comme lorsqu'on joue plusieurs numéros à la roulette, lequel va sortir. Dans quelle maison son destin va-t-il basculer ? Je vois sa petite silhouette frêle, tête baissée dans ses pensées, croisant celles de deux hommes affairés.

Les deux hommes sont de même taille.

Le premier n'est qu'un front large et blanc, sous lequel on distingue un visage d'oiseau – sa barbe et ses grosses lunettes semblent des postiches tant les traits qu'ils recouvrent sont fins. Sous-directeur du musée de l'Homme, il n'a encore publié qu'un essai, ainsi que sa thèse, aux Presses universitaires de France. Pourtant il n'est pas si jeune, quarante-six ans déjà. Le second homme, celui qui fait virevolter ses mains dans l'air comme des insectes, rêve de publier *Tristes tropiques*. L'apprenti éditeur, beaucoup plus jeune que Claude Lévi-Strauss, a les cheveux noirs et excités, les lèvres larges : il est d'une beauté saisissante et le premier homme à avoir atteint le pôle géomagnétique nord. Jean Malaurie fonde une nouvelle collection, chez Plon, intitulée Terre

Humaine. Il veut construire une maison pour des intellectuels d'un genre nouveau : des aventuriers-écrivains, des hommes sans grade si ce n'est celui du terrain. C'est le début d'un rêve éditorial que l'aventurier du Groenland explique en descendant la rue Garancière, dos au Sénat, tandis que la petite Françoise les croise dans l'autre sens, ses bottines claquant sur les pavés.

Françoise entre dans l'hôtel de Sourdéac, une imprimerie dont les machines fonctionnent toujours à plein. Mais l'hôtel abrite aussi une maison d'édition qui s'est ouverte à la littérature et aux essais : la Librairie Plon, les petits-fils de Plon & Nourrit.

Quand elle pénètre dans la cour, l'odeur de l'encre fraîche étrangle le cou de Françoise, puis, au fond de sa gorge, se mélange à celle de Jolie Madame que porte la jeune femme à l'accueil – le dernier parfum de Pierre Balmain qui s'est beaucoup offert à Noël, mélange de violettes et de cuir. Jolie Madame lui sert le même laïus que les précédentes : le manuscrit, la lettre à attendre, pas avant plusieurs semaines, etc. etc.

Les dés sont jetés. Les bras libres et ballants, dans le froid de ce 6 janvier, Françoise traverse la place Saint-Sulpice. Elle ne pense plus qu'au dîner de ce soir – c'est l'anniversaire de sa grande sœur, Suzanne, qui fête ses trente ans.

Comme chaque année, leur mère aura acheté une immense galette des Rois bien chaude. Comme chaque année, tout le monde se débrouillera pour que Kiki ait la fève et la couronne.

Trente ans. Cela paraît le bout du monde à Françoise. Trop loin pour y penser. Elle ne sait pas qu'à trente ans, elle aura été mariée deux fois, aura divorcé deux fois, sera mère de famille, écrivain célébré dans le monde entier, adaptée au cinéma par Otto Preminger, interprétée par Jean Seberg, chantée par Juliette Gréco, adulée, détestée, et qu'elle aura, dans un terrible accident, visité la mort – ce lieu sans mémoire.

Trente ans. Elle a tant de choses à vivre.

Soudain, Françoise m'apparaît dans son éclatante jeunesse, moi qui ai trente ans passés, je me sens « déplacée », plongeant dans la vie d'une autre, fuyant la mienne, je suis la trace d'une enfant, je la vois qui traverse la place de l'église Saint-Sulpice, dans sa longue diagonale, longeant la fontaine et ses lions.

Toute préoccupée par le cadeau d'anniversaire qu'elle veut offrir à sa sœur, Françoise ne sait pas que, derrière la façade de l'église, le tableau de Delacroix la regarde.

Jacob lutte avec l'Ange.

Son genou levé dit la volonté. Son dos musclé la fermeté. Et son bras, son épaule, la détermination à combattre. Tout son magnifique corps d'homme appelé Jacob est tendu vers la victoire – il gagnera, au petit matin, la faveur de Dieu, homme naturel ayant lutté avec l'être surnaturel. Mais une blessure indélébile marquera sa hanche.

C'est qu'il y a, dans tout combat mené, dans tout travail achevé, dans toute victoire, quelque chose qu'il faut accepter de perdre.

Dans tout travail achevé.

Dans tout combat mené.

Quelque chose qu'il faut accepter de perdre.

Que vais-je perdre avec ce livre ?

11 janvier

J'étais plongée dans l'écriture de mon troisième roman lorsque le fils de Françoise Sagan m'a proposé, il y a plus de dix jours maintenant, d'écrire un livre sur sa mère. Denis Westhoff est un homme d'une cinquantaine d'années, qu'il est très agréable d'écouter : sa voix file dans un doux staccato, sans accroc, comme l'aiguille d'une machine à coudre s'enfonce régulièrement dans un tissu feutré.

« On fêtera bientôt les dix ans de sa mort, déjà, dix ans, je voudrais qu'on se souvienne ce que cela a représenté, dans la société de 1954, la sortie de *Bonjour tristesse*. C'était il y a soixante ans ! »

Sa proposition m'apparaît comme une évidence, comme un « signe », je *dois* le faire. Je laisse tomber mon livre pour elle.

Pour Françoise.

Je téléphone à Édouard parce que je suis heureuse de lui annoncer la nouvelle. Mais nous nous disputons : il dit que je me sens flattée d'apposer mon nom à côté de celui de Françoise Sagan. Qu'il faut se méfier de la vanité. Etc.

Je lui écris un mail pour lui dire ma blessure.

« Parfois, vos amis vous règlent votre compte, avec des paroles violentes qui vous blessent. Mais parce qu'ils visent juste, parce qu'ils voient en vous ce qu'il y a de plus caché, vos amis vous disent :

"C'est parce que je t'aime que je vois le visage que tu voudrais dissimuler. Et tout en voyant ce visage, je continue de t'aimer. De t'aimer mieux peut-être, t'aimer en meilleure connaissance de cause. Parce que toi et moi nous sommes pareils, des frères et sœurs d'actes inavouables."

Lorsqu'ils agissent ainsi, vos amis vous attachent à eux d'une façon bien plus forte que ne le feraient toutes les déclarations d'amour.

Mais quand vos amis vous règlent votre compte et qu'ils visent à côté, qu'ils visent d'autres à travers vous, le plus souvent eux-mêmes – c'est-à-dire qu'au lieu de vous regarder, ils dressent un miroir entre eux et vous –, alors vos amis s'éloignent terriblement. »

Édouard me rappelle : c'est un malentendu et j'ai déformé ses propos, il se moque gentiment de mon emphase amicale, que je lui sers régulièrement depuis presque quinze ans que nous nous connaissons. Nous nous réconcilions en déjeunant dans le petit restaurant italien devant l'entrée de la bibliothèque où je travaille.

Édouard a connu Françoise Sagan. Il me raconte ses souvenirs, l'imite lorsqu'elle décrochait le téléphone avec un accent espagnol pour filtrer les importuns en leur disant : « Non, Mme Sagan

n’est pas là. » Je lui réponds : « Mais toi qui l’aimais tant, je ne comprends pas que cela ne te fasse pas plaisir que moi, ton amie, j’écrive un livre sur elle. »

Il me répond :

« Bien sûr que cela me fait plaisir, mais ce n’est pas le problème. Ce qui m’énerve, c’est que tu abandonnes ton roman. »

Édouard est généreux, comme l’était Françoise Sagan.

Depuis une dizaine de jours, donc, à la question : « Et toi, tu fais quoi en ce moment, t’écris ? », je réponds : « Oui, un livre sur Françoise Sagan. »

La première réaction est toujours la même, une réaction chimique, comme s’il existait une combinaison organique de mots pouvant provoquer une émulsion souriante.

Prononcez : « Françoise Sagan » et vous verrez les gens se mettre à sourire, de ce même sourire que si vous leur proposiez : « Une coupe de champagne ? »

Je me demande : en acceptant d’écrire sur elle, ne vais-je pas me mettre dans une situation impossible, où je vais toucher à ce qui appartient à tout le monde ? Soudain, j’ai peur de ce livre.

Denis Westhoff, à qui j’ai posé hier toute une série de questions (Quel parfum portait-elle ? En quelle année a-t-elle rencontré Pasolini ? Où vivait son frère, Jacques, en janvier 1954 ? Etc.), m’a dit cette chose importante :

« Ma mère n’avait jamais peur.

– Même en 1954, toute jeune fille, avant la sortie de son premier livre, vous pensez qu’elle n’avait pas peur ?

– Non, elle n’avait peur de rien, ni de personne.

– Elle devait bien se demander si les critiques seraient bonnes… ?

– C’est une des choses qu’elle m’a apprises. Ne pas avoir peur. »

Je note dans mon carnet de travail : « Scène qui montre que Françoise Sagan n’avait jamais peur de rien. »

Je note dans ma tête : apprendre à ma fille qu’il ne faut avoir peur que d’une seule chose, de la peur.

Évidemment, avec moi, Françoise Sagan risque de s’assombrir, je l’entraîne dans mes bras – tout comme le portraitiste dessine son propre profil dans le portrait d’un autre.

Je vais la glisser dans mon lit aux draps inquiétés, j’y éponge la sueur d’angoisses que je lui prête mais qui ressemblent aux miennes. Elle n’a pas peur, mais moi, oui. Alors je mêle mes cheveux noirs à sa blondeur, je révèle, comme on le dit d’un papier photographique, les contours d’une silhouette gravement joyeuse. Je n’y peux rien, ou alors il ne fallait pas venir me chercher.

Nous sommes le 11 janvier 1954.

Il fait si froid dehors que Marie Quoirez, la mère de Françoise, a accepté de prêter à sa fille son manteau en vair, un pelage d'écureuils argentés qui ne perdent pas leur couleur cendre, même après leur mort – tandis que le ventre demeure pâle comme la cuisse de Blanche-Neige. Le manteau de fourrure est si grand sur Françoise que Marie revoit sa fille, dix-huit ans auparavant, cadeau du ciel, nouveau-né enveloppé dans une couverture.

Jacques l'attend pour aller boire des dry martinis au Lutetia. Dans le taxi qui traverse la ville, Françoise, songeuse, regarde défiler derrière la vitre les enseignes lumineuses qui ornent les immeubles haussmanniens : « Frigeco », « Paris-Pêcheur », « Chocolat Suchard », « Janique », « Gevapan », et surtout « Grand Marnier » avec ces lettres gothiques qui vous donnent envie de boire de la liqueur devant un feu de bois.

Le taxi de Françoise longe la cour du Palais-Royal sans les colonnes de Buren, puis traverse le Louvre sans la Pyramide et les jardins du Carrousel sans les statues en bronze de Maillol. Le jour, Paris est noire, couleur de suie. La nuit, elle est bleu marine.

Françoise entre dans l'hôtel Lutetia par les portes à tambour qui étouffent le bruit de l'air dans les oreilles et vous donnent la sensation de pénétrer un monde ouaté. Ses petits pieds trottent sur le damier marbré du palace. Elle se souvient qu'à la Libération, une fiancée de Jacques, Denise Franier, qui s'appelait Frankenstein avant la guerre, les conduisait dans Paris avec une Rovin D4 jaune moutarde. En passant devant l'hôtel, elle leur avait expliqué que des familles entières attendaient ici le retour de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs enfants, des nouvelles de Pologne et d'Allemagne.

Françoise n'a pas oublié ces familles entières qui avaient disparu. Même si elle n'en parlait jamais, certaines choses s'entendent très distinctement dans le silence.

Confortablement installée dans un des larges fauteuils de velours rouge, un *old fashioned* au bout des lèvres, ignorant les éclats de rire qui entaillent son cœur comme des bris de verre, Françoise n'écoute pas les amis de son frère déjà ivres.

En cet instant, Françoise plonge dans ses souvenirs.

Les glaçons tintinnabulent, produisant un bruit aux harmonies aiguës et cristallines qui la transportent à l'époque de la guerre.

Elle a sept ans.

C'est vieux, sept ans, si vieux qu'on appelle ça l'« âge de raison ».

Elle vit dans l'Isère, à Saint-Marcellin, au pied des montagnes du Vercors. Toute la famille a quitté Paris à cause de la guerre – le jour du départ, il a fallu faire demi-tour car Marie, la mère, avait oublié de prendre ses chapeaux de chez Paulette, la célèbre modiste[11].

Au bout de quelques semaines, les soldats de la Wehrmacht viennent fouiller la maison qui s'appelle funestement « La Fusilière », ils cherchent des armes : ils savent qu'une camionnette de résistants a été aperçue dans le coin. Ils obligent toute la famille Quoirez à se mettre face au mur

pendant la perquisition. L'histoire se termine bien, les Allemands ne trouveront rien[12]. Mais Françoise se souvient du bruit de sa respiration pendant qu'elle entendait, les mains sur la tête, les ordres dans une langue étrangère et les aboiements des chiens. Et elle se souvient aussi qu'elle n'avait pas peur.

Il me semble que, pour beaucoup d'enfants français de cette génération-là, c'est-à-dire ceux qui ont été enfants pendant la guerre, les souvenirs ne sont pas douloureux. La peur n'existe presque pas et l'expression « les grandes vacances » revient souvent. Deux événements sont cités : les femmes tondues et la découverte des images des camps d'extermination. Quand on y songe, c'est assez particulier comme « prise de conscience » de la guerre, car ce sont deux événements qui datent de l'après-guerre et qui pourtant répondent à la question : « Que vous rappelez-vous de la guerre ? »

Françoise, elle, se souvient de ça : elle a onze ans lorsqu'elle se rend dans un cinéma de Saint-Marcellin pour voir *L'Incendie de Chicago*, un film américain avec Tyrone Power. Nous sommes en 1946, les actualités sont présentées sur grand écran avant la diffusion du film. Apparaissent les images de Buchenwald et d'Auschwitz, où l'on voit des chasse-neige repoussant des monceaux de cadavres. Il faut du temps à Françoise, quelques secondes au moins, pour comprendre de quoi il s'agit[13].

Mon ami Gérard Rambert m'avait raconté qu'en découvrant des photographies dans le cache-radiateur de ses parents, il y avait simplement vu des collines. Il ne comprenait pas pourquoi ses parents dissimulaient « des photographies de collines » dans leurs radiateurs. Il lui avait fallu plusieurs jours pour comprendre de quoi il s'agissait. De même que les visages des tableaux d'Arcimboldo sont constitués de légumes ou de fruits, les collines des photographies des parents de Gérard étaient constituées d'os et de cadavres décomposés.

Patrick Modiano écrira dans *Un pedigree* :

« *Je découvre à treize ans les images des camps d'extermination. Quelque chose a changé, pour moi, ce jour-là.* »

Tout est dit dans ces deux phrases.

Ce « Quelque chose a changé, pour moi, ce jour-là » est, pour chacun d'entre nous, une expérience commune. Quel que soit l'âge. La culture. La génération.

Je me souviens du jour où : « Quelque chose a changé, pour moi, ce jour-là. »

Je devais avoir six ou sept ans.

Ma mère a posé un grand livre d'histoire sur le tapis de son bureau. Nous nous sommes penchées sur les pages pour les regarder. Je ne suis pas sûre d'avoir tout à fait compris ce que je voyais – je ne parle ni du sens ni de la portée, mais, tout simplement, je dis qu'il était difficile de comprendre le sujet des photographies.

Ma mère m'a expliqué que nous appartenions à cette famille de corps. Que nous étions des « Juifs ».

« Quelque chose a changé, pour moi, ce jour-là. »

Si j'évoque tout cela, dans cette digression qui m'entraîne plus loin que je ne le pensais, c'est que je vois dans la légèreté de Françoise Sagan, dans son irrévérence et sa désinvolture, non pas l'élégance du désespoir – mais le secret de la douleur humaine. Elle n'a aucune légitimité : elle ne fait pas partie des victimes ni même des bourreaux. Françoise Sagan n'aura de cesse d'explorer des chagrins considérés comme futiles, mais je sens Françoise Quoirez traversée par une gravité profonde qu'elle respecte trop pour la faire sienne. Et je sais que l'image d'une femme tondue, promenée dans les rues de son village d'enfant, la tourmentera toute sa vie[14].

« Alors comme ça, t'attends des réponses d'éditeurs ? »

Françoise sort de sa rêverie, alpaguée par une amie qui flirte avec son frère, Jacques.

« Oui, oui, on verra », répond-elle en prenant sur son front une mèche de cheveux qu'elle remet en place.

« Alors ? relance un autre. T'as eu des réponses ? »

Rien ne peut la mettre plus mal à l'aise. Elle a envie de partir. Françoise est furieuse contre son frère qui parle trop.

« Non, pas encore, j'ai déposé le manuscrit la semaine dernière… Ça peut prendre plusieurs mois. »

Et chacun de donner son avis, de raconter une anecdote, sur un tel qui a été lu par Gide chez Gallimard, et tel autre qui a reçu une lettre favorable, et Proust qui fut édité à compte d'auteur et, et, et. Françoise en a marre. Elle ne veut plus les écouter, un vertige la prend.

C'est alors que son amie Véronique lui chuchote à l'oreille :

« Viens avec moi, je t'emmène à la foire. On va se faire tirer les cartes. »

Les deux filles attrapent leurs manteaux, puis une traction avant noir scarabée sur le boulevard Raspail.

« On va à Pigalle », dit Véronique de sa voix grave comme une circonstance particulière.

Et les voici, les jeunes filles qui filent dans la nuit à la rencontre de leur avenir. Ce n'est pas la première fois que Françoise rencontre une diseuse de bonne aventure. L'année précédente, rue de l'Abbé-Groult, une blonde aux seins énormes lui avait annoncé : « *Vous écrirez un livre qui passera les océans*[15] » et cela lui avait donné du courage pour ressortir de son tiroir les quelques pages qui dormaient, abandonnées.

C'est à cause de cette bonne femme que tout avait commencé, parce qu'elle lui avait prédit qu'elle écrirait des livres et qu'ils auraient un grand succès.

Moi je ne vois pas l'avenir, mais j'ai ce pouvoir, ce pouvoir inouï, de plonger Françoise dans la nuit de Pigalle.

Là-haut, de la mi-décembre à la mi-janvier, une foire s'installe, avec ses dizaines de baraques étranges, le long du boulevard Rochechouart, de la place Blanche jusqu'au métro Anvers. On y trouve des cartomancienne et des stands de tir, des femmes à barbe et des pêches à la ligne.

Je cite ici le photographe Christer Strömholm, qui a photographié ces foires à la fin des années cinquante[16].

« On pouvait assister à des combats de catch. […] Des nains barbus nous conviaient pour une heure de spectacle.

La charmeuse de serpent, installée dans une cage de verre, laissait de gros serpents paresseux s'enrouler langoureusement autour de son corps. Il fallait payer pour la voir. Fascinés, nous la regardions pendant un bon quart d'heure.

*Sa journée de travail était longue, et, lorsqu'elle faisait une pause, elle quittait sa cage, mais sans jamais se séparer de ses serpents. Ils restaient fermement enroulés autour de son corps à moitié nu. C'était toujours plein à craquer, chez la "*femme-léopard*". Elle nous laissait caresser ses taches poilues. »*

J'imagine Françoise et Véronique se promener entre les stands et les manèges. Je les vois rire devant les autotamponneuses, croquer des pommes d'amour rouges, rondes et sucrées et se faire de la moustache avec une barbe à papa en s'esclaffant devant la baraque de la femme-crocodile – mi-femme, mi-crocodile.

Il me plaît de les voir entrer, avec leurs sacs à main en cuir de jeunes filles rangées, dans la baraque de la voyante.

Sur sa table sont posées quelques pierres grises et orange, les lumières des bougies accentuent les rides de son visage, on lui donnerait cent ans peut-être, elle porte des bijoux, beaucoup de bijoux. La voyante demande à Françoise de tirer des cartes et de les poser sur la table, puis elle se lève, prend un pendule et regarde Françoise droit dans les yeux avant de lui dire, de sa voix rocailleuse évoquant un ailleurs merveilleux :

« Je vois quelqu'un, qui va venir habiter chez toi. Quelqu'un va arriver dans les jours prochains.

Quelqu'un que tu connaîtras intimement.

Quelqu'un que tu aimeras et qui t'aimera immédiatement car tu as le don de plaire. Mais attention, vous aurez des relations excessives, car elle est insolente et capricieuse. Elle t'aimera comme aiment les enfants, sans raison. Elle t'aimera comme aiment les femmes, ne pardonnant pas d'être négligées.

C'est quelqu'un que tu connaîtras toute ta vie, qui t'abandonnera parfois, dans de grandes souffrances. Sur son passage, tu l'appelleras toujours par son nom. Tu devras l'honorer et la chérir, car tu fais partie des êtres qui savent comment la rendre heureuse. Comment la faire rire. Comment la divertir. Elle est en route vers toi. Et quand tu ouvriras la porte, tu devras la regarder en face.

– Qui est cette personne ?

– C'est la chance[17]. »

13 janvier

Mon premier métier, mon premier salaire, fut d'être lectrice dans une maison d'édition.

Je connais donc la vie des manuscrits, denrée étrange, répulsive, nécessaire, excitante ; objet de tous les mépris et de toutes les attentions. Vie de mystère qui entoure ces pages, les piles qui s'entassent, l'écœurement et la tristesse à lire des mots qui ne sont pas bons, aussi indigestes que

des nourritures qui ne seraient pas bonnes. Mais aussi, parfois, les tempes qui se mettent à battre et les murs qui s'écroulent lorsque vous lisez les mots qui vous bouleversent et vous aident à vivre.

Les lecteurs des maisons d'édition sont des êtres étranges, un peu maladifs, un peu à l'écart, un peu craints, car ce talent qu'ils ont, d'avoir « un œil » comme on dit avoir « un nez », est un don : c'est un savoir-faire qui ne se transmet ni ne s'explique – aussi effrayant que la sorcellerie.

Ce sont des êtres à l'aura légèrement délétère qui traînent seuls dans les couloirs, feuilles et fiches sous le bras, tel François Le Grix, le lecteur de la maison René Julliard en 1954.

Il est surnommé « Grixe » ou « la Grise » – à cause de ce sobriquet ridicule, je l'imagine comme un grand type terne et efflanqué, dont les autres se moquent car il porte « *une moumoute qu'il était le seul à croire invisible*[18] ».

François Le Grix est le premier lecteur de *Bonjour tristesse* en ce 11 janvier 1954.

Voici ce qu'il rédige avant de terminer sa journée de travail, consciencieusement, de sa belle écriture d'écolier de la troisième République qui connaît ses sous-préfectures et sait résoudre des problèmes de croisements de trains.

« *La plume de Mlle Quoirez court joliment sans défaillir. Cela nous empêche de remarquer les impropriétés nombreuses qu'il conviendrait de faire disparaître d'un texte si heureux. Dès la première ligne, je m'arrête sur ceci : "Sur ce sentiment inconnu…" j'hésite à opposer le beau nom de tristesse. Offense à l'euphonie mais aussi à la syntaxe… L'auteur écrira quelque part "à l'entente de ce rire comblé" au lieu de "à entendre ce rire". J'ai souligné beaucoup de ces défaillances qu'un peu d'attention suffirait pour corriger. Le charme, l'ensorcellement assez particulier, fait à la fois de perversité et d'innocence, est fait aussi d'indulgence et d'amertume vis-à-vis de la vie, de douceur et de cruauté. Poème autant que roman en de certaines pages, mais sans rupture de ton, sans qu'aucune note ne sonne jamais faux. Et roman surtout où la vie coule de source, dont la psychologie, pour osée qu'elle soit, demeure infaillible car ses cinq personnages Raymond, Cécile, Anne, Elsa et Cyril, sont fortement typés, et nous ne les oublierons plus. Cette écriture est d'une forme si naturellement classique qu'en bien des cas, l'imparfait du subjonctif s'impose comme plus naturel que le présent, ce qui est rare. Or Mlle Quoirez s'y refuse avec persévérance. Autre et assez curieux exemple d'impropriété tiré du titre lui-même de ce livre, inspiré par les dernières lignes, l'auteur nous raconte que le soir venu, elle voit apparaître un visage inconnu qu'elle salue de ces mots : "Bonjour tristesse." Ne vaudrait-il mieux pas écrire : "Bonsoir tristesse" et d'ailleurs le titre n'y gagnerait-il pas*[19] *? »*

J'ai conservé, comme un talisman, toutes les fiches de lecture que j'ai faites du temps où j'étais lectrice. Elles sont dans un grand classeur gris archivé dans ma chambre d'enfant, chez mes parents. J'aimerais toutes les relire, un jour. Parmi elles, se trouve celle d'un premier roman qui a connu beaucoup de succès. Il avait été écrit par une jeune fille de mon âge – vingt ans à l'époque – et sa lecture m'avait frappée. C'était la première fois que je lisais un manuscrit qui me semblait indéniablement « bon et vendeur ». Je l'avais donc défendu auprès de l'éditeur pour lequel je travaillais comme stagiaire.

Quelques années plus tard, j'ai croisé cette jeune fille devenue célèbre avec son livre, dans la nuit d'une fête parisienne. Je travaillais alors dans un théâtre, sur les Champs-Élysées. Nous avions, évidemment, toujours le même âge l'une que l'autre. Mais le succès de son livre l'avait précipitée, me semblait-il, dans la vraie vie – tandis que moi, je végétais dans les limbes de ma propre existence. Je lui ai demandé du feu pour allumer ma cigarette, qu'elle m'a concédé avec négligence, sans même prendre la peine de me regarder, afin de ne pas perdre le fil de la conversation joyeuse qu'elle donnait à son auditoire masculin.

Tu ne me regardes pas et tu ne sais pas qui je suis, avais-je pensé en moi-même. *Pourtant, je suis une des fées qui se sont penchées sur ton berceau.*

Je repense souvent à cette scène.

En me demandant quels sont les visages inconnus de moi qui croisent mon chemin, et qui, pourtant, ont secrètement participé à ma vie, sans que j'en aie la moindre connaissance.

Ce qui me frappe dans l'histoire de Françoise Sagan, est que les fées qui se sont penchées sur son berceau de petite fille, *toutes les capricieuses mères du destin* qui ont participé à la fabrique de sa gloire, sont tous de très vieux messieurs.

D'abord François Le Grix, puis Pierre Javet et René Julliard, le trio de la maison d'édition. Viendront ensuite Mauriac, Blanchot, Paulhan, Bataille et beaucoup d'autres. Un aéropage de vieillards sublimes qui ont mis leurs voilettes avec mouches pour exaucer le vœu d'une enfant venant de naître.

Mais nous n'en sommes pas encore là, seulement au moment où la fiche de lecture de François Le Grix atterrit sur le bureau de Pierre Javet – directeur littéraire de la maison d'édition de René Julliard, qui s'apprête à son tour à être stupéfié, au sens étymologique du terme.

16 janvier

Avant de raconter cette nuit du 16 au 17 janvier 1954, nuit durant laquelle René Julliard découvrit le manuscrit de *Bonjour tristesse* et désira le publier avant même d'en avoir lu la dernière page, il me faut décrire une chose qui m'est arrivée hier. Une chose si étrange que je me demande si je l'ai véritablement vécue et dont je ne saurais dire exactement de quoi elle est le nom.

J'avais décidé de prendre rendez-vous avec une voyante car il me semblait, après avoir écrit la scène de la diseuse de la bonne aventure, que rencontrer une « vraie » voyante serait intéressant pour le livre et rendrait ma description un peu moins kitsch.

Il y a deux sortes d'écrivains. Ceux qui plongent au fond d'eux-mêmes pour extraire toute la matière d'un or noir, et qui, pour cela, sont contraints à une vie d'ascèse. Et ceux qui ont besoin de vivre les choses pour les écrire – se perdant en route dans une vie aux frontières du romanesque, obligés de mener une existence qui parfois les tue, comme une peau de chagrin.

Quoi qu'il en soit, j'avais pris rendez-vous avec la voyante prenant le livre comme prétexte, bien que sans doute, inconsciemment, j'avais également envie d'entendre des choses sur ma vie personnelle : la séparation d'avec le père de ma fille prenait un caractère définitif et jamais de ma

vie je ne m'étais sentie aussi perdue. Mais au lieu de parler de cela, je lui posai la question suivante : « J'écris un livre en ce moment. Est-ce que vous le voyez ? » ai-je demandé à la voyante, qui m'a reçue dans son studio près du métro Anvers – là où, justement, je ne l'invente pas, se tenait dans les années cinquante la foire de Pigalle.

(Les lignes que je m'apprête à écrire ici sont la retranscription exacte des notes que j'ai prises à toute allure pendant notre entretien. Je restitue les mots tels qu'ils m'ont été dits, sans chercher à les mettre en « style » ni à leur donner une quelconque cohérence après coup.

Je sais que la plupart des lecteurs ne croiront pas une seule seconde à la véracité des propos que j'avance.

Et pourtant tout est vrai, et je laisse à chacun le soin d'interpréter comme il le souhaite, comme il le peut, le phénomène auquel j'ai assisté et que je me borne à rendre ici le plus fidèlement possible.)

« Oui, je vois que vous écrivez un livre sur la vie de quelqu'un. La vie d'une femme qui avait une vie d'homme. Quelqu'un de très masculin. Mais de bienveillant envers les êtres. C'est une femme qui a tout vécu. Qui a fait tout ce qu'elle avait envie de faire. Mais seule. Elle a tout vécu seule.

Une femme qui se sentait incomprise, qui était en dehors du temps. Il n'y avait plus de calendrier. Qu'une vie dans l'instant.

Françoise Sagan.

Je vois Françoise Sagan, c'est bien ça ?

Par-delà la mort, elle se demande pourquoi la société a voulu la détruire. Elle se pose la question ; elle vous pose la question. Comme un tsunami, comme la mer arrive et dévaste tout, la société lui a tout repris. Pourquoi ?

Ce n'est pas elle qui s'est autodétruite.

On a *vraiment* voulu la tuer.

Elle cherche à comprendre pourquoi elle est passée d'idole à femme haïe.

Ce n'est pas à l'écrivain qu'on en voulait, mais à la personne qu'elle était. On lui a réclamé tout ce qu'on lui avait donné.

La société lui a repris ce qu'elle avait reçu. Elle se demande pourquoi. Elle dit : peut-être parce qu'elle-même rejetait ce qu'elle représentait dans la société ?

Elle a rejeté son origine, le monde d'où elle venait. Si bien que ce même monde l'a rejetée. Ceux qui l'avaient portée aux nues.

Elle vous demande : est-ce parce qu'elle n'a jamais su dire "merci" ? Mais pour elle, c'était "normal". Tout ce qui lui arrivait était normal, elle ne comprenait pas qu'elle devait "rendre des comptes".

Or, on vit dans une société où l'on n'a pas le droit de considérer que recevoir autant d'argent soit "normal". Il faut sans cesse remercier, se justifier, être reconnaissant.

Elle n'a pas su dire "merci". Ni qu'elle aimait.

Elle pouvait dire à quelqu'un dans la rue : "T'as besoin d'une voiture ? Tiens, prends la mienne." Mais en vrai, elle ne donnait pas. On croyait qu'elle ne ressentait rien vis-à-vis de personne, et peut-être était-ce vrai. Peut-être au fond était-elle incapable d'aimer. Toute sa substance s'est désagrégée.

Il y a une raison dans l'âme.

Elle dit : Brigitte Bardot a eu une vie égoïste aussi. Mais ensuite elle a décidé de défendre les animaux, alors les gens sont touchés : ils reconnaissent qu'elle fait quelque chose pour les autres.

Elle, elle n'avait pas envie de cela, elle pensait qu'elle avait le droit de faire ce qu'elle voulait de son argent.

Elle dit : c'est peut-être dans les origines, au début. Elle espère que vous allez trouver la réponse.

Elle a toujours pensé qu'elle n'était pas celle qu'elle devait être. Il lui fallait jouer un personnage.

(Soudain, la voyante me regarde et me parle comme un médecin donne une ordonnance à la fin de la consultation.)

Vous allez par moments avoir envie de faire certaines choses qui vous sont inhabituelles.

Vous aurez envie de boire – allez-y. Buvez de l'alcool.

Vous n'avez rien à craindre, elle veille sur vous et saura vous protéger. Elle est très bienveillante à votre égard. Mais faites attention. Vous aurez envie de fumer. Ne vous mettez pas trop à la cigarette, elle fumait par suffocation. Pour s'asphyxier. En revanche, vous pouvez boire, qu'elle s'enivre à travers vous. Laissez-vous faire. Laissez-vous guider par elle. Vers la liberté. Vous ne regretterez rien et jamais vous n'aurez honte.

Elle va vous faire grandir. Faire de vous une femme libre.

Elle va vous mettre à son école. Laissez-la profiter, en vous, des derniers instants. »

Je relis ces lignes qui peuvent sembler grotesques.

Je n'ai rien à ajouter sur cet épisode, on ne croit pas aux miracles – on les constate. Je peux simplement affirmer que la femme qui a prononcé ces mots n'avait pas lu *Bonjour tristesse* ni lu de biographie de Françoise Sagan avant notre rendez-vous. Et n'avait aucun moyen de savoir, même en faisant des recherches poussées sur Internet, que j'étais en train d'écrire ce livre.

Mais passons, oublions cet étrange épisode et revenons dans le froid extraordinaire du 16 janvier 1954, car l'éditeur René Julliard dîne en ville, chez Émile Roche, le président du Conseil économique.

Grand, élégant, deux golfes soulignés par d'épaisses lunettes en écaille, Julliard est un homme pressé, qui a récolté trois Goncourt depuis la fin de la guerre. Son confrère, Robert Laffont, dit de lui : « *Il aime les réceptions, les relations brillantes, les dîners en ville et cette aisance est extrêmement précieuse pour ses affaires, puisqu'elle lui procure, d'une part, une source étendue de manuscrits, d'autre part, des possibilités tactiques dans le domaine de la presse et des jurys*

littéraires. Sa maison d'édition a été créée à son image : elle est souple, rapide, et elle se veut à la dernière mode[20]. »

Ce soir-là, autour de la table, les sujets de conversation concernent la cérémonie de passation des pouvoirs entre Vincent Auriol et René Coty, le nouveau président de la République, qui vient d'avoir lieu le jour même au palais de l'Élysée.

Évidemment, parler du nouveau Président, c'est avant tout s'intéresser à sa femme. Michelle Auriol, l'ancienne Première dame de France, avait de l'allure et posait en tenues haute couture pour *Paris Match* – une femme de Président telle que les Français en raffolent : fille d'ouvriers, résistante pendant la guerre, elle prouvait son appartenance au peuple et son courage, tout en sachant plaire, par son élégance et ses toilettes, aux chefs d'État étrangers. Combien il est important, pour les Françaises et les Français, que notre Première dame soit séduisante – qualité bien plus appréciée que toutes les autres, même morales.

Le problème soulevé par la presse de ce mois de janvier 1954 est que Germaine Coty, la nouvelle femme du nouveau Président, fait figure de vache normande en comparaison de sa prédécesseur[21]. Hommasse, le corps ayant poussé dans les robes rêches des couvents, la féminité semble se désintéresser d'elle depuis sa naissance.

En ce 16 janvier, jour de passation des pouvoirs, les Français sont furieux que la nouvelle Première dame de France ait l'air d'un buffet des familles, recevant les journalistes en tenue de cuisinière maculé de farine. Mais heureusement, les Français aiment tant aimer ceux qu'ils ont détestés (et réciproquement) qu'ils finiront bien vite par adorer cette grosse dame sympathique, par l'aimer comme les grasses bûches de Noël, pour sa gentillesse non feinte et sa générosité.

Après avoir épuisé le sujet et les quenelles de brochet sauce financière, il est probable que les invités aient conversé sur l'événement qui a eu lieu la veille au théâtre Marigny. Le Tout-Paris s'est rué pour découvrir le bruit de la « musique nouvelle » – Cocteau a même dû s'asseoir par terre, devant le premier rang, pour écouter Bach, Nono, Stockhausen, Webern et Stravinsky – au programme d'un concert du jeune Pierre Boulez.

Il est probable aussi, très probable même, que les moustaches aient frisé, entre les canetons façon Tour d'Argent et les pommes soufflées, lorsque René Julliard a évoqué une étude du D[r] Kinsey, parue quelques jours auparavant, *Le Comportement sexuel de la femme* : une exploration du corps féminin introduisant la « notion de plaisir ». Fondée sur « la réalité des pratiques ». Les gorges se sont sans doute étranglées sur leur salade mimosa lorsque René Julliard a ajouté qu'il travaillait avec l'écrivain Daniel Guérin sur un livre intitulé *Le Rapport Kinsey* : une analyse française de cette nouvelle approche de la sexologie féminine.

Il est probable encore que les conversations se soient attardées sur le lauréat du grand prix du cinéma français, attribué à Claude Autant-Lara pour son adaptation du *Blé en herbe* de Colette.

Un Cartel d'action morale et sociale à Paris a écrit une lettre ouverte au réalisateur pour le mettre en garde : « *Votre projet, tiré de l'œuvre de Colette, nous déplaisait en raison des répercussions morales néfastes que ne pourrait manquer d'avoir un tel film sur l'ensemble de la jeunesse de notre pays.* »

Ont-ils, ces fantômes réunis autour de la table du dîner, évoqué les manifestations violentes contre le régime syrien ? Les affrontements entre Frères musulmans et militants du Rassemblement

populaire fondé par Nasser en Égypte ? Ou encore parlé de cette déclaration du Conseil de sécurité des Nations unies ayant pour but de « *promouvoir le retour d'une paix permanente en Palestine : il est essentiel que la convention d'armistice générale du 20 juillet 1949 entre la Syrie et Israël soit strictement de bonne foi observée par les parties* ».

C'est moins probable. Mais après tout qu'importe, l'important pour nous est que René Julliard a été, ce soir-là, grisé par l'ivresse du grands-échezeaux 1938 servi à table et que la légèreté des conversations a aiguisé ses sens pour que, rentrant chez lui, les mots « Colette », « comportement sexuel de la femme » et « musique nouvelle » résonnent dans sa tête et le mettent dans une disposition particulière. Tout comme certaines croyances soutiennent que le positionnement des planètes dans le ciel détermine le caractère d'un nouveau-né au moment de sa naissance.

17 janvier

Au moment où résonnent les douze coups de minuit de la pendule en laiton doré enfermée dans sa cage de verre, René Julliard décide de ne pas aller se coucher tout de suite pour lire encore un peu.

Il sort de sa pochette jaune jonquille, comme de sa corolle, le manuscrit recommandé par François Le Grix et Pierre Javet.

« Françoise Quoirez, 167, boulevard Malesherbes. Carnot 59-61. Née le 21 juin 1935. »

René Julliard calcule rapidement dans sa tête : la petite est mineure – de la littérature rose bonbon, voilà qui ne lui demandera pas trop d'efforts, espère-t-il, après ce dîner très arrosé.

Machinalement, il pense à l'un de ses livres préférés, *Les Jeunes Filles*, d'Henry de Montherlant. Cela le fait sourire, il se lève de son fauteuil pour trouver dans la bibliothèque cet ouvrage, d'une misogynie réjouissante, dont chaque lecture le met en joie.

« Les jeunes filles sont comme ces chiens abandonnés, que vous ne pouvez regarder avec un peu de bienveillance sans qu'ils croient que vous les appelez, que vous allez les recueillir, et sans qu'ils vous mettent en frétillant les pattes sur le pantalon[22]*. »*

N'occuperait-il pas mieux sa soirée à lire Montherlant plutôt que les gribouillis d'une pouponne ?

René Julliard pose le manuscrit à ses pieds et cherche *Les Jeunes Filles* dans les étagères. Mais en vain. Elles ont mystérieusement disparu et voici l'éditeur contraint de soulever la première feuille du manuscrit avec ce drôle de titre : *Bonjour tristesse*.

« Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

René Julliard doit s'y reprendre à plusieurs fois, relire la première phrase, parce que son esprit n'est pas tout à fait prêt, encore dissipé par le dîner qu'il a quitté. Il se mouche puis se racle la gorge, pour se convoquer, se réunir, se recentrer. Que les débuts de livres sont difficiles, pense-t-il,

surtout lorsqu'il s'agit d'un premier roman : souvent ampoulées ou faussement modestes, ce sont des filles trop fardées qui veulent immédiatement plaire, ne sachant pas que le plus grand charme consiste à séduire malgré soi.

« Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

L'ivresse du repas troublant sa vue, René Julliard voit les lignes se chevaucher sous ses yeux, il relit une dernière fois la première phrase, en aperçoit soudain toute la beauté, ce qui a pour conséquence de le dégriser immédiatement :

« Sur ce sentiment inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

Aussitôt, son cœur se pince entre les lignes du livre – il ne sait si les battements s'accélèrent ou s'ils se sont arrêtés – il dévore la première moitié du roman sans même s'en rendre compte, éberlué par cette jeune fille qui parle comme un vieil homme ayant tout vu, tout lu, tout vécu, pouvant écrire *je n'aimais pas la jeunesse,* tout en dressant le portrait de son père comme celui d'un amant. *Je n'imagine pas de meilleur ami ni de plus distrayant […] Je savais son besoin des femmes.*

René Julliard sent battre dans son sang quelque chose d'électrique qui parcourt son corps, depuis sa nuque jusqu'au coccyx, comme lorsque vous vous lancez, la tête en arrière, sur une balançoire.

Pendant ce temps, à l'intérieur de son propre cerveau, plusieurs hommes sont convoqués, pour lire, chacun à leur tour, à travers une unique paire d'yeux, les mots écrits dans ce livre. Plusieurs hommes réunis en un seul. Il y a d'abord « le lecteur », celui qui sait apprécier la fabrique de la phrase, à travers le souffle des lignes construites autour d'un rythme ternaire, comme en musique, un rythme fort que l'auteur sait casser sans prévenir, avec la précision d'un grand chef d'orchestre, de ceux, si doués, qui savent faire disparaître toute manifestation de l'effort. *Cette conception me séduisait : des amours rapides, violentes et passagères. Je n'étais pas à l'âge où la fidélité séduit. Je connaissais peu de chose de l'amour : des rendez-vous, des baisers et des lassitudes.* Puis « l'éditeur » arrive pour remplacer le lecteur, c'est lui à présent qui se met à lire ces lignes, se demandant soudain à quoi peut ressembler, physiquement, l'auteur de ces pages, se souciant de savoir si le récit est entièrement autobiographique, ou, au contraire, romancé : « *Mon père, soit par goût, soit par habitude, m'habillait volontiers en femme fatale.* L'éditeur parfois s'égare, s'oublie, c'est « l'homme » alors qui prend sa place et se met à lire à travers les orbites, touché à ces mots qui ne peuvent être pensés que par une pucelle ou par une femme de grande expérience – ici les deux semblent miraculeusement réunies, comme un Frankenstein féminin qui serait composé de différents types de femmes pour créer un monstre idéal, capable de dire sans naïveté ni rouerie : *Tu es le plus bel homme que je connaisse.*

À ces mots, Julliard se lève de tout son grand buste, comme une cigogne déploie brusquement ses

longues ailes noires pour s'envoler sans élan. Il repousse d'un geste énervé son plaid écossais, se prend le pied dans la laine, secoue sa chaussure pour s'en défaire, puis accourt à son bureau, un de ces épais bureaux anglais en acajou sombre sur bois massif rehaussé de cuir. René Julliard ouvre tous les tiroirs dans un geste qui fait décoller la mèche de cheveux de son front, elle finit par tomber devant ses lunettes en écaille mais il ne prend pas même le temps de la relever, occupé qu'il est à trouver un crayon pour annoter le manuscrit. Sa mèche lui donne soudain l'air juvénile d'un étudiant au saut du lit, tout ébouriffé, devant chausser ses lunettes pour avoir des yeux.

René cherche en vain un crayon à mine de charbon afin de commencer à noter çà et là des remarques qu'il faudra partager avec Javet, Le Grix et l'auteur, car c'est fait, pas de tergiversation possible, le livre sera édité au plus vite, les mots *Son baiser s'ébranla, devint vite impérieux, habile, trop habile… Je comprenais que j'étais plus douée pour embrasser un garçon au soleil que pour faire une licence* résonnent dans sa tête, René Julliard maudit les petits ciseaux en forme d'oiseaux qui viennent de lui piquer le doigt au fond du tiroir mais il trouve enfin un crayon : comme il est inadmissible de quitter les bras d'une femme qu'on est en train de baiser des pieds à la tête, il l'est tout autant de refermer un livre pour s'acquitter d'une tâche extérieure. René Julliard retourne au manuscrit, s'affolant comme si, soudainement, les mots qu'il venait de lire pouvaient s'être effacés sous l'effet d'une éponge magique, le voici enfin avec les feuilles du manuscrit entre ses mains, emmitouflé dans le plaid. Les mots sont toujours là, réchauffant son corps tout entier, ils finiront par se transformer en ivresse : *J'avais toujours entendu parler de l'amour comme d'une chose facile ; j'en avais parlé moi-même crûment, avec l'ignorance de mon âge et il me semblait que jamais plus je ne pourrais en parler ainsi, de cette manière détachée et brutale.*

Au petit matin, Gisèle d'Assailly, descendante du général La Fayette, trouva son mari endormi dans un fauteuil, une centaine de pages éparpillées autour de lui.

Gisèle se baissa pour mettre un peu d'ordre dans toutes ces feuilles volantes, ce qui réveilla son mari dans un brusque sursaut.

« Mais c'est faux ! » s'exclama-t-il.

Gisèle sursauta à son tour.

La nuit avait dissipé les vapeurs d'alcool dans l'esprit de René Julliard et tout était redevenu clair : il était impossible qu'une enfant de dix-huit ans ait écrit ces lignes. Il y avait là une équation mathématique fausse, car une jeune fille maniant si parfaitement la langue, pouvant peindre avec tant de justesse les mœurs bourgeoises, ne pouvait qu'appartenir à cette même bourgeoisie.

Or, dans quelle famille bourgeoise laisserait-on une petite fille parler ainsi avec son père :

« Bien dormi ? dit mon père.

– Comme ça, répondis-je. J'ai trop bu de whisky hier soir. »

Quels parents pourraient offrir à leur progéniture une éducation culturellement irréprochable, tout en l'encourageant à se faire dépuceler comme une guenipe sur la plage ?

Non. Cela ne tenait tout simplement pas debout.

René Julliard ordonna, hurla presque, à sa femme de l'aider à se lever du siège où il s'était assoupi, afin de le porter jusqu'au téléphone qui possédait sa propre pièce, dite « la salle du téléphone », car la position inconfortable dans laquelle il s'était engourdi pendant son sommeil avait bloqué sa circulation au point qu'il ne tenait plus sur ses jambes.

Les mains ankylosées, il demanda à Gisèle d'appeler le central téléphonique automatique, afin de parler de vive voix à ce mystérieux auteur caché derrière un nom de jeune fille. D'ailleurs, la précision de la date de naissance sur l'enveloppe du manuscrit n'était-elle pas la preuve qu'on essayait de se jouer de lui ? On voulait lui tendre un piège.

Mais qui pouvait bien se cacher derrière ce pseudonyme : « Françoise Quoirez » ? Un homme, il en était sûr. Peut-être simplement le père de la jeune fille qu'on lui envoyait comme leurre pour le séduire. En tout cas, un homme d'un certain âge, capable de décrire avec une infinie justesse un personnage de belle femme vieillissante : « *Quarante ans, la peur de la solitude, peut-être les derniers assauts des sens […] Sans doute, à son âge, je paierai aussi des jeunes gens pour m'aimer parce que l'amour est la chose la plus douce et la plus vivante, la plus raisonnable. Et que le prix importe peu.* »

Comment avait-il pu croire, ne fût-ce qu'une minute, qu'une jeune fille mineure eût écrit ces lignes ? Comment avait-il pu imaginer fonder la promotion de ce livre sur la jeunesse de l'auteur ? Il aurait dû rire de lui-même, de sa duperie d'éditeur prêt à tout croire, s'il n'avait pas eu un peu honte, tandis que sa femme, dont les cheveux encore ébouriffés formaient une aigrette dodelinant sur son crâne, lui tendait le combiné du téléphone.

« Bonjour. René Julliard au téléphone, des éditions René Julliard. Je suis bien chez Mlle Quoirez ?

– Qui demandez-vous exactement ? demanda Julia, qui n'avait pas l'habitude qu'un homme âgé téléphonât pour Françoise, et encore moins un dimanche matin de si bonne heure.

– Je souhaiterais parler à Françoise Quoirez, répéta-t-il en détachant bien les syllabes les unes des autres.

– Mais c'est impossible, elle dort à cette heure-ci. Et j'ai ordre de ne la réveiller sous aucun prétexte !

– Très bien, je vous remercie », répondit René Julliard avant de raccrocher.

Cette étrange réponse ne faisait que confirmer son intuition. Dans quelle famille française protège-t-on le sommeil des jeunes filles, en dépit de la messe, de la gymnastique ou du petit-déjeuner en famille ?

Comment ni Javet ni Le Grix n'avait pu émettre le moindre doute sur l'identité de l'auteur ? Ils étaient bien ânes ou bien naïfs. Qu'importe, il allait tendre un piège à qui l'avait voulu piéger – on ne roulerait pas dans la mauvaise farine l'éditeur de trois Goncourt successifs.

Jean-Jacques Gautier en 1946.

Jean-Louis Curtis en 1947.

Et Maurice Druon en 1948.

René Julliard prend ses dispositions.

Il fait envoyer un télégramme au domicile de la belle endormie et demande à sa secrétaire de se déplacer un dimanche spécialement pour l'occasion : on recevra comme il se doit l'appât sous forme de poupée qu'on croit lui faire avaler. En attendant, il va préparer avec Le Grix un interrogatoire, afin de débusquer qui se cache derrière cet hameçon aux charmes enfantins.

Ah, enfin, se dit Françoise, en découvrant le télégramme posé en face de son bol de café au lait tiède.

« Rendez-vous dix-sept heures, ce jour, aux éditions René Julliard. »

Elle ne doutait pas qu'une réponse allait bientôt arriver, mais se demandait combien de jours l'attente allait encore durer. En enfonçant ses incisives dans sa tartine – d'abord la largeur du pain déforme la bouche, attaque le palais, puis le miel se mélange au beurre, forme un nectar qui s'enfonce dans les pores mous de la mie de pain jusqu'à la croûte –, Françoise fit, les yeux fermés, le calcul des jours. Onze. Elle avait attendu onze jours la réponse de sa publication – et trouva que c'était acceptable. Comme toujours, les choses arrivaient au moment où on n'y pensait plus, car il suffit qu'on abandonne un désir, qu'on le laisse un peu en paix pour que, vexé de ne plus être convoité, il finisse par revenir vers vous.

Vers quinze heures, tandis que Françoise inventait un vague mensonge pour convaincre son père de lui prêter sa Buick noire, René Julliard montait les six étages de sa maison d'édition afin de trouver François Le Grix qui vivait là.

Le Grix aimait beaucoup sa chambre sous les toits, car il ressemblait ainsi au Marius des *Misérables*, ce baron choisissant l'étude et la pauvreté plutôt que l'or et les lustres, lisant la nuit à la lueur d'une bougie, plus heureux là que dans la galerie des Glaces du château de Versailles. Si ses collègues s'interrogeaient sur la parcimonie de son existence, trouvant son quotidien gris et monotone, François Le Grix, lui, avait cette faculté qui rend les gens heureux de s'inventer en héros de sa propre vie.

Françoise Quoirez arriva à dix-sept heures pétantes.

Personne ne sait exactement ce qui se passa durant les trois heures que dura l'entretien entre la jeune fille et son éditeur.

C'est long, trois heures, pour des gens qui ne se connaissent pas. Évidemment, je pourrais ici inventer, comme j'ai imaginé les heures qui précédèrent ce rendez-vous mythique de l'histoire de la

littérature, les questions et les réponses. Mais les heures passent, avec les jours, et il me faut bien avancer dans l'année 1954 car je n'en suis qu'au milieu du mois de janvier. Voilà déjà un mois et demi que j'ai commencé à travailler sur ce livre et il me reste tant de choses à écrire.

Passons donc sur l'entretien. Le dénouement fut que, en sortant du bureau, René Julliard n'émit aucun doute sur la paternité de l'œuvre : cette drôle de jeune fille, vive comme un renard, était l'auteur de *Bonjour tristesse*. Il avait découvert un écrivain, lui avait demandé combien elle voulait d'à-valoir et elle avait répondu, au bluff :

« *Vingt-cinq mille francs*.

– *Très bien, je vous en propose le double* », avait-il répondu, ce qui plut beaucoup à Françoise, qui, rejoignant Florence au café de l'Espérance, lui annonça fièrement :

« *On va acheter une Jaguar avec l'argent du livre !* »

Florence Malraux a bien insisté, lorsque je l'ai rencontrée dans son appartement de la rue de l'Université hier après-midi, sur le « on ».

Je suis arrivée chez elle très en avance, comme à mon habitude si fâcheuse, si provinciale pour les Parisiens. Il m'a donc fallu patienter une dizaine de minutes en bas de son immeuble, avant de monter les quatre étages qui mènent chez elle.

Pour la première fois de ma vie d'auteur, j'allais rencontrer en chair et en os « un personnage » de livre – car jusqu'à présent, je n'avais eu connaissance de Florence qu'à travers les biographies de Françoise Sagan, ainsi que dans le livre de son cousin, Alain Malraux, que j'avais étudié la veille à la bibliothèque André-Malraux afin de préparer le mieux possible mon entretien.

Après que j'ai attendu qu'arrive l'heure du rendez-vous et monté quatre étages à pied parce que je me méfie des ascenseurs, Florence Malraux m'apparaît derrière sa porte. Je suis immédiatement impressionnée par elle, la silhouette est douce avec l'œil rieur, intelligent, bienveillant – elle ressemble exactement à tout ce que j'ai pu lire d'elle, tous les portraits qu'en ont fait ceux qui ont eu la chance de la côtoyer.

Dans le salon où nous sommes assises toutes les deux, il y a des livres, partout des livres, ainsi que la reproduction d'un tableau de David Hockney, une piscine aux couleurs légèrement délavées par le soleil.

« Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré Françoise, au cours Hattemer, elle portait un manteau vert. Nous nous ressemblions physiquement, les gens nous prenaient souvent pour des sœurs. Elle était un peu plus jeune que moi, c'est la première personne qui m'ait posé des questions précises sur ma vie pendant la guerre. Sur la Résistance. Elle était unique, elle ne ressemblait pas aux autres, elle avait en elle quelque chose de fiévreux qui venait du regard et une sensibilité au ciel, aux nuages, nous nous promenions dans Paris, vivant ensemble des moments de poésie rare. Je crois que nous croyions en notre étoile. Elle du moins y croyait pour deux. Je me souviens que son père nous donnait de l'argent pour aller dîner chez Lipp. Il sortait des liasses de billets qui m'impressionnaient. Il était enchanté d'être avec sa fille et les amies de sa fille. C'était quelqu'un de fantasque et de ludique : un jour, il nous a servi le petit-déjeuner au lit, déguisé en soubrette !

Vous savez, c'était une drôle d'époque pour les jeunes filles. Nous n'avions pas le droit de porter des pantalons, ni de nous maquiller. Je me souviens même qu'au lycée Fénelon, nous devions montrer nos mains à l'entrée, pour que le personnel s'assure de la propreté de nos ongles. C'était une époque sans contraception. Les accidents arrivaient. Les riches allaient en Suisse. Mais pour les pauvres, c'était plus compliqué, plus risqué aussi. Je me souviens que plusieurs fois, nous avons aidé des filles du bureau – 1954, c'est l'époque où j'ai commencé à travailler chez Gallimard. Elles venaient, s'effondraient, avaient besoin d'aide. Françoise se débrouillait pour trouver de l'argent – elle en prenait à sa famille, et puis, plus tard, ce fut son propre argent – et on accompagnait les filles, en banlieue souvent.

Françoise était secourable, elle a toujours aidé les gens. Nous n'en parlions à personne, pas même aux parents.

À seize ans, lorsque nous nous sommes rencontrées, Françoise trouvait déjà que la vie était trop lente. Elle savait qu'elle serait écrivain. Elle ne doutait pas qu'elle gagnerait sa vie en écrivant des livres. Quand elle est sortie du premier rendez-vous avec Julliard, elle m'a dit : "On va acheter une Jaguar avec l'argent du livre !" Elle a dit "on", parce qu'elle ne considérait pas que les choses lui appartenaient. Son plus grand plaisir était de partager la vie. »

J'explique à Florence que mon livre prend une forme bizarre, entre roman, biographie et autofiction. Je lui dis donc qu'elle y sera très présente, que je souhaite qu'elle accepte d'être mon personnage, car je voudrais que ce livre parle avant tout de l'amitié. Sans doute parce que les histoires d'amis m'intéressent bien plus, en ce moment particulier de ma vie, que les histoires d'amour. Je me sens incapable de parler des relations amoureuses de Françoise Sagan, il m'est impossible de me projeter dans un sentiment amoureux. Je lui dis :

« Je crois qu'en 1954, même si la question de l'amour physique occupe une grande partie de ses pensées, comme son livre en témoigne, il me semble que l'amitié est la grande affaire. D'ailleurs, après le succès, elle va se constituer une bande d'amis – Jacques Chazot, Michel Magne, Bernard Frank, Charlotte Aillaud, Nicole Wisniak, Véronique Campion, Frédéric Botton, Juliette Gréco, Annabel Buffet… – bien avant de rencontrer un "mari". J'ai envie de parler de l'amitié, car je fais un constat amer sur les relations amoureuses, tandis que je crois que, si je n'avais pas rencontré mes amies, je ne serais pas la femme que je suis aujourd'hui. Je ne dis pas que j'aurais été moins bien, j'aurais peut-être été meilleure, on n'en sait rien, mais je peux affirmer que ma vie aurait été bien différente. Nous sommes aujourd'hui comme responsables les unes des autres, car nous avons une part active dans ce que nous sommes. L'amour, c'est différent. L'amour, on le traverse, il nous traverse, mais je ne crois pas qu'il nous construise profondément. »

Florence sourit de son sourire doux comme son nom, je suis soulagée car elle est, pour moi, à ce moment-là de l'écriture du livre, comme la pythie de l'oracle de Delphes, elle *sait*.

Je lui parle du livre de Virginia Woolf, traduit par sa mère, que j'ai introduit dans le décor de la chambre d'adolescente de Françoise.

« Vous pensez qu'en 1954, Françoise ait pu avoir *Une chambre à soi* comme livre de chevet ? J'ai vu que c'était votre mère qui l'avait traduit.

– En effet, c'est ma mère… mais je pense qu'on ne l'a lue que bien après, Virginia Woolf. En 1954, on lisait Proust, Dostoïevski… mais Woolf, je ne crois pas.

– Ah, c'est dommage. Je pensais que cela pouvait être une bonne idée, parce que cela faisait le lien avec vous, avec votre mère.

– Alors ? Mettez-le dans sa chambre ! Quelle importance ?

– Bah… je n'ai pas envie d'écrire des choses qui soient fausses.

– Vous savez, Anne, ce qui compte, c'est que vous écriviez des choses qui soient justes. »

Je regarde Florence Malraux, je me dis que j'aimerais bien être comme elle, plus tard. Et puis, c'est idiot, de dire « plus tard ». J'aimerais bien être comme elle dès maintenant. Je me demande : est-ce qu'on écrit pour être quelqu'un d'autre ? Sans doute. J'aurais bien aimé être Françoise Sagan, écrire un livre fulgurant à dix-huit ans. Boire, aimer, conduire, rire et boire encore. Mais je ne suis que moi et j'ai raté quatre fois le permis de conduire, de toute façon je préfère voyager en train.

« Puisque vous êtes devenue mon personnage, il faut que vous me donniez votre accord pour continuer. Il faut que vous lisiez le début et que cela vous plaise. »

En rentrant chez moi, je glisse dans une enveloppe les dix premières pages de mon livre.

En regardant la boîte aux lettres jaune, je croise les doigts.

Françoise aussi ferme les yeux en pensant à Florence.

La présence de Florence à ses côtés lui donne la sensation excitante d'être une personne digne d'être lue et écoutée. Souvent, elle pense à la vie de son amie pendant la guerre. Ou plutôt, sa non-vie. La fuite. La persécution. Il faudra qu'elle lui demande de raconter encore comment, avec sa mère, Clara Malraux née Goldschmidt, elles dormaient dans une caserne de pompiers à Toulouse. Puis dans une cave. Pas de chauffage. Pas de nourriture. Pour elles, un jeune homme de dix-neuf ans, Edgar Nahoum, vole des grains de riz dans les magasins, par pitié pour la petite fille morte de faim. Il les glisse entre ses doigts puis dans sa poche, quelques grains, c'est toujours mieux que rien. Après la guerre, il gardera son nom de résistant, Morin. Planqué avec eux et la vermine du sous-sol, il y aussi Vladimir Jankélevitch, qui raconte des histoires à la petite fille de cinq ans et écrira plus tard cette phrase : « *Le pardon est mort dans les camps de la mort*[23]. »

À l'âge tendre où le lait sort encore de la bouche des enfants, Florence s'est demandé si, torturée par les Allemands, elle aurait le courage de ne rien dire malgré la douleur. Un jour, sa mère et elle sont arrêtées par des soldats de la Gestapo. « Papiers. » Ils sont visiblement faux. Sur le point de les arrêter, le chef des Allemands décide finalement de les laisser passer.

« Das kleine Mädchen ist zu schön. Und wir werden sie nicht alle festnehmen können ! »

« La petite fille est trop jolie. Et on ne pourra pas tous les arrêter[24]. »

Et puis il y a les rumeurs qui circulent. André Malraux, son père, aurait été tué. Mais non, il est bel et bien vivant, d'ailleurs ils se retrouvent sur un bout de trottoir à la Libération, tous deux ont bravé la mort, la petite fille et le héros, égaux face à la peur, et la première question qu'il lui pose, merveilleuse question, est : « Quel livre lis-tu en ce moment ? »

16 janvier

Le problème qu'a longuement évoqué René Julliard, pendant son entretien avec Françoise, est qu'elle est mineure.

D'un point de vue commercial, évidemment, c'est formidable.

Mais pour tout le reste, être mineure, cela complique la donne – qui plus est lorsqu'on est une jeune fille. Nous sommes en 1954, ce qui veut dire qu'une femme mariée, même majeure, même plus âgée que son mari, ne peut gérer ses biens elle-même, ne peut ouvrir un compte en banque ni exercer une profession sans l'autorisation de son époux.

L'éditeur sait que les parents de la petite Françoise n'ont pas lu le manuscrit car il a bien insisté là-dessus en posant la question lors de leur première rencontre. Maintenant René Julliard est inquiet, il se demande : accepteront-ils de signer les contrats de leur fille après avoir lu le livre ? En cas de refus, il faudrait attendre trois ans pour lancer la publication, et s'assurer que la gamine ne choisisse pas, d'ici là, un mari.

« Vos parents donneront-ils leur accord pour la publication du livre ?

– Oui, oui, a vaguement répondu Françoise, mes parents sont des gens formidables. »

Françoise devait donc à présent les prévenir que son livre serait publié très bientôt.

Il fallait maintenant qu'ils le lisent.

Savoir que des centaines, des milliers d'inconnus, vont lire vos mots est une chose vitale, ou excitante, ou abstraite, ou difficile suivant les écrivains.

Mais faire lire son manuscrit à ses proches est une chose tout à fait différente et aussi désagréable que de les voir ouvrir la porte de votre salle de bains tandis que vous êtes nue sous la douche. Tout le monde est embarrassé, on est bien obligés de faire comme si rien de tout cela n'était jamais arrivé, de ne pas en parler sauf brièvement avec un sourire contrit – et puis on essaye de ne plus y penser. Le cas contraire me semble rare, car celui qui écrit un livre qui enchante ses parents peut, c'est mon avis, se poser des questions sur la pertinence de son œuvre. (Hier, j'écoutais une lecture d'un auteur que j'aime et qui a la jeunesse de Sagan, celui-ci a justement évoqué le sujet en rigolant : « Mon livre est pour tout le monde, sauf pour ma mère. »)

Il faut croire que Françoise n'était pas tout à fait à l'aise avec le propos de son livre, décrivant une relation fusionnelle et quasi amoureuse entre un père et une jeune fille qui lui ressemble un peu. Lorsqu'elle arriva boulevard Malesherbes, après ses trois heures de rendez-vous avec René Julliard, toute la famille était déjà à table pour le repas du dimanche soir : ses parents, son frère, Jacques, sa sœur, Suzanne, ainsi que le mari de celle-ci.

Suzanne et Jacques auraient été sévèrement punis s'ils étaient arrivés avec tant de retard pour un dîner dominical. Mais avec Françoise, c'était différent. Depuis toujours, c'était différent.

« Tu as vu l'heure ? demande Marie Quoirez.

– J'ai trouvé un éditeur pour mon livre ! s'exclame Françoise en guise d'excuse.

– Formidable, mais va te donner un coup de peigne avant de passer à table[25]*. »*

31 janvier

C'est de nouveau dimanche.

Quinze jours ont passé. Marie, la mère de Françoise, a invité des copines à passer l'après-midi chez elle. Françoise fuit l'appartement familial – non par ennui, car Marie et ses amies sont plutôt du genre extravagant. Il y a Marie Faucheran – qu'il a fallu un jour rouler dans un tapis persan du salon pour l'empêcher de tuer Pierre Quoirez d'une balle de revolver. Il y a aussi Odette, dite « Lady Scott » – l'une des seules femmes ayant intégré les commandos des parachutistes pendant la Seconde Guerre mondiale. Enfin, c'est ce qu'elle raconte. Et Claude Pompidou, qui n'est pas encore femme de Président, mais dont le mari jure que chez les Quoirez, on dîne « *à la meilleure table de Paris*[26] ».

Françoise sait que toutes les amies de sa mère vont la cuisiner sur le livre à paraître et elle n'en a aucune envie. Elle décide alors de traîner sa mollesse dans la Buick de son père – elle a proposé à Véronique de passer la chercher, faire un tour sur les quais.

Les premiers jours qui ont suivi la rencontre avec René Julliard, l'excitation était grande, l'air que respirait Françoise lui semblait différent : elle allait être publiée. Tout autour d'elle, les objets, les heures, les passants dans la rue, ses parents… tout semblait s'organiser selon une nouvelle cosmogonie, sous l'influence d'une planète qui réorganisait la vie, *elle allait être publiée*.

Mais l'excitation première s'était estompée, peu à peu, comme le goût de la verveine s'atténue à mesure que l'on ajoute de l'eau dans la théière, tout simplement parce qu'au fond, il était si naturel, cet état, il était tellement normal pour Françoise d'être publiée, ce moment n'allait pas changer sa vie, non, c'était simplement sa vie qui prenait son chemin et voilà, ce dimanche 31 janvier ressemblait finalement aux dimanches de toujours. Et à ceux à venir. Ni plus ni moins.

Ses parents avaient lu le livre.

Marie n'avait fait aucun commentaire, si ce n'est à propos de quelques coquilles, s'étonnant que sa fille puisse vouloir être écrivain et maîtriser encore mal la syntaxe et la grammaire françaises.

Pierre avait félicité Françoise. « C'est très bien ! » avait-il simplement dit, rieur.

C'était tout. Il n'y avait rien d'autre à dire. La vie continuait d'être ce qu'elle avait toujours été dans la famille Quoirez. Ce qu'ils pensèrent réellement, intimement, profondément du livre leur appartient. Et pour dire la vérité, ma fille n'est pas assez grande encore pour que je puisse imaginer ce que l'on peut ressentir à la lecture du livre de son enfant. Ce doit être une expérience des plus troublantes pour des parents. Évidemment, je pourrais poser la question aux miens, dont deux des filles sont écrivains. Mais je ne le ferai pas.

En traversant Paris, Françoise songe que c'est le dernier jour pour envoyer les cartes de vœux, selon les règles du savoir-vivre enseigné par Gisèle d'Assailly, la femme de son éditeur. Françoise pense à cette publicité pour l'eau minérale gazeuse Perrier qui « vous souhaite pour 1954 la fortune, l'amour et la santé ». Françoise constate alors qu'elle passe devant le pont des Arts, à l'endroit exact où elle a fait son vœu, le matin du 1er janvier avec Florence.

Plus loin, elle aperçoit les employées des Galeries La Fayette qui défont les vitrines de Noël, décorées cette année sur le thème de Peter Pan ; à l'arrêt, devant la place de l'Opéra, une vieille gouvernante pousse un landau bleu marine, Françoise trouve qu'il ressemble à un petit cercueil monté sur roues et veut chasser cette pensée parce que, sinon, les enfants morts qui hantent parfois son esprit vont revenir.

La Seine a gelé. Françoise n'a jamais vu une chose pareille. Ses parents non plus. Les éclusiers sont chargés de casser la glace pour protéger les équipements ; des morceaux d'iceberg s'en vont, flottant à la dérive. Au volant de la Buick, Françoise regarde les vendeurs de marrons dont l'odeur se mêle au charbon et à celle du crottin de cheval.

Un camion stationne rue Saint-Martin. Il est rempli de sacs en toile râpés, le livreur est en casquette – comme celle des contrôleurs de train –, il siffle *La grosse dame chante* de Cora Vaucaire, puis fait un signe à Françoise : c'est pas courant, pense-t-il en souriant, une si jeune fille au volant d'une Buick noire.

C’est un Paris où les voitures stationnent sous la tour Eiffel, il n’existe pas encore de parkings souterrains ni de périphérique ; il n’y a pas non plus de tour Montparnasse ni de centre Georges-Pompidou dans le paysage ; à la place, une manufacture de bonneterie et un magasin de pantoufles. La ville ressemble à un vaste chantier, mais dans la nuit de 1954, Paris est encore constellée d’astres et de planètes.

Il fait si froid que les commerçants des Halles ont allumé un brasero pour se réchauffer sur la place Sainte-Opportune ; il fait si froid que dans la nuit, la température va descendre à moins quinze ; il fait si froid qu’un inconnu, l’abbé Pierre, sur les antennes de Radio Luxembourg, lancera cet appel : « *Mes amis, au secours ! Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant-hier, on l’avait expulsée…* »

Dans sa voiture, Françoise réfléchit.

À quinze heures, elle est convenue d’un rendez-vous téléphonique avec son éditeur, tous deux ont pensé qu’il serait préférable qu’elle emploie un pseudonyme. Mais elle n’a toujours pas trouvé lequel. Sauf qu’il faut faire vite maintenant, car les maquettes du livre doivent être dessinées.

Cela lui plaît beaucoup, à Françoise, de prendre un pseudonyme. D’abord parce que presque tous les écrivains qu’elle admire en ont : Stendhal, George Sand, Gérard de Nerval, Guillaume Apollinaire et Paul Éluard, à qui elle a emprunté le titre *Bonjour tristesse*.

« Bonjour tristesse.

Amour des corps aimables.

Puissance de l'amour

Dont l'amabilité surgit

Comme un monstre sans corps. »

Et puis, prendre un autre nom, c'est se marier. Pas avec un homme, mais avec une femme, car ainsi, elle se sent épouser la littérature. Loin d'être un masque, ce nom porté comme un vêtement taillé sur-mesure lui donne envie, non pas de devenir quelqu'un d'autre, mais pleinement elle-même.

Depuis plusieurs jours, elle y réfléchit. Mais elle n'a toujours pas la moindre idée en tête.

En rentrant chez elle, Françoise n'a plus qu'une demi-heure pour trouver un nouveau nom – c'est toujours la même chose avec elle, tout faire à la dernière minute, dans l'urgence, au moment du danger.

René Julliard le lui a bien expliqué : plus on retarde le lancement de la maquette, plus on retarde la fabrication, et donc, l'office de sortie du livre. Or, cela, Françoise n'en a pas du tout envie : la mi-mars lui semble déjà le bout du monde.

« Je n'ai aucune idée de nom, soupire Françoise devant Julia qui fabrique une anguille, gâteau typique de Cajarc, dont la pâte s'enroule infiniment sur elle-même pour former un gigantesque escargot.

– Regarde dans le bottin ! » lui répond-elle, sans lever les yeux de ses couteaux.

Évidemment, comment n'y-a-t-elle pas songé plus tôt ? Or, le bottin des noms les plus doux, les plus beaux, les plus surprenants, les plus enchanteurs, qu'ils soient de pays ou de personnages, c'est *À la recherche du temps perdu,* de Marcel Proust, que Françoise a dévoré dans le désordre, bien sûr, en commençant par *Albertine disparue*. Avoir lu Proust lorsqu'elle avait quinze ans, l'avoir laissé habiter son cœur, c'est avoir entamé une double éducation, celle de la vie et celle de la littérature – qui elle, n'a pas de règles.

« *Je découvris aussi en lisant Proust, en découvrant cette superbe folie d'écrire, cette passion incontrôlable et toujours contrôlée, je découvris qu'écrire n'était pas un vain mot, que ce n'était pas facile*[27] […]. »

Quelques minutes avant que le téléphone ne se mette à sonner, Françoise se plonge dans les tomes de *La Recherche*, feuillette les milliers de pages, les unes après les autres, les tournant d'un doigt fiévreux, comme celles d'un catalogue dans lequel elle choisirait sa robe de

mariée.

Les noms gambadent sous ses yeux, tressaillent sur les lignes, la vicomtesse de Vélude et la princesse Sherbatoff, madame de Varambon et le duc de Sidonia si bavard ; il y a aussi les demoiselles d'Ambresac, tellement riches, en villégiature à Balbec avec leurs parents ; tous ces noms la grisent, car Françoise doit, quoi qu'il arrive, en choisir un. Oui, un nom sortira aussi implacablement qu'un numéro à la roulette du casino – mais, pour le moment, la bille blanche d'ivoire roule sur le plateau.

Lui plaisent, pour leurs sonorités étranges, les noms de mademoiselle de Stermaria et de Zélia de Cambremer, de la princesse de Caprarola, et du prince d'Agrigente… Mais la musique du nom n'est pas la seule qui compte, il faut aussi que le rôle du personnage dans le livre ait son importance, comme évidemment Bergotte, l'écrivain admiré et jalousé, inspiré et souffrotant, qui fréquente la duchesse de Guermantes – avant de mourir devant un tableau de Vermeer.

Oui, Bergotte, c'est une bonne idée, songe Françoise, même si la consonance est un peu féminine à son goût.

« Julia, que dis-tu de Françoise Bergotte ?

– Oh, non, c'est affreux, cela fait "idiote". »

Alors Françoise se replonge dans *La Recherche* et son regard cesse son mouvement sur cette phrase d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* :

« Odette, Sagan qui vous dit bonjour. »

Ce n'est pas le mot « Sagan » qui arrête son œil en premier.

Mais le mot « bonjour ».

De le voir écrit ainsi, dans le livre de Proust, noir sur blanc, ce simple mot « bonjour » qu'elle a emprunté au poème de Paul Éluard, c'est comme si tous ces « bonjours » se prenaient par la main, sautant de livre en livre pour venir jusqu'à elle, la petite fille écrivain. Ce « bonjour » est un fil généalogique, un lien secret entre ces grands hommes et elle. Alors elle lit le paragraphe en entier :

« "Odette, Sagan qui vous dit bonjour", faisait remarquer Swann à sa femme. Et, en effet, le prince faisant comme dans une apothéose de théâtre, de cirque, ou dans un tableau ancien, faire front à son cheval dans une magnifique apothéose, adressait à Odette un grand salut théâtral […]. »

Le prince de Sagan, qui avait vraiment existé, la séduit par son côté fantasque et cabotin, toujours habillé au dernier chic. Moitié dandy, moitié officier de cavalerie, « *il régnait à Paris sur une foule*

de personnages du grand monde, aussi bien que sur des gens plus douteux[28]*. »*

Françoise garde ce nom dans un coin de sa tête, puis continue sa recherche, marque un arrêt sur Borange – tiens, ce serait drôle, de s'appeler du nom d'un épicier-libraire de Combray.

Et d'ailleurs, pourquoi pas Combray ? « Françoise Combray », cela sonne assez joliment – plus joliment que Françoise Borange. Françoise envisage ces noms sur elle, comme l'œil, devant un portant de vêtements, compose immédiatement une superposition imaginaire des robes sur le corps. Ainsi il y a aussi Elstir, le peintre amant d'Odette, qui porte un si doux nom. Et pourquoi pas Vinteuil ? Un peu prétentieux, un peu évident. Il y a aussi la marquise de la Pommelière, surnommée « la Pomme », et monsieur de Schlegel, qui connaît par cœur le langage des fleurs.

Puis, le regard de Françoise s'immobilise sur cette phrase.

« Il est vrai que ces grands hommes voyaient chez les Guermantes la princesse de Parme, la princesse de Sagan (que Françoise, entendant toujours parler d'elle, finit par appeler, croyant ce féminin exigé par la grammaire, la Sagante[29]*). »*

La présence de son prénom, « Françoise », l'arrête tout d'abord, comme tout à l'heure le mot « bonjour ». Françoise et Sagan sont ainsi unis par la grammaire de la phrase proustienne comme dans un miroir inversé. Mais il ne s'agit plus ici du prince, non, mais de la princesse.

Cette double identité ravit Françoise : moitié homme, moitié femme. À la fois le dandy décadent et la grande dame du monde, reçue partout comme chez elle, entourée de princesses de son rang et des colliers de perles à son cou. L'image qui collera à sa légende est déjà contenue dans son nom, car c'est un nom qui dit que l'on peut conduire, les pieds nus et vernis, des voitures de sport, que l'on peut perdre au casino et demander au portier vingt sacs pour rentrer chez soi, que l'on aimera des hommes et des femmes parce que ce qui compte, c'est d'aimer, pas forcément d'aimer bien, mais d'aimer fort. En choisissant ce nom, elle choisit tout ce qui arrive, tout ce qui approche, à grands pas, comme l'ombre de l'ogre se projette peu à peu sur le mur dans les histoires pour enfants.

Le téléphone sonna à cette seconde précise, Françoise Quoirez avait trouvé son nom, elle s'appellerait désormais et pour l'éternité : Françoise Sagan. Et je me rends compte pour la première fois, en voyant les mots écrit sur ma feuille, que Sagan est l'anagramme de « à sang ».

2 février

Depuis dix jours, je ne vis plus du tout dans mon appartement.

Ma fille est en vacances et une amie partie travailler à l'étranger me prête sa petite maison de poupée en banlieue parisienne. Les murs résonnent et j'entends vivre les voisins, comme si nous

partagions le même endroit, ce que je trouve agréable et rassurant.

En dehors de ma vie avec les voisins fantômes, je ne suis là pour personne, ou presque.

Je ne suis là que pour Françoise.

Je pense à elle, tout le temps.

Je ne parle que d'elle, tout le temps.

Je suis frappée en lisant aujourd'hui même cette phrase de Sagan : « *Je voyais une plage, moi sur cette plage et un petit garçon à côté.* » Je crois qu'il y a, chez chaque jeune femme, une photographie idéale qu'elle se fabrique à l'intérieur de son cœur. Cette photographie secrète guide chacun de ses pas. Autrefois, lorsque j'avais mal, une image me donnait du courage : un jour, j'aurai une famille, et sur la photographie il y avait des enfants, le père des enfants – et moi.

Cette photographie n'existera plus, elle aura été fugace, il faut que j'accepte la situation. Mais je n'y arrive pas.

Un souvenir me revient. Pendant ma grossesse, nous avions voulu appeler notre fille Françoise – mais Rebecca et Emmanuel avaient, à cette période-là, trouvé en Bretagne une chatte qu'ils ramenèrent à Paris et à qui ils donnèrent ce prénom. Nous avons donc abandonné l'idée.

Je repense à cette période heureuse. Je repense au 1er janvier 2010. Nous nous réveillons dans notre nouvel appartement. Nous y avons passé notre première nuit et je me dis : *toute ta vie, tu dois te souvenir de ce jour*. Ce 1er janvier où le bonheur t'a enlacée entre ses bras, posant sur tes lèvres un baiser mordant dont il faudra toujours te rappeler la douceur.

Oui, toute ma vie je repenserai au 1er janvier 2010. Mais je sais aujourd'hui que si cet amour-là n'a pas tenu, c'est tout simplement parce que l'amour n'existe pas.

« … vous devenez cérébrale et triste. Ce n'est pas un personnage pour vous[30]*. »*

Suivant ainsi les conseils de Françoise, un soir, j'accepte une invitation à dîner.

Julien a appris la nouvelle, pour notre séparation, il dit qu'il est très triste pour nous, semble espérer que les choses s'arrangent et je le crois.

Il me propose de me changer les idées.

J'accepte, en lui demandant de m'inviter chez Lipp car, lui dis-je, cela me ferait très plaisir, j'aime beaucoup cet endroit. En réalité, c'est parce que je projette d'écrire bientôt une scène qui se passe dans ce restaurant : je voudrais écrire un dîner mettant en scène Françoise et Florence, parties toutes les deux avec l'argent que Pierre Quoirez leur donne, une liasse de billets.

En entrant dans la salle, ce n'est pas mon ami Julien que je cherche du regard, mais mes personnages, dans la couleur vert d'eau des carreaux, avec leurs motifs de végétaux exotiques, sous les lustres éclatants.

Et j'essaye d'y entrevoir les visages de deux petites gamines de treize ans – ce qui serait l'équivalent aujourd'hui de leur âge de l'époque – dînant en tête à tête au milieu de tous ces gens aisés et installés qui ont l'âge de leurs grands-parents. Je suis « sous le charme » de Françoise,

comme tant d'autres l'ont été avant moi, rien ne m'intéresse en dehors d'elle, je suis entièrement sous son influence. D'ailleurs, ce soir, je m'habille à la Peggy Roche, robe rouge, collant rouge, bottes en cuir et rouge à lèvres rouge – il ne me manque que les lunettes –, on dirait que j'avance dans la célèbre brasserie en klaxonnant.

Finalement, nous ne parlons pas du tout de ma séparation, mais du livre que Julien devrait écrire – depuis quinze ans, il note sur des bouts de papier de quatre centimètres sur quatre toutes les phrases qu'il veut retenir dans sa vie, des bribes de dialogues entendus, des phrases qui sonnent juste à son oreille, des pensées qui lui passent par la tête.

Il me montre les photographies de sa cave : des centaines de milliers de notes recouvrent le sol, les feuilles formant comme une immense écume de mer.

« J'ai entrepris de les classer, me dit-il, avant de poursuivre : quand on parle avec toi, on a toujours la sensation qu'une partie de toi n'est pas là.

– Oui, je sais. Le père de ma fille me le reprochait tout le temps. Il disait que je ne l'écoutais pas. C'est vrai, quand il me posait des questions, souvent je ne lui répondais pas. Mais je ne fais pas exprès.

– C'est parce que tu ne t'intéresses pas ?

– Non, c'est parce que je suis dans mes livres. Tout le temps. Je crois qu'au départ, je lui ai plu parce que j'écrivais. Mais ensuite, cela a commencé à être un obstacle. Les conséquences de cela, dans la vie quotidienne. Tu vois. C'est toujours pareil. On se sépare des gens pour les raisons précises qui nous ont attirées chez eux.

– Tu écris ton prochain roman ?

– Non, j'écris un livre sur Françoise Sagan. »

Toujours la même réaction. Aux mots « Françoise Sagan ». Son visage s'illumine. Julien sourit. Il répète : « Ah, Françoise Sagan ! » Ça ne loupe pas. C'est magique.

Je lui parle de l'épisode chez la voyante. Cela le fait rire. Nous sortons de la brasserie pour aller à la librairie La Hune, où j'ai commandé des livres parus en 1953 et 1954.

Le libraire est très sympathique, nous rigolons et je lui demande, puisque les livres ne sont pas arrivés, qu'il nous prescrive à la place des ordonnances ; nous engageons la conversation.

« Vous venez de quel pays ? » demande Julien.

Le libraire ne répond rien ; il regarde Julien en attendant qu'il précise sa question.

« Votre façon de parler, votre accent bizarre, c'est quoi ? insiste-t-il. Elle aussi (Julien me pointe du doigt), quand elle parle, elle vient d'un pays. On ne sait pas très bien de quel pays d'ailleurs,

mais c'est son pays à elle, sa drôle de façon de parler.

– C'est vrai que je parle très vite, acquiesce le libraire. Je vais vous raconter quelque chose. Autrefois, il arrivait, certains soirs, qu'une petite dame entre dans la librairie, là, avec sa mèche, je la reconnaissais tout de suite, pas son visage qui avait tant changé, mais sa mèche. C'était Françoise Sagan. Elle venait à la librairie acheter des livres. Et quand elle tombait sur moi à la caisse, on pariait sur celui qui réussirait à parler le plus vite. Et on se mettait à parler à toute allure. C'était drôle ! On rigolait beaucoup. »

En sortant de La Hune, je hurle à Julien :

« Ah, tu vois ! Je ne t'ai pas menti pour la voyante ! Pourquoi le libraire se met à parler de Sagan, comme ça, de nulle part, sans qu'on ait rien dit ! On parle de tout, de rien, et il nous sort Françoise Sagan. Tu vois ! Elle est là. Elle est partout. »

3 février

Voir pour la première fois de sa vie son nom écrit sur la couverture d'un livre – couverture si souvent rêvée, imaginée, qui soudain est là sous nos yeux, elle existe. Je crois qu'il n'est pas un écrivain qui n'ai ressenti, à cette vision, un violent sentiment, mélange de dégoût et de fascination, car si la couverture d'un livre n'est qu'une image, elle est néanmoins une image qui a la puissance d'un acte. C'est une image qui agit pour dire : « Celui qui a écrit est désormais un écrivain. » Avant, il était écrivant, maintenant, il est écrivain. Bon écrivain ou mauvais écrivain, ce n'est pas la question. Qu'importe. La couverture d'un premier roman est un sacrement, elle est la réalité visible d'une désignation mystérieuse, l'appartenance à la communauté dont l'auteur a rêvé toute sa vie, souvent depuis l'enfance.

Françoise Sagan est passée rue de l'Université pour voir la maquette de la couverture de son livre qui va bientôt partir en fabrication. En garant la Buick de son père à côté de la Cadillac de René Julliard, Françoise est heureuse, elle commence désormais à vivre sa vie, après l'avoir longtemps rêvée – et il n'existe pas de jouissance plus puissante que celle-là.

Ce matin même, elle a reçu un appel des éditions Plon. En effet, Michel Déon, lecteur pour cette maison et journaliste à *Paris Match*, a trouvé son manuscrit formidable. Mais Charles Orengo, le directeur général, a laissé passer trois semaines avant de téléphoner à la jeune fille[31].

J'imagine Françoise recevoir les compliments, puis écouter bien sagement les conseils.

« Évidemment… il y aurait beaucoup de choses à reprendre… non seulement au niveau de la syntaxe, mais aussi de la structure narrative du livre… votre écriture est encore très jeune et fragile… ce qui est normal… vous allez vite apprendre… nous travaillerons ensemble, si vous le voulez bien. »

Je suis sûre qu'elle prend un grand plaisir à le laisser parler, avant de lui avouer que malheureusement, elle a accepté un engagement ailleurs.

Françoise, en découvrant la maquette de sa couverture avec les mots « Françoise Sagan », se demande en souriant : Qui est cette femme à qui l'on attribue mon livre ?

Mais bientôt, et jusqu'à la fin de sa vie, c'est en voyant les mots « Françoise Quoirez » qu'elle ressentira un sentiment *d'étrange étrangeté*.

Évidemment, elle aurait sans doute préféré la couverture blanc crème, solennelle, de Gallimard. Ses liserés rouges et noirs, les trois lettres NRF qui semblent flotter comme un navire sur l'éternité de la littérature, leur typographie à la fois exigeante et sûre d'elle. Sans concession. Mais le sort en a décidé autrement, elle va entrer par une autre porte, celle d'une maison plus récente, plus commerciale, moins littéraire. Certes, c'est beaucoup moins chic, ce liseré d'un vert forêt de Bavière, un peu à la mode et les mots *Bonjour tristesse* qui débordent du cadre, comme s'ils décidaient de passer une fenêtre trop petite pour eux. Les lettres capitales du mot JULLIARD semblent imiter crânement celles de GALLIMARD comme ces contrefaçons qui jouent sur la ressemblance du nom avec l'original pour tromper l'acheteur.

Mais qu'importe, se dit Françoise.

Qu'importe.

Elle est fière et sait que son livre sera lu.

C'est cela qui compte aujourd'hui.

Mais pas seulement.

Ce qui compte pour elle, c'est de filer directement à l'hôtel Rochester.

« *Il nous faut pour ce soir, au plus tard pour demain, cinq mille couvertures, trois cents grandes tentes américaines, deux cents poêles catalytiques. Déposez-les vite à l'hôtel Rochester, 92, rue La Boétie.* »

Un bébé de trois mois est mort dans le froid, en Seine-Saint-Denis, au fond d'un autobus désaffecté où ses parents ont passé la nuit. Puis, une vieille femme, sur le boulevard Sébastopol, a fini sa vie sur le trottoir, gelée. Ces deux cadavres poursuivent Françoise, qui veut répondre à l'appel de l'abbé que personne ne connaît : en apportant au moins des pull-overs et des chaussures qui vieillissent dans un placard des Quoirez.

« Il faut attendre l'autorisation de ta mère ! Elle rentrera ce soir, lui dit Julia.

– Non, non, non, on ne peut pas attendre. Il faut que j'y aille maintenant, tu voudrais que d'autres enfants meurent dans la nuit ? » lui répond Françoise.

Julia Lafon se dévoue pour la famille Quoirez depuis vingt-trois ans. C'est une jeune femme de Cajarc, le village où est née Françoise, dans la maison de ses ancêtres, au 45, boulevard du Tour-de-Ville.

Cajarc, les causses du Lot, ce sont les origines, un domaine exquis auquel il ne faudra pas toucher[32], la seule région où Sagan trouvera un peu de repos, mais ça, Françoise ne le sait pas

aujourd'hui, elle est encore trop proche de son enfance pour la chérir, au contraire, elle voudrait s'en extraire à tout prix, ne plus y passer ses vacances qu'elle trouve aujourd'hui ennuyeuses à mourir, préférant la Côte d'Azur et les joies d'Hossegor. Mais un jour, bientôt, elle saura que ce pays de l'enfance est sacré, immuable, que rien ne remplace les jeux dans les maisons abandonnées avec les enfants de son âge, les promenades à travers champs en compagnie d'animaux et d'être imaginaires :

« Dès le mois de mai, les prés pliaient déjà sous l'été. L'herbe haute, amollie de chaleur, penchait, séchait et se rompait jusqu'au sol. Au-dessus du bassin, plus loin, des buées traînantes fumaient dans le soir ; et la maison elle-même, avec sa façade rose et ridée, semblait, entre ses volets du haut refermés sur quelque secret, et ses portes-fenêtres du bas écarquillées sur quelque surprise, la maison semblait une vieille dame assoupie, au bord d'une congestion faite d'incertitudes[33]*. »*

Julia fait partie de ce pays plein de magie, qu'elle a quitté en 1931 pour devenir cuisinière et gouvernante chez les Quoirez. Son grand-père, Lucien Lafon, était meunier dans un des villages voisins. Julia a vu naître Françoise, l'a quasiment élevée, lui lisant tous les soirs des histoires, dont celle de *La Chèvre de M. Seguin*, si courageuse, si forte, qui choisira la mort au nom d'une journée de liberté. Mais, à la fin de l'histoire, Françoise ne pleurait pas : elle la comprenait très bien, la petite chèvre de M. Seguin.

« *"Enfin !" dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang…*

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea. »

Dans un équilibre précaire de tabourets et de piles de livres, Julia et Françoise, aussi petites l'une que l'autre, se hissent sur leurs pointes de pieds pour faire glisser du sommet de l'armoire une caisse rectangulaire, une de ces grandes malles de voiture en toile enduite noire, piquées de clous en laiton. Les yeux de Françoise s'agrandissent comme devant le coffre des aventures de *L'Île au Trésor*.

Mais les deux femmes retiennent immédiatement leur souffle en découvrant ce que contient la vieille malle. Après avoir soulevé quelques taies d'oreillers, elles trouvent, submergées par une odeur de lavande desséchée mêlée de naphtaline, un trousseau de petit enfant.

Une layette. Soigneusement pliée.

Un hochet en ivoire, une médaille de berceau.

Une aube de communion ainsi qu'un catalogue provenant du magasin de jouets Au nain bleu.

Et une timbale de naissance en argent sur laquelle est gravé le prénom « Maurice ».

Julia frémit de tout son corps, car elle sait que Françoise ne devait pas voir le contenu de cette malle. Personne ne lui a jamais dit. Personne ne lui a jamais parlé de Maurice. Le petit garçon. Le petit enfant. Mort de déshydratation dans son berceau.

Tout se met à tourner dans la pièce, autour de Françoise, lorsqu'elle voit Julia que les larmes assaillent, devant les habits de bébé, qui referme la malle, maladroitement, à la hâte.

Car il n'existe pas de vrais secrets dans les familles. Les secrets attendent tranquillement leur heure pour se dévoiler. Et en patientant, ils dessinent leurs contours dans les silences.

Des sujets systématiquement évités, un prénom sur lequel chacun bute, des histoires que l'on évoque d'une phrase définitive… toutes ces contorsions de la conversation aboutissent à une perception déformée de la réalité. Nos proches, nos parents, notre femme ou notre mari, en cherchant à nous rendre aveugle à un sujet pourtant présent, par association, non pas d'idées, mais de silences, tracent dans notre cerveau les lignes d'une histoire enfouie qu'on cherche à lui dissimuler. Comme dans cette illusion d'optique appelée le « motif de Kanizsa », où le cerveau produit un effet de contour subjectif : dans le « vide » du dessin, nous percevons une figure triangulaire illusoire, mais que nous interprétons, nous reconstituons, de façon palpable, réelle. On voit parfaitement le triangle, qui pourtant n'existe pas.

Françoise ne fut donc pas surprise de découvrir un trousseau d'enfant, caché dans la malle de la chambre de ses parents. D'une certaine façon, elle attendait depuis longtemps ce moment-là : qu'on lui explique enfin ses terreurs nocturnes et ces images qui parfois s'imposaient dans son esprit à n'importe quel moment de la journée. Qu'elle comprenne enfin pourquoi des enfants morts venaient souvent la hanter, lui parler. Cette découverte ne fut pas une douleur, mais une sorte de soulagement – qu'il est bon de pouvoir mettre des mots sur une souffrance sourde pour transformer une peur irrationnelle en une douleur concrète.

Julia lui raconta alors la naissance de Maurice, la joie de ce petit garçon qui souriait tout le temps, sa mort subite. On l'avait retrouvé dans son berceau inanimé, il ne respirait plus. Un jour de canicule. Julia n'était pas présente ce jour-là. Qui avait trouvé l'enfant mort, était-ce Marie ou Suzanne ? Rien n'était très clair à ce sujet et personne n'en avait jamais reparlé.

Les semaines, les mois qui avaient suivi cet accident avaient été terribles pour toute la famille. Les Quoirez, ces gens si joyeux, si fantasques, aimant organiser des dîners de têtes et faire des blagues aux voisins, avaient fait entrer le désespoir dans leur maison. La vie s'était arrêtée, jusqu'à ce jour où Marie avait senti ses seins durs et gonflés, ainsi qu'une folle envie de manger du crabe et de boire du vin blanc. Ce signe ne l'avait jamais trompée : elle était de nouveau enceinte. Elle avait regardé son mari, lui avait demandé de l'emmener à Deauville dans sa Graham-Paige Sharknose décapotable, pour manger des crustacés. Pierre avait compris ce que cela voulait dire, sa bouche s'était mise à sourire et ses yeux à pleurer.

Marie n'avait pas envisagé d'avoir autre chose qu'un nouveau petit garçon, qui ressemblerait trait pour trait à l'enfant disparu, mais en plus robuste.

Elle s'en était à ce point persuadée qu'elle fut très étonnée d'entendre sa mère crier : « C'est une fille ! » quand on la délivra de l'enfant, dans la chambre, dans le lit où elle avait donné naissance à ses trois autres enfants. Elle féminisa le prénom qu'elle avait choisi pour son garçon, prit la petite fille dans ses bras, elle était minuscule et chétive, il ne faudrait jamais la quitter des yeux, celle-là, et tout le monde l'aima tendrement, terriblement, excessivement, cette enfant qui arrivait, comme par miracle, à faire naître, dès qu'on l'approchait, un sourire de bonheur.

Ainsi, depuis sa naissance, il suffisait que ses parents la regardent respirer et vivre pour se mettre à rire d'un rire qui est celui de ceux qui se sont vidés de toutes les larmes de leur corps.

Il avait eu tous les droits, le bébé Françoise. Toutes les autorisations. Tous les cadeaux.

« Il fallait que je lui apprenne à taper à la machine sur ma Remington. C'était la fille du patron, ses exigences d'enfant gâtée m'agaçaient un peu. En la voyant au volant de sa voiture électrique ou de son cheval, on comprenait qu'elle ne ferait rien comme tout le monde[34]*. »*

Françoise et Julia restèrent longtemps sans parler, l'une à côté de l'autre. Françoise pensait à ce petit garçon qui, d'une certaine façon, l'avait accompagnée dans son enfance comme un siamois fantôme. C'était avec lui qu'elle conduisait son premier cabriolet d'enfant, c'était avec lui qu'elle tombait de vélo, grimpait dans les arbres, jouait avec les moutons, courait à travers champs.

Maurice avait toujours été avec elle, depuis sa naissance.

Les deux femmes remirent les affaires bien en ordre, et la malle à sa place. En silence. Puis Françoise prit dans sa penderie deux pulls chauds que sa mère lui avait achetés pour Noël, le manteau en astrakan que Suzanne ne mettait plus car il lui serrait la taille depuis la naissance de sa fille et deux foulards en soie, dont un de chez Hermès que son père lui avait offert pour ses quinze ans, un grand carré vert olive sur fond blanc cassé, représentant quatre calèches dessinées par Hugo Grygkar. Il était en parfait état : pas de trous, pas de larmes, pas d'odeur. Elle avait pris ce qu'il y avait de plus cher, de plus précieux dans sa garde-robe, qu'elle empaqueta dans une grande valise avant de partir trouver un taxi, à qui elle demanda :

« Hôtel Rochester s'il vous plaît, monsieur.

– Eh bien dis donc, vous êtes la troisième personne que je conduis là-bas depuis le début de mon service. Si c'est le même bazar que tout à l'heure, je vous laisse à l'angle des Champs-Élysées. »

En effet, quand ils arrivèrent au début de la rue La Boétie, Françoise fut impressionnée par la foule qui se pressait dans tous les sens, gonflant cette rue étroite comme un membre congestionné de sang. Il y avait ceux aux bras chargés de paquets, ceux qui s'en étaient débarrassés et tentaient de s'extirper de la foule, il y avait des voitures bloquées qui klaxonnaient, il y avait des femmes du grand monde qui cachaient des tailleurs Bar et des jupes corolles sous leurs manteaux de fourrure, des bonnes sœurs avec leurs immenses cornettes blanches, comme des feuilles de dessin qui s'envolent dans le ciel, des employés des grands magasins venus déposer des couvertures et des habits, des ménagères portant dans leurs bras des piles de draps et des ouvriers venus apporter des boîtes de conserve. Tout ce monde faisait la queue dans le froid, devant les portes à tambour de l'hôtel Rochester où flottent toujours trois drapeaux.

Françoise entend soudain la foule qui murmure en direction d'un homme barbu, c'est la première fois qu'on aperçoit sa silhouette reconnaissable entre toutes, avec sa longue barbe filandreuse et clairsemée, son béret sur la tête, sa cape de pèlerin, Henri Grouès, qui se fait appeler Pierre depuis la Résistance et qu'on a surnommé « l'abbé » depuis qu'il cherche, en banlieue parisienne, à recréer une utopie d'hommes aidant les plus faibles. L'abbé Pierre n'en revient pas de la foule qui arrive depuis qu'il a lancé son appel vers midi.

Très vite, dans l'heure suivante, il y avait eu une dizaine de personnes et puis deux dizaines, qui s'étaient transformées en centaines, on pensait que cela s'arrêterait, mais il allait en réalité falloir accueillir des milliers de gens et des monceaux de cartons dans le hall de l'hôtel. Il y en aura tellement qu'il faudra bientôt réquisitionner le hall de la gare d'Orsay pour tout stocker.

S'isolant de la foule, un homme s'approche de l'abbé pour lui tendre une enveloppe remplie d'un million de francs, en billets de dix mille : « *Je suis assez laid pour que vous me reconnaissiez un jour*[35] », lui dit-il.

Mais ce n'est pas tout. Dans quelques jours, le jeune abbé recevra une invitation pour se rendre à l'hôtel de Crillon, ce vieux palace qui ressemble à un bâtiment administratif. L'abbé Pierre y retrouvera un petit homme connu du monde entier, mais que lui ne connaît pas car il n'est jamais allé au cinéma :

« *Je vous devais des millions. Je ne les donne pas, je les rends. Ils appartiennent au vagabond que j'ai été et que j'ai incarné. Ce n'est qu'un juste retour des choses* », lui expliquera, en lui tendant un chèque de deux millions de francs, Charlie Chaplin.

De retour chez elle en cette fin d'après-midi, Françoise s'enferme dans sa chambre, elle n'a pas envie de voir ses parents, ni son frère, ni sa sœur, qui sont tous liés par une vie d'avant elle, par un secret qu'ils partagent depuis dix-huit ans. Comment ont-ils pu lui faire croire qu'ils l'aimaient plus que tout, qu'elle était leur enfant préféré, leur sœur chérie, et avoir menti de la sorte ? Françoise respire l'air de sa nouvelle vie et, pour cela, allume une Chesterfield – c'est la première fois qu'elle fume toute seule. Les gestes sont étranges, irréels presque, mais cette fumée qu'elle respire en se regardant dans le miroir de sa chambre d'enfant est comme la fausse brume du théâtre, un élément de décor qui épaissit l'atmosphère de sa vie, de son être. Françoise Quoirez observe les gestes de Françoise Sagan qui fume, la féminité d'un contour de poignet, la façon de lever le menton pour porter le bout du filtre à ses lèvres, en clignant un peu les yeux comme les cils en

plastique des poupées baigneurs qui s'abaissent lorsqu'on les allonge.

Voilà comment j'imagine Françoise, car je n'ai jamais lu nulle part qu'elle se soit rendue à l'hôtel Rochester, répondant à l'appel de l'abbé Pierre. Je n'ai aucune preuve mais je ne vois pas comment son cœur, si généreux, aurait pu faire autre chose, autrement. Quant à la découverte de Maurice, cela aussi, il me faut l'imaginer, car jamais elle ne l'évoqua dans ses livres, encore moins dans les interviews où elle savait manier, avec un talent de musicienne, l'art de la fugue[36].

« Est-ce qu'elle vous parlait de son frère mort ?

– Non, jamais, me répond Florence.

– Mais vous étiez au courant ?

– Même pas, je l'ai découvert en lisant une biographie sur elle.

– Je comprends qu'une famille, surtout à cette époque, puisse garder des secrets profonds autour de la mort d'un enfant. Mais je trouve étrange, je n'arrive pas à saisir qu'elle, avec sa parole si libre, son goût de la vérité, n'ait jamais partagé, même avec ses amis les plus proches, cette histoire tragique.

– Il faut comprendre que c'était effectivement une autre époque. Et puis, c'est Françoise. »

15 février

Je n’ai rien écrit depuis dix jours. Je suis incapable d’avancer, tout est sec. Rien ne vient dans les doigts, comme quand on joue aux dés et que les chiffres sont désespérément nuls.

Je devais écrire une scène au café de Flore, datant du 15 février 1954, où dans un coin, tandis que Françoise s’ennuie d’attendre la sortie de son livre, Boris Vian écrit la chanson *Le Déserteur*. Pierre Herbart serait assis à côté de lui. Mais je n’en ai ni le courage ni l’envie.

Comment rattraper ces heures perdues ? Je ne les rattraperai pas. Soudain, pour la première fois, je lutte contre le livre. J’ai peur que Françoise m’abandonne si je ne travaille pas assez, il faut que je reprenne courage et que je la retrouve.

17 février

Au 170, boulevard de Magenta, entre les colonnes néo-égyptiennes du cinéma Le Louxor, dont les mosaïques bleu cobalt se mélangent aux scarabées d’or, aux cobras et aux têtes de pharaons, je vois Françoise assister à la projection de *Si Versailles m’était conté* – elle est assise, mal à l’aise dans sa jupe de jociste, qu’elle ne remettra plus jamais de sa vie.

Le dernier film de Sacha Guitry vient de sortir dans les salles de cinéma, c’est un événement. Non seulement le coût du film est sans précédent, mais, tourné à Versailles, il réunit tous les acteurs du moment ainsi qu’une jeune starlette qui joue Mlle de Rosille, la maîtresse de Louis XV : Brigitte Bardot. Sacha Guitry cherchait une actrice « pas chère » pour jouer une scène en face de Jean Marais. Brigitte a le même âge que Françoise – quelques mois de plus. Son visage a fait quelques-unes des couvertures du magazine *Elle*. Elle n’a que dix-huit ans mais son mariage avec un Russe au nom à coucher dehors a déjà fait l’objet de reportages dans les journaux – il lui a fallu, à elle aussi, demander l’autorisation de ses parents.

Françoise Sagan regarde sur l’écran la poitrine immense de Brigitte Bardot, car en vérité, on ne voit que ça lorsqu’elle apparaît dans le film, avec sa robe de satin blanc virginal. Françoise pense à ses propres seins, tout petits, si petits. Que peut-on ressentir, lorsqu’on a une grosse poitrine ? C’est

une grande question, lancinante, que ne renieront pas les générations de jeunes filles à venir.

Cela me plaît d'imaginer ce face-à-face entre ces deux jeunes filles qui ont tant de choses en commun, deux jeunes filles issues de la bourgeoisie, qui décideront de jouir du corps qu'on leur a fabriqué, corps éduqué à la danse classique, à l'équitation, à la discipline des beaux quartiers. Deux enfants lancées dans la société française d'après-guerre, qui vont bouleverser tous les ordres et fasciner les hommes, séduire la jeunesse.

Mais en ce 17 février 1954, elles ne sont encore rien du tout – ou presque rien.

Brigitte Bardot est une pin-up de passage, celle que Jean Gabin appellera bientôt « Cette chose qui se promène toute nue ». De même qu'un jour prochain, le critique Étiemble écrira : « *Les deux maux de notre époque : le Cola-Cola et Françoise Sagan*[37]. » Deux jeunes promesses issues d'un même milieu, une bourgeoisie française à la fois classique et fantasque, leurs mères se ressemblent, ce sont des femmes qui aiment être entourées, s'habiller, porter des chapeaux, boire du champagne, passer leurs vacances à la montagne, oublier les restrictions de la guerre, vite, au plus vite.

Françoise et Brigitte sont deux cousines éloignées dans cette France qui les attend pour leur coller une mauvaise réputation, pour leur reprocher ce qu'elles sont : elles devront rendre des comptes. Car le destin s'est mis en marche malgré elles. Elles ne peuvent plus rien faire pour l'arrêter. Elles apprendront à leurs dépens qu'il n'est jamais bon d'être celles par qui le scandale arrive[38].

Françoise Sagan et Brigitte Bardot ouvrent le chemin de la liberté et de l'émancipation sexuelle pour les filles de leur génération, mais elles sont aussi, revers de la médaille, une arme utilisée contre leur propre camp. Deux enfants dont on se sert pour terroriser les femmes, les femmes françaises, les femmes de la Résistance, ces femmes seules qui ont dû prendre des risques, travailler, certaines arrêtées, torturées, d'autres tondues pour payer la faute de la France, qui sont devenues par la force des circonstances des soldates du quotidien – et qu'on aimerait bien voir rentrer dans le rang, avec les enfants et les tâches de la maison. Ces femmes d'un certain âge, aux corps fatigués par les grossesses, qui ont dû prendre du pouvoir là où il a été laissé vacant, revendiquent aujourd'hui leurs désirs : pas à l'endroit de la sexualité, non, mais à l'endroit de leur identité. La société, éminemment masculine, va couper leurs élans, en les terrorisant avec leurs propres enfants, avec des jeunes filles impossibles et libres, au corps inatteignable.

21 février

Nous avons déjeuné avec Louis, dans le petit restaurant japonais de la rue Mazarine où il me rejoint car je travaille toute la journée à la bibliothèque de l'Institut. Il s'est fait pousser la moustache, pour le rôle de Jacques de Bascher qu'il doit interpréter au cinéma.

Je pense : Louis est plongé dans les années soixante et moi dans les années cinquante, chacun de nous jouant à sa manière une autre vie que la sienne. Soudain je regarde Louis et je me rends compte qu'à cause de cela, à cause de ma tristesse amoureuse, j'ai complètement oublié, rejeté, évacué le Louis, qui, en 1954, est dans le cœur de Françoise.

Louis Neyton est à l'époque son petit ami, ils s'écrivent des lettres, car il étudie à Grenoble, il est un ami de son frère, Jacques – il a onze ans de plus qu'elle.

L'écrivain et biographe Jean-Claude Lamy, qui fut le grand ami de Françoise, a la gentillesse de

venir chez moi pour me parler d'elle. Il évoque longuement cet amour-là.

« Elle aimait les hommes grands. Un peu dégingandés.

– Qu'a-t-elle pensé en lisant la biographie que vous avez écrite ?

– Elle l'a parcourue, comme ça (Il fait un geste, de quelqu'un qui feuillette un livre dans le vide), et puis elle a simplement dit : "C'est drôle, on dirait l'histoire d'un personnage qui m'est un peu inconnu." »

Il faudrait, évidemment, que je me plonge dans le récit de cet amour. Je devrais retrouver les lettres qu'elle lui écrit, dans une lassitude : « *Je suis seule, je suis loin de toi*. » Je devrais réintégrer Louis Neyton dans mon livre, je crois que Françoise fait passer le temps avec cet amoureux idéal, qu'il lui plaît de picorer dans sa robe de chambre en jersey les croissants achetés rue Jouffroy, en pensant qu'elle a quelque part un amoureux transi qui lui envoie des lettres d'amour[39]. Françoise, en 1954, n'est pas une révoltée : elle rêve de famille, une fille et un garçon, d'un mari. En revanche, elle aime flirter, s'amuser et faire l'amour librement en attendant de rentrer dans le rang : en somme, elle revendique une jeunesse de garçon, ce qui est inconvenant pour une jeune fille. Ce qui est scandaleux même.

D'ailleurs, aujourd'hui, Françoise a rendez-vous avec Louis, venu passer trois jours à Paris. Mais elle doit, avant de le rejoindre, se rendre chez l'imprimeur Bourdin, pour assister à la fabrication de son livre. Voilà qui redonne un peu d'excitation à son cœur. Elle sait qu'elle sera chamboulée de voir ses mots imprimés sur les grandes machines Linotype – dans une salle bruyante à l'odeur âcre d'encre, où des dizaines de femmes tapent sur de gigantesques claviers de machines à écrire, comme dans cette scène de *L'Homme qui aimait les femmes* où Charles Denner, voyant une des machinistes avec une robe bleue lui demande :

« On peut encore changer quelque chose ?

– Oui, répond la jeune femme.

– Bleue, la robe. Je voudrais qu'elle soit bleue. »

Tous ces mots écrits les uns après les autres ; ces centaines de milliers de lettres tapées les unes après les autres lui donnent le tournis. Françoise se demande : si elle n'arrivait plus jamais à écrire ? Et si c'était le seul livre qu'elle réussissait à mener à bout ? Question que tous les écrivains se posent : réussiront-ils à recommencer ? Si c'est non, ce serait terrible, elle le sent bien, car elle ne saura rien faire d'autre dans sa vie, d'ailleurs, elle n'a jamais voulu faire que ça depuis qu'elle sait marcher et tenir un stylo. Elle a commencé par écrire des pièces de théâtre pleines de chevaliers sanglants et de reines captives qui faisaient mourir d'ennui sa mère, puis des poèmes. Ensuite des nouvelles qu'elle envoyait à la rédaction de *France-Soir*, mais qui n'étaient jamais retenues, jamais publiées. Elle se souvient aussi qu'à treize ans, lors d'un été à Cajarc, elle a écrit un court roman qui commençait par un terrible accident de voiture. Elle avait appelé l'héroïne Lucile Saint-Léger – nom qu'elle donnera plus tard à l'héroïne de *La Chamade*.

« *Le roman commençait par une voiture qui dérapait. Lucile Saint-Léger était dedans. La voiture se retournait sur elle et la radio continuait à jouer. Et ça s'arrêtait là*[40]. »

Roman de jeunesse prémonitoire. C'est le problème avec les livres, il faut faire attention à ce qu'on y écrit : ils finissent toujours par vous rattraper ; ne faites jamais ce rêve secret de vivre une vie romanesque, il risquerait d'être exaucé et vous découvririez alors combien il est tragique de devenir un personnage de roman.

Ce soir-là, Françoise a rendez-vous avec Louis Neyton. Le jeune homme sonne à la porte de l'appartement familial vers dix-huit heures trente, selon les convenances.

Pierre Quoirez ouvre la porte :

« *Monsieur, permettez-vous que j'enlève votre fille pour dîner ?*

– J'accepte votre offre à une seule condition : c'est que vous ne me la rameniez JAMAIS[41]. »

Et Louis Neyton comprend la plaisanterie en apercevant Françoise arriver en souriant, enfilant une paire de gants gris qu'elle enlèvera dès qu'ils seront arrivés dans la chambre d'hôtel de Louis près de la gare de Lyon, et Louis, mon Louis, me rejoint dans mon lit. Nous ne faisons pas l'amour, nous n'échangeons pas même un baiser, mais nous nous parlons doucement, en nous appelant par les surnoms ridicules d'autrefois, mon Louis doux comme la pluie et drôle comme jamais personne ne vous a fait rire, et nous nous endormons dans la quiétude de cette époque lointaine d'un amour de jeunesse.

1er mars

Au kiosque de l'avenue Marceau, Françoise a acheté pour sa mère *Le Nouveau Fémina* qui vient de sortir.

La veille, Pierre et Marie Quoirez ont dîné chez des amis à Boulogne-Billancourt. Quand ils sont arrivés dans l'immeuble où ils étaient invités, ils se sont trompés d'étage. Pierre est entré chez les voisins du dessous en criant : « *J'arrive au galop, au galop, au galop !* » en imitant un cavalier sur son cheval. Mais arrivé au bout du couloir, devant les figures stupéfaites d'un couple en pyjama, il a fait le chemin inverse en criant encore plus fort : « *Et je repars au galop, au galop, au galop*[42] *!* » Tout le monde a beaucoup ri de l'anecdote et le dîner a été formidablement drôle et arrosé. Évidemment, les amis de Pierre et Marie furent curieux d'avoir des nouvelles de l'écrivain en herbe : « Et le livre de Suzanne, il sort quand ? – Mais non, c'est Françoise qui a écrit un livre. – À son âge, ce n'est pas possible ! – Vous l'avez lu ? Elle parle de vous ? Vous pensez qu'elle va recevoir le prix Goncourt ? »

En y repensant le lendemain matin, Marie s'agace d'avoir dû répondre aux questions idiotes et indiscrètes de leur entourage – si elle savait ce qui l'attend.

Pour le moment, elle a envoyé sa fille acheter son magazine dans le froid de ce 1er mars, avant de lui expliquer qu'il serait peut-être bien qu'elle envisage de reprendre les cours à la Sorbonne : ce n'est pas possible de tourner ainsi en rond comme un lion en cage.

« Tu sais, quand ton livre va sortir, tu auras peut-être quelques signatures dans les librairies, mais ensuite, il faudra bien t'occuper. Qu'est-ce que tu vas faire jusqu'aux vacances ? Moi je n'en peux plus de t'avoir dans les pattes toute la journée.

– Je vais écrire un autre livre.

– Écrire un autre livre ! Mais tu pourrais faire les deux, étudier et écrire, comme Simone de Beauvoir », soupire-t-elle avant de se plonger dans l'article « Le retour de Mlle Chanel » écrit par Jean Cocteau pour *Le Nouveau Fémina*.

On sonne à la porte. Pourtant Marie n'attend personne.

Françoise a oublié de prévenir ses parents : le service de presse de sa maison d'édition a dépêché un photographe chargé de réaliser les clichés qui serviront à la « promotion du livre ».

Sur le pas de la porte apparaît une femme toute petite, coiffée comme ces enfants qui souffrent d'une chevelure trop épaisse, et dont les mères plaquent rageusement la crinière. Sous sa gabardine, un tailleur noir aux épaules tombantes supporte un Rolleiflex en bandoulière.

Sabine Weiss a trente ans mais en paraît dix de moins, elle ne ressemble pas à grand-chose et c'est pourtant une des photographes les plus douées de sa génération.

Françoise ne s'attendait pas du tout à voir débarquer une écolière de grand chemin en guise de photographe – elles pourraient avoir le même âge et cette jeune femme exerce un métier d'homme, ce qui impressionne la mère et la fille.

« Vous êtes photographe depuis longtemps ?

– J'ai toujours photographié les choses, mon père m'a appris quand j'étais enfant. Cela ne vous embête pas qu'on regarde ensemble les différents endroits où nous pouvons nous installer ?

– Bien sûr. Je pensais qu'on pouvait se mettre dans le bureau.

– Oui. Si vous voulez.

– Vous avez toujours voulu être photographe ?

– À douze ans, j'ai acheté mon premier appareil avec mon argent de poche.

– Je m'assois là, comme ça, devant la machine à écrire ?

– Oui, c'est bien. La lumière est naturelle. Faites comme si je n'étais pas là.

– Vous êtes marrante. C'est impossible ! Vous êtes là.

– Attendez, cela ne va pas. Je ne sais pas pourquoi, ça fait ridicule. C'est ici que vous avez écrit votre livre ?

– Non, c'est le bureau de mon père.

– Alors vous l'avez écrit où, votre livre ?

– Bah… un peu partout… dans des cafés d'abord, beaucoup dans mon lit… et aussi allongée par terre.

– On va faire ça. Allez. Montrez-moi. Allongez-vous, exactement comme quand vous écriviez votre livre.

– Eh bien, comme ça.

– Vous voyez, il suffit de retrouver la sincérité des situations pour que l'appareil me dise que c'est juste, qu'on peut photographier. »

J'ai regardé longtemps, très longtemps, cette photographie de Françoise Sagan, la blancheur de son poignet, l'os qui ressort comme une bosse, la délicatesse de ses mains de Vierge botticellienne, cette coiffure de garçon un peu en désordre, qui marque la désinvolture de la jeune fille qui ne s'est pas même passé « un coup de peigne », cette pose lassive, ennuyée, rehaussée d'un de ces coussins de velours sur lesquels on photographie les nouveau-nés.

C'est une photographie émouvante, Françoise y est particulièrement jolie (j'ai lu à plusieurs reprises qu'elle n'était pas « photogénique » et que les clichés ne rendent pas hommage à la grâce, au charme qui émanait de son visage). C'est une photographie prise avant la déferlante, avant la folie à venir. Je me demande pourquoi, lorsque je regarde des portraits d'écrivains d'aujourd'hui, je les trouve moins « épais », moins mystérieux que ceux d'autrefois qui m'ont tant fait rêver.

En me promenant sur le site de Sabine Weiss, je découvre qu'on peut lui envoyer un mail.

Je lui écris le message suivant :

« Bonjour,

Je suis écrivain. je travaille actuellement sur un livre concernant Françoise Sagan et l'année 1954.

Vous l'avez photographiée pour la sortie de son livre *Bonjour tristesse*, j'aimerais en parler avec vous,

Merci,

Anne Berest »

J'espère recevoir bientôt un signe d'elle, d'ailleurs aujourd'hui j'ai reçu deux autres réponses.

Florence Malraux m'a téléphoné pour me dire qu'elle aimait les premières pages de mon livre, qu'elle m'encourageait à continuer.

Et Julien, à qui j'ai donné le début de mon manuscrit, m'envoie le texto suivant :

« C'est bien, continue. Sauf la scène avec René Julliard de lecture du manuscrit : kitsch, on se croirait chez Labiche. »

Il a raison, il va falloir que je reprenne ce passage, mais pas tout de suite : ce soir, j'ai décidé de faire ma « vie de garçon ».

Je passe quelques coups de fil, chez les uns, chez les autres, pour déterminer la géographie festive de la ville, les possibilités, comme autrefois quand nous sortions toutes les nuits et que la ville nous appartenait.

Les choses sont vites dessinées, un verre dans un atelier derrière la Cité universitaire, une fête dans la maison d'un acteur américain dans le huitième arrondissement et tout ça finira sans doute dans une boîte de nuit à la mode. Cela ne m'est pas arrivé depuis si longtemps, et je repense aux paroles de la voyante, « qu'elle s'enivre à travers vous… Laissez-vous faire… Laissez-la profiter, en vous, des derniers instants ».

Dans la foule, je remarque d'abord la couleur de ses cheveux. Je l'aperçois dans un coin de la cuisine, chez l'acteur américain qui n'est pas là et ne sait sans doute pas qu'une centaine de personnes ont investi son hôtel particulier près de l'avenue Foch.

C'est une couleur d'enfant, d'un blond presque blanc, un blond de vacances au bord de la mer, de mois d'août, de soleil mélangé au sel, c'est une blondeur que les enfants perdent avec leur enfance, dans la métamorphose de l'adolescence, et qui meurt dans l'âge adulte.

Longtemps j'ai du mal à le regarder vraiment, parce que la blancheur de sa peau rehaussée par le noir de ses grains de beauté, comme de petits insectes luisants posés sur son visage, me trouble.

Je suis gênée.

Parce que jamais, jamais, je n'ai ressenti ce qui traverse mon corps à ce moment-là : ce qu'un homme peut ressentir face à une jeune fille, cette sensation violente qu'un visage vous tient, vous êtes à genoux, vous avez perdu et vous le savez.

« On va chez moi ? »

Oui, oui. Comment pourrais-je dire non, je crois que c'est Françoise qui répond à ma place, nous nous retrouvons dans un taxi, elle, le jeune homme et moi. J'évalue la situation, il doit avoir presque dix ans de moins que moi, évidemment l'inverse ne m'a jamais dérangée, mais là je

voudrais disparaître dans les replis de la banquette arrière, me fondre dans les coussins, disparaître dans les halos verts des feux rouges, nous arrivons chez lui, je ne marche pas, je rampe derrière ses couleurs pâles et douces qui contrastent avec la puissance de son corps d'homme. Je sais déjà que je ne serai jamais rassasiée de les regarder, je n'ai jamais connu cela de toute ma vie : c'est une dépossession. Comme devant un tableau. Ou devant un paysage.

J'entre à plat ventre dans une chambre d'étudiant, les feuilles de cours étalées par terre, les boules Quies, les post-it griffonnés sur le mur, les livres étalés çà et là, nous sommes ivres, je lui explique que je vais bientôt me couper les cheveux pour faire disparaître avec eux quelques mauvais souvenirs. « On va le faire tout de suite », me répond-il tandis qu'il s'empare d'une paire de ciseaux de cuisine, et soudain quinze centimètres de mes longs cheveux, jamais coupés depuis l'adolescence, tombent, tandis que le jour se lève, un rayon de soleil rampe sur la moquette jusqu'à mon scalp d'Indien qui semble prendre feu soudain. Et je m'en vais, il n'y aura pas eu de baiser entre nous ce matin. Je marche à la recherche d'une station de métro, perdue rue de Lisbonne, je voyage vers le Sud, la Méditerranée, le vert si particulier des pins parasols, je suis à sec, plus un centime en poche, je regarde les façades des immeubles, les plantes vertes sur les balcons, surprise par la légèreté de mon crâne, mes doigts cherchent une longueur disparue, je me rends compte que je n'ai même pas le numéro de téléphone de ce garçon, ni son nom de famille – et soudain je m'arrête devant la plaque bleue des noms de rue, je souris en pensant à Françoise, car me voici à l'angle avec le boulevard Malesherbes, elle serait ravie de me voir dans cet état défait, alors je la repousse un peu loin de moi. *Françoise, ne commence pas à me faire faire tout et n'importe quoi, retournons à l'année 1954, lorsque tu n'étais encore qu'une enfant presque sage, pas encore un modèle de désinvolture, je ne suis pas prête*.

Et nous revenons toutes les deux au 1er mars, à cette heure exacte, terrible, où la première bombe à hydrogène américaine explose sur l'atoll du Pacifique de Bikini.

5 mars

Que faire de ces jours d'attente ? La nuit, elle sait. C'est toujours facile de remplir la nuit. Mais la journée, c'est différent, chacun vaque à ses occupations, Florence dans son bureau chez Gallimard, Véronique sur les bancs de l'université et son frère, Jacques, est reparti à Londres pour travailler.

Alors Françoise se promène dans Paris, puisqu'il faut encore attendre dix longs jours avant que le livre ne sorte dans les librairies et qu'il se passe enfin quelque chose.

Entre les allées du jardin du Luxembourg, les chaises esseulées dans le froid, si maigres qu'on dirait des os – des squelettes de chaises. Elle remonte vers le Panthéon, rue Soufflot, croise un livreur de bières « Valstar, capsulée et pasteurisée » devant le Kentucky Club.

Françoise aime se promener dans Paris, regarder passer l'aiguiseur de couteaux, les porteurs de têtes de veaux, les ouvriers qui travaillent sur les toits, les Citroën traction noires qui sortent de l'usine.

Elle a l'habitude de traîner ainsi : à douze ans, elle s'est fait renvoyer du cours Louise-de-Bettignies. Mais elle ne l'a pas dit à Pierre et Marie. Elle a gardé secrète l'infamie du renvoi – à la

place, elle s'est trouvée un peu souffrante et on lui a administré un bouillon de légumes, une infusion de thym ainsi qu'une application de camphre.

Pendant trois mois, d'avril jusqu'aux vacances scolaires, la petite Françoise âgée de douze ans est partie le matin, son cartable sur le dos. Mais au lieu d'entrer dans la cour de l'école, elle prend la tangente. Pendant trois mois, une petite fille fait croire à ses parents qu'elle va à l'école. Mais en vrai, elle se promène dans Paris jusqu'au soir. De toute la vie de Sagan, aussi extravagante fût-elle, je crois que la chose qui m'étonne le plus, celle que j'admire le plus, est celle-ci : qu'une petite fille de douze ans passe des semaines entières à errer dans Paris sans que ses parents s'en rendent compte et sans que cela lui fasse peur.

Plus incroyable que les millions de livres vendus, les fortunes dépensées, les histoires de casinos, les passions amoureuses : la fillette est mon héroïne. Que j'aime les petites filles – elles me plaisent, me fascinent, je les envie d'être à l'état de garçon, sans formes ni sang, mais avec toute la force des femmes. Je crois qu'il n'y a rien de plus puissant, de plus monstrueusement puissant, qu'une petite fille de douze ans.

Six ans plus tard, Françoise Quoirez est toujours vagabonde, menteuse et libre, à l'état de transition, pas tout à fait Sagan, mais ce sont les mêmes pieds sur les mêmes trottoirs, l'ombre de sa silhouette n'a presque pas changé, les seins se voient à peine et les hanches ne sont pas beaucoup plus larges.

Françoise fait la liste de ses vœux : un jour, elle gagnera tant d'argent avec ses livres qu'elle mettra des billets dans une boîte à chapeau pour que ses amis puissent se servir sans éprouver la gêne de le lui demander.

Elle espère qu'un jour, le président de la République viendra déjeuner en cachette chez elle, s'échapper un peu des obligations écrasantes du pouvoir. Ils parleront littérature et gazette mondaine.

Elle rêve qu'un jour, on la payera pour écrire des chroniques sur New York et Venise. Elle passera des nuits dans des restaurants enfumés, à parler avec des hommes qui, comme elle, écriront des livres.

Elle rencontrera les écrivains qu'elle admire, Jean-Paul Sartre, Carson McCullers et même Tennessee Williams, qui deviendront, non pas des aînés admirés, mais de véritables amis. Elle s'installera à l'hôtel pour boire des cocktails et ne pas faire son lit.

Un jour, elle gagnera suffisamment d'argent pour ne plus avoir jamais à penser à l'argent.

Elle rêve d'une vie aussi flamboyante que celle de Colette, qui dansait nue sous une peau de panthère, qui rendait fous les hommes et les femmes, qui fréquentait des princesses et des très jeunes hommes avec le même goût au bord des lèvres, le goût rouge, juteux comme une cerise, de l'amour fou, qui allait à Saint-Tropez, ce petit port ensoleillé que personne ne connaissait, passer des jours heureux de vacances, Colette qui ne se prenait pas au sérieux, et par conséquent, que personne ne prenait au sérieux, Colette la nègre, volée par son mari, Colette-Zelda, Colette montrant ses seins blancs sur des photographies, des seins magnifiques, doux comme des enfants, Colette qui s'appelait « Sidonie-Gabrielle », ce qui, si l'on y prête un peu l'oreille, contient la

musique de « Sagan ».

En relisant *Gigi*, je suis frappée par cette description de Gilberte, qui me semble, mot pour mot, décrire la silhouette de Françoise en 1954 :

« *Elle avait l'air d'un archer, elle avait l'air d'un ange raide, d'un garçon en jupes, elle avait rarement l'air d'une jeune fille*. »

7 mars

Enfin un jour où il se passe quelque chose – pour Françoise et aussi pour moi.

Ses livres sont arrivés rue de l'Université, au service de la presse.

Une carte postale est apparue magiquement sur ma porte, avec un mot du jeune homme.

Je reste longtemps à regarder la carte postale. Je l'ai posée sur mon canapé près de la fenêtre et je me demande ce qu'elle fait chez moi. Je ne peux, ne veux même pas y répondre. Il faudrait tout simplement faire comme si tout cela n'avait pas existé : la nuit blanche, la carte postale.

Je vais me remettre au travail. Me remettre à écrire. Retrouver Françoise. Je la vois arriver en retard chez son éditeur, René Julliard l'attendait bien plus tôt dans la matinée, elle ne se rend pas compte du temps que cela prend, la signature et l'envoi des services de presse.

Sur le bureau, les piles de livres s'accumulent les unes derrière les autres – c'est très impressionnant. Ils sont gainés d'un bandeau rouge, sur lequel on lit : « Le diable au cœur » en référence au livre de Raymond Radiguet qui a connu, dix ans auparavant, un immense succès.

Personne ne lui a demandé son avis pour le bandeau. Elle n'est pas sûre que cela lui fasse très plaisir car Françoise ne sait que trop bien ce que cela signifie. Certes, elle comprend qu'on puisse, par les médias, mettre en avant sa jeunesse, mais elle pressent déjà les conséquences d'un tel héritage : les sarcasmes, les fausses comparaisons, les lecteurs qu'une telle analogie agace. Au pire, la comparaison ne tient pas, au mieux la traitera-t-on de « Radiguet en jupons ».

Mais elle ne peut rien faire, ne peut rien dire : la dépossession commence. Le livre ne lui appartient plus, à peine s'appartient-elle encore à elle-même.

Elle s'est entraînée à sa nouvelle signature, « Françoise Sagan ». Le Françoise s'écrit facilement, mais Sagan n'est pas le même à chaque fois – cela viendra.

René Julliard explique en détail les us et coutumes des signatures, car l'on ne s'adresse pas de la même façon à un journaliste de *La Dépêche*, à François Mauriac du *Figaro* ou à l'ensemble des membres de l'Académie française. Françoise lève les yeux au ciel, ne pourrait-elle pas écrire la même chose à tout le monde ? Ce serait bien plus simple. Alors René Julliard se met à rire et accepte que la petite jeune fille écrive à chacun : « Avec toute ma sympathie » – adresse au lecteur qu'elle conservera jusqu'à sa tournée en Amérique, où, après une journée entière à signer « *With all my sympathy* » devant les mines amusées ou interloquées des lecteurs, quelqu'un finira par lui expliquer qu'« *en anglais cela signifie* : *avec toutes mes condoléances*[43] ».

C'est la main engourdie et le poignet lourd que Françoise s'échappe, alors que la nuit s'est vautrée sur Paris, pour prendre l'air froid du dehors. Tout de même, elle s'est appliquée de tout son cœur, comme pour cette adresse à Colette : « *À madame Colette, en priant pour que ce livre lui fasse éprouver le centième du plaisir que m'ont donné les siens. En hommage, Françoise Sagan*[44]. »

Soudain, l'image de tous ces livres qui vont cheminer dans les rues, arriver dans les boîtes aux lettres, dans les loges de concierges, sur les paillassons de la ville, l'impressionne. Elle ne peut plus revenir en arrière, dans quelques heures, les premiers lecteurs ouvriront le livre d'une jeune inconnue appelée « Françoise Sagan » et décideront, d'après les premières lignes, les premières pages seulement, de continuer leur lecture – ou non.

Il n'y a plus rien à faire, qu'à allumer une cigarette (fumer seule, une habitude maintenant), traverser la rue, marcher quelques pas et passer voir « Flo » dans son bureau chez Gallimard – lui proposer d'aller boire un bock sans limonade. Devant la porte d'entrée de la prestigieuse maison d'édition, une femme s'est assoupie dans une voiture, Françoise l'a reconnue à son rouge à lèvres rouge et à ses paupières de bouddha. Françoise a tant aimé la torpeur de son dernier livre, la chaleur délétère des *Petits Chevaux de Tarquinia*, il faudrait oser le lui dire mais la reine Marguerite, ainsi endormie, offre le visage radieux d'une jeune noyée qu'on n'oserait déranger.

« *Il n'y a pas de vacances à l'amour, dit-il, ça n'existe pas. L'amour, il faut le vivre complètement avec son ennui et tout, il n'y a pas de vacances à ça*[45]. »

Lorsque Françoise rejoint Florence, elle sait qu'il va forcément se passer « quelque chose » parce que son amie est comme les héroïnes des romans : il faut toujours que les événements se précipitent à ses pieds.

Assise dans l'entrée de la maison Gallimard, tandis que la jeune femme de l'accueil s'est éclipsée pour chercher Florence dans les couloirs, Françoise sourit. Il y a quelques mois encore, elles étaient deux lycéennes en jupes rêches, aujourd'hui, l'une travaille chez Gallimard, l'autre attend la sortie de son livre. Doucement, comme le roulement de tambour s'amplifie, elle sent battre son cœur sous sa robe, s'étonne que des pensées étranges s'échappent de son esprit, la conscience soudaine qu'un destin l'attend, destin cruel et excitant. Elle « voit » toute sa vie à venir, comme elle a vu autrefois, un jour miraculeux, le livre qu'elle devait écrire[46].

Françoise repense à l'anniversaire des dix-huit ans de Florence, quelques mois auparavant. Ce jour-là, son père, André Malraux, l'a convoquée pour lui dire la chose suivante :

« *Mets-toi bien dans la tête que les garçons qui tourneront autour de toi le feront pour parvenir jusqu'à moi.* »

Et la jeune fille aux formes douces, au visage clair, lui a simplement répondu :

« *Peut-être aussi que j'aurai un peu de charme*[47] *?* »

Des charmes involontaires, elle en a tant, que les êtres, hommes et femmes, sont émus et séduits par elle, sans pouvoir exactement expliquer pourquoi.

« Je crois que j'aimais écouter les gens, me dit Florence, même quand ils ne parlaient pas. Michel Leiris venait souvent dans mon petit bureau sans fenêtre chez Gallimard, il s'asseyait en face de

moi, sans rien dire, et pouvait rester ainsi une heure, deux heures. Je crois qu'il cherchait simplement un peu de calme. J'étais impressionnée par lui, j'avais adoré *L'Âge d'homme*. Je m'entendais surtout très bien avec Jean Genet. Parfois, au retour d'une pause déjeuner, je trouvais sur ma table un petit mot de lui : "Quand est-ce que vous venez pour qu'on déconne ?" C'était une époque avec des rencontres formidables et inattendues, d'ailleurs Françoise adorait venir me chercher au bureau. Quand elle est devenue célèbre avec son livre, Gaston Gallimard me disait toujours : "Bon, vous vous débrouillez pour me l'amener"… mais ils avaient raté le coche. »

Oui, Françoise aime patienter chez Gallimard car toute sa vie elle aimera l'atmosphère particulière des maisons d'édition. Voici qu'arrive Florence, souriant à son amie qui l'a attendue sagement, la tête légèrement penchée sur le côté, comme d'habitude.

« Alors ? Ce service de presse ? lui demande-elle.

– J'ai le poignet foutu. Je crois que j'ai signé deux cents tonnes de livre. Mais je n'aurai pas le mauvais goût de me plaindre. »

Rieuse, Florence approche ses deux petites mains charmantes de l'oreille de Françoise et lui glisse :

« On est invitées à dîner chez Dionys et Marguerite. J'ai dit que je venais avec une amie. »

Leurs joues rosissent de ce sentiment si enfantin et joyeux, qui marque l'entrée dans l'âge d'or, cet âge étranglé entre l'enfant et l'adulte : après avoir longtemps attendu dans les coulisses, on entre enfin sur la scène de sa vie.

Les jeunes filles arrivent au 5, rue Saint-Benoît vers vingt heures. En 1943, Marguerite Duras s'est installée dans cette rue dont le café de Flore est la porte cochère. Elle y a vécu avec son premier mari, Robert Antelme, puis avec le père de son fils, Dyonis Mascolo, mais ils passent la plupart de leur temps tous les trois, ils déjeunent à la terrasse du Petit Saint-Benoît, restaurant qui existe toujours dans son costume folklorique à carreaux rouge et blanc, dont on ne sait s'il est un costume de résistance ou un déguisement pittoresque. Françoise et Florence y ont acheté une bouteille de vin rouge, excitées à l'idée de passer une soirée avec des écrivains de chez Gallimard. Florence sait qu'elle y retrouvera Edgar Morin, son compagnon de la guerre, mais tout aussi bien, elles croiseront dans le va-et-vient du dîner les écrivains Raymond Queneau, Georges Bataille, Italo Calvino ou encore Francis Ponge et Maurice Blanchot, car Marguerite et Dionys ont placé leur maison sous les auspices de Friedrich Hölderlin : « *La vie de l'esprit entre amis, la pensée qui se forme dans l'échange de parole par écrit et de vive voix, sont nécessaires à ceux qui cherchent*[48]. »

C'est la « bande de la rue Saint-Benoît », comme on dira plus tard la « bande de Sagan », qui, elle, n'aura pas de citation pour emblème, ni aucune visée littéraire – et encore moins politique. Mais il me semble qu'une bande est une bande et qu'elle se réunit toujours pour les mêmes raisons : se battre contre un ennemi commun, qu'il soit le capitalisme ou l'ennui.

L'appartement de Marguerite Duras ne ressemble en rien aux appartements d'adultes que Françoise a l'habitude de visiter. Il est une sorte d'organisation matérielle de la pensée de l'écrivain : on entre chez elle comme dans sa mémoire, il y a deux paires de ciseaux accrochées à un clou, sur le mur, en position de grand écart, car les ciseaux ouverts permettent de retrouver les objets perdus. Il y a des journaux, beaucoup de journaux, des livres, des objets glanés çà et là et gardés précieusement car ils sont à chacun un monde – et qu'importe de savoir s'ils vont « bien ensemble ». Il y a des photographies collées au miroir de la cheminée, sans cadre, des tubes de rouge à lèvres et des bouteilles de parfum, la machine à écrire, imposante, de drôles de tableaux, des tissus colorés, des coussins vieillis de soleil, une lampe en rotin, des jouets en bois d'Outa, le cahier rouge de cuisine dit « Cahier du camion » et l'odeur des grains de café torréfiés dans la poêle entourent tous ces objets d'un halo chaleureux.

« Ah, voilà les jeunes filles ! » s'écrie Marguerite en sortant de la cuisine avec son tablier et un bracelet en ivoire autour du poignet.

« Cela sent très bon, lui dit poliment Florence avant de présenter celle qui l'accompagne : Mon amie Françoise… Sagan », hésite-t-elle – pas encore l'habitude.

Marguerite ordonne aux jeunes filles de se mettre à l'aise, elle les sent intimidées or la timidité des autres l'intimide à son tour. Pour briser la gêne, la voici qui se lance dans une description de l'omelette vietnamienne qu'elle a préparée pour ce soir, certes, il y avait de beaux steaks au marché, mais elle ne savait pas combien on serait pour finir.

« *Et puis les steaks. Ça se rate toujours comme la tragédie. Mais à des degrés différents*[49] », dit-elle en riant.

Françoise et Florence sont les premières femmes arrivées, tandis que les hommes sont déjà là. Françoise sait que Marguerite Duras – d'ailleurs, elle ne sait pas comment elle le sait, elle le sait, c'est tout – aime les hommes. Tous ces hommes dans la vie d'une femme écrivain, l'idée lui plaît beaucoup, des hommes grands et forts, des hommes qui aiment la difficulté de vivre, des hommes ténébreux et romantiques, des hommes qui ont leurs propres voitures (et Marguerite aime ça aussi, les « bagnoles »), alors si c'est ça, la vie d'une femme écrivain, être aimée comme Colette et Marguerite Duras, on peut tout lui sacrifier, pense-t-elle, ça vaut le coup de travailler – même si plus tard elle dira exactement le contraire.

Françoise n'écoute pas les discussions politiques autour de la table, l'enragement autour de la guerre d'Indochine qui gronde – dans les journaux on présente l'installation du camp de Diên Biên Phu comme une victoire annoncée, et pourtant, Marguerite sait que chaque jour, on compte de nouvelles pertes dans les troupes de parachutistes français. Françoise, comme la plupart des Français, trouve qu'Hanoï est loin sur la carte, pour le moment elle est fascinée, réjouie, par le spectacle de ces êtres qui inventent de vivre une vie différente. Monique Régnier vient d'arriver, le quatuor des *Petits chevaux de Tarquinia* est maintenant au complet : Robert Antelme, sa nouvelle femme, Monique, et même Outa, « l'enfant » du livre, qui joue sur le tapis du salon. Ce soir-là, Marguerite, Monique, Dyonis et Robert portent quelque chose en eux des futurs personnages de Françoise ; et si l'expression n'existe pas encore, on pourrait dire d'eux qu'ils sont « saganiens » à leur manière.

Évidemment, Marguerite a la curiosité de questionner la jeune fille invitée chez elle.

« Françoise sort un livre ! La semaine prochaine », enchérit Florence.

Autour de la table, les conversations s'arrêtent. Elle est si intrigante, l'apprentie romancière, qu'on la scrute – subira-t-elle la raillerie, la fausse révérence ou l'étonnement ? Le pire : l'indifférence.

« Chez quel éditeur ? » Question impitoyable, parisienne, posée comme un piège qui signifie : « Et toi, que vaux-tu ? »

« Julliard. »

Évidemment, pour la bande de la rue Saint-Benoît, c'est une mauvaise réponse. Tellement « nouveau riche ». Et la curiosité s'éteint, Florence aura beau ajouter : « Plon la voulait, mais elle avait déjà signé… », il est trop tard, on a félicité la jeune fille d'un air pincé, avant de passer à un autre sujet de conversation.

Mais celle qui, ce soir, en bout de table, se tortille de timidité sur un coin de chaise, heureuse d'être là à défaut « d'en être », sera peut-être demain célébrée dans le monde entier. Qui sait. Personne ne sait. En tout cas, aucun des convives de la soirée ne peut l'imaginer, aussi brillants soient-ils.

À quelques jours de la sortie de *Bonjour tristesse*, Françoise Sagan n'est qu'un apprenti écrivain quelque peu méprisé par ses pairs d'un soir. Mais bientôt, elle sera bien plus célèbre que tous les gens réunis autour de cette table.

Lorsqu'elle reconnaîtra dans les journaux le visage de cette jeune adolescente, Marguerite se dira : C'était donc elle, la jeune fille du dîner. Et elle sera surprise. Et elle sourira d'avoir oublié que la vie n'est jamais là où on l'attend, qu'elle est plus invraisemblable que les romans. Et Marguerite, elle aussi, vendra un livre à plusieurs millions d'exemplaires. Dans très exactement trente ans. Il lui reste trente ans à vivre avant de connaître cette folie-là. Pour Françoise, c'est maintenant. Tout bascule. Tout le temps. Ce qui est la cause de mon chagrin est aussi la raison de mon espoir : tout bascule, tout le temps.

Les choses changent. Je ne dois jamais l'oublier.

Après mon entretien avec Florence, j'achète *L'Âge d'homme*, de Michel Leiris, que je n'ai jamais lu de ma vie. Je suis sidérée. Comment ai-je pu étudier tant d'années la littérature, passer tant de temps à parler de livres, avoir décidé de devenir écrivain, sans que personne ne m'oblige à lire ce texte-ci ? Eh bien pour la raison suivante, car il arrive que de fausses questions trouvent de vraies réponses : il fallait que j'attende d'avoir trente-quatre ans et que j'en sois à ce moment précis de ma vie pour découvrir ce livre qui commence ainsi :

« *Enfin bref, je viens d'avoir trente-quatre ans, je suis de taille moyenne et je crains de perdre mes cheveux.* »

Autoportrait puissant d'un homme « moyen » qui veut être écrivain. Je referme le livre et attrape mon manteau à la hâte, j'ai rendez-vous avec ma mère devant la crèche.

Et là, quelque chose me revient.

Sur le chemin de la crèche.

« Maman, je viens de lire *L'Âge d'homme* de Michel Leiris.

– Ah oui.

– Mais tu l'as lu ?

– Non.

– C'est hyper bien !

– Ah oui ?

– Non, mais vraiment… hy-per bien.

– Sans doute.

– Je te le prêterai, si tu veux.

– Oui.

– Maman… quand j'étais petite, un jour tu m'as expliqué qu'à la fin de la guerre, mamie t'avait organisé un baptême catholique parce qu'elle avait peur pour toi en tant que Juive.

– Je t'ai dit ça ?

– Oui, je m'en souviens parfaitement.

– Ah bon.

– Et tu m'as même dit que ton faux parrain était Michel Leiris. Tu ne t'en souviens pas ?

– C'était pas Michel Leiris mais Pierre Leyris. Un traducteur. Bon, on y va ?

– Ok. On y va. »

Et nous entrons dans la crèche.

15 mars

Le 15 mars 1954 est le jour de la sortie du livre *Bonjour tristesse*, de Françoise Sagan. Cette date apparaît, dans l'histoire de l'édition et celle de la littérature, comme « historique ».

Mais que s'est-il passé ce jour-là dans la vie de Françoise Sagan ? Probablement rien de spécial. Elle s'est sans doute rendue chez Julliard pour se sentir entourée de gens concernés par la sortie du livre. Elle a découvert la grande solitude d'un écrivain en ce jour si banal et si particulier.

Les employés des maisons d'édition, qui connaissent cela par cœur, savent entourer de leur douceur et de leur sollicitude les auteurs troublés par l'absence d'événement. Françoise s'est réfugiée dans le bureau de Rolande Prétat, à la direction commerciale, pour partager une cigarette et un peu d'émotion. Rolande est si douce, avec son grand décolleté et ses seins rassurants, son parfum de chez Jean Patou…

« … Il s'appelle Adieu Sagesse et maintenant, je pense à vous tous les matins en me parfumant ! lui dit-elle en souriant.

– J'espère que ça va me porter bonheur ! répond Françoise.

– Évidemment, ça va très bien marcher, j'ai de très bons retours des commerciaux.

– Vraiment ?

– Oui, oui, vraiment. On parie ? Je n'ai jamais perdu sur mes pronostics, lance Rolande.

– Extra : alors… on dit qu'au-delà de cent mille exemplaires, je vous donne un franc par livre vendu.

– D'accord, pari tenu », s'écrie la directrice commerciale dans un éclat de rire.

Cela ne risquait pas d'arriver, car si Rolande croyait au livre, pour elle un succès signifiait quinze, vingt mille exemplaires écoulés. Pourtant elle ne rectifia pas : les auteurs, jeunes ou vieux d'ailleurs, à ce compte-là, il n'y a pas de différence, n'ont pas conscience de la réalité des chiffres de vente… Autant les laisser rêver.

Mais tout bascule. Tout le temps. Et en décembre 1955, Rolande Prétat recevra un beau cadeau de Noël de la part de Françoise Sagan : un chèque de cent mille francs[50].

Françoise ne tiendra pas toujours ses comptes, mais ses promesses si, plutôt mourir pauvre que de déshonneur.

24 mars

Sur la couverture du magazine britannique *Picture Post*, Brigitte Bardot pose dans une robe rouge en satin flottante, comme volée dans l'armoire de sa grand-tante. Tétons et sourcils vainqueurs, elle nous défie, tandis que le magazine titre : « *Brigitte Bardot, two pages in colour* ».

Ce jour-là, on ne trouvera aucun reportage sur Françoise Sagan dans le *Paris Match* qui vient de paraître. Pourtant, Michel Déon, qui avait lu le manuscrit pour Plon, a proposé le sujet.

« Non, non, elle n'est pas assez connue », lui a-t-on simplement répondu.

De son côté, Rolande Prétat vient de raccrocher le combiné du téléphone après une longue conversation avec son frère Jean, lui-même représentant en livres auprès des libraires.

« Le livre démarre extraordinairement, l'a-t-il avertie, les libraires vont être en rupture de stock d'ici la fin de la semaine.

– Tu te rends compte, sans publicité !

– Il faut retirer tout de suite.

– C'est impossible, je suis toute seule jusqu'à la semaine prochaine. »

En effet les patrons de Rolande, René Julliard et Pierre Javet, sont tous deux partis en vacances profiter des joies des sports d'hiver. Ils sont évidemment injoignables et Rolande n'a pas le droit de prendre seule une décision aussi importante qu'un retirage en deuxième édition. Non seulement son poste ne l'y autorise pas… mais en tant que femme, elle prendrait le risque immense d'être considérée comme une incompétente lançant des ordres fous en l'absence des hommes de la maison.

Que faire ? René Julliard a décidé une première mise en place de quatre mille cinq cents exemplaires, ce qui est beaucoup pour un premier roman, tiré en moyenne à mille cinq cents – il faut dire que tout le monde, dans la maison, a été conquis par le livre de la petite Françoise, sentant qu'on tenait là un succès.

Rolande ne sait pas ce qu'elle doit faire. Ne pas retirer serait une erreur : si les libraires venaient à manquer de livres, on peut être sûrs de perdre un quart des intentions de vente (le lecteur se fait prêter le livre par son voisin, ou décide d'acheter un roman policier en attendant…). Mais donner un tel ordre, en l'absence de ses supérieurs, est déraisonnable. Pourquoi personne n'a-t-il anticipé une telle situation ?

Pendant que Rolande Prétat, la main tremblante, prend l'initiative d'un nouveau tirage à trois mille exemplaires, Françoise, ignorant tout des rouages de la mise en place de son livre, se promène dans les rayons d'une librairie.

Pour tous les jeunes écrivains, le rapport physique aux librairies, les premiers jours de sortie, est une question épineuse. (Pour ma part, je ressens pendant quelque temps une sorte de peur, je dirais même de terreur, qui me fait quasiment changer de trottoir à la vue d'une librairie.)

Françoise, quant à elle, poussée par une irrépressible curiosité, décide d'entrer dans une librairie en vue de se faire passer pour une cliente anonyme. Elle entend le bruit du carillon au moment où elle ouvre la porte, mais ce tintement de clochettes n'est pas suivi du « Bonjour » habituel… Si absorbé par sa lecture, l'homme qui se tient assis derrière la caisse a oublié le rôle de libraire qu'il doit exercer : à cette seconde, il est tout entier Cécile, l'héroïne du livre qu'il est en train de découvrir, profitant d'un moment de plaisir défendu, où la description de l'amour physique par cette jeune fille dénuée de toute moralité sentimentale fait naître dans son pantalon une érection si forte qu'il ne pourrait en aucun cas se lever pour accueillir la nouvelle cliente.

« *Je découvrais le plaisir des baisers. Je ne mets pas de nom à ces souvenirs : Jean, Hubert, Jacques… Des noms communs à toutes les petites jeunes filles.* »

Dans son champ de vision, la présence d'une masse légère qui se déplace le trouble. Le libraire referme le livre et le cache dans le tiroir sous sa caisse.

« Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ? demande-t-il à la jeune fille, ému comme un enfant que ses parents piègent à son insu.

– Je cherche un ouvrage… Un ouvrage qui vient de sortir… *Bonjour tristesse*.

– Je suis désolé, mais nous n'en avons plus un seul exemplaire.

– Ah ! vous n'allez pas en recevoir de nouveaux ?

– Je vous conseille d'aller dans une autre librairie, car, pour la tenue morale de notre établissement, nous ne vendons plus ce livre. »

Mais Françoise, qui a reconnu son livre entre tous (par l'épaisseur de sa tranche, la couleur de son papier, la texture de sa couverture), sait très bien ce que cet homme, qui refuse de le vendre, possède un dernier exemplaire. « Je vous remercie », répond-elle poliment avant de sortir de la librairie.

Je me souviens que le premier choc littéraire que j'ai eu en lisant un roman a été un choc d'ordre érotique.

Un livre avait le pouvoir de me faire « bander ». J'avais douze ans lorsque j'ai lu *L'Amant* de Marguerite Duras, il n'était pas question que j'aie l'autorisation de voir le film au cinéma, en revanche, le livre était tout à fait accessible dans une des bibliothèques de mes parents ; la littérature, c'était donc ça, découvrir des choses extraordinaires, dont on ne pouvait pas parler à haute voix, mais dont on acceptait qu'elles résonnent silencieusement dans la tête comme ces mots que je relisais et relisais espérant, soudain, en comprendre le sens :

« Je lui ai demandé de le faire encore et encore. De me faire ça. Il l'avait fait. Il l'avait fait dans l'onctuosité du sang. Et cela avait été à en mourir. »

J'avais douze ans et la littérature, c'était le sexe. Voilà. Il n'y a rien de plus simple à dire. Je fais partie de cette espèce-là, de ceux qui ont connu leurs premiers émois pornographiques avec des mots. Je me dis aujourd'hui que je suis finalement bien proche d'une jeune fille de 1954, prenant un plaisir secret sous les draps avec un livre de Françoise Sagan – j'ai connu le même émoi que ces jeunes filles nées quarante ans avant moi. La littérature ne sera plus jamais, pour les enfants à venir, une entrée dans le monde fantastique de l'érotisme. Je ne suis pas triste pour ces enfants, car après tout, l'important pour chacun est de trouver le chemin de sa jouissance. Mais je suis un peu triste, c'est vrai, pour la littérature, car c'est un beau rôle qu'on lui retire – comme ces actrices de théâtre vieillissantes qui savent qu'elles ne pourront plus jamais dire sur scène : « Le petit chat est mort. »

1er avril

J'ai finalement donné rendez-vous à l'étudiant, sa jeunesse me donne de l'allant et révèle chez moi un caractère entreprenant – de même que nous avons tendance, dans une nouvelle relation, à inverser les rôles qui caractérisaient la précédente, faisant subir à l'autre les épreuves que nous avons nous-même autrefois endurées.

Je l'ai invité à passer une journée à Deauville, car il m'a semblé impossible de terminer ce livre sans faire l'expérience, au moins une fois dans ma vie, d'un casino. Françoise cherche à sentir sous la peau de mes doigts la chaleur lisse d'un jeton de table – et en moi-même, je la remercie de me fournir ainsi un prétexte romanesque pour un voyage qui n'a en réalité qu'un seul but : me retrouver dans une chambre d'hôtel avec le jeune homme.

Nous avons rendez-vous sur le quai de la gare Saint-Lazare dix minutes avant le départ du train. J'aurais dû me douter qu'il ne serait pas en avance, contrairement à moi. Le train est annoncé. Mon cœur devient une ecchymose, à l'idée d'être plantée là. Mais soudain, le visage blond apparaît parmi la foule, marchant tranquillement, un drôle de baluchon sur l'épaule : « J'ai mis mes affaires dans une taie d'oreiller, parce que ma valise est chez mes parents. »

Nous nous asseyons dans le train et parlons de la couleur de ses cheveux. Il m'explique qu'au Japon, certains hommes, dans les restaurants, venaient les toucher car ils n'avaient jamais vu une chose pareille. C'est vrai qu'ils ont une couleur merveilleuse, lui dis-je, puis il déplie *Le Canard enchaîné* avant de s'adosser à la vitre et de fermer les yeux comme si je n'étais pas là. Je suis soulagée qu'il s'endorme car cela m'épargne de réfléchir à de nouveaux sujets de conversation et je peux profiter de ce moment de répit pour terminer le livre que je suis en train de lire : la biographie de Maurice Ravel par Jean Echenoz.

Après avoir lu toutes les biographies écrites sur Françoise Sagan, celles de certains de ses contemporains, certains romans parus en même temps que le sien, ainsi que des livres sur le Paris des années cinquante, il me faut lire à présent des biographies écrites par des écrivains. Pour les mêmes raisons que les livres m'ont appris à vivre, les auteurs m'ont appris à écrire et je trouve dans le livre d'Echenoz des réponses, des chemins, des solutions aux problèmes qui se posent actuellement à moi. Je suis sûre que Françoise Sagan aurait aimé ce livre qui raconte les dix dernières années du musicien, parce que Echenoz est un peintre (« *La mer est d'un vert presque noir* »), mais aussi pour son art de la description des machines, en particulier des voitures.

Arrivés à Deauville, le visage blond rouvre les yeux et je referme le livre, dépitée par ma lecture, car si les grands livres vous donnent du courage, vous montrant que tout est possible à condition d'être libre et sincère, ils peuvent aussi vous écraser violemment contre les parois de vous-même. Vous pensez que vous n'arriverez jamais à écrire le vôtre.

Notre chambre d'hôtel est entièrement couverte de toile de Jouy : le papier peint est assorti aux rideaux qui sont assortis à la courtepointe du lit ainsi qu'aux coussins. On dirait que quelque chose nous crie : « Jouis ! Jouis ! Jouis ! », et cela fait presque mal aux yeux lorsqu'on fixe longtemps les murs.

Nous sommes aussi gênés que des jeunes mariés le soir de la nuit de noces. Le lit, qui prend toute la chambre, est incontournable. Pourtant nous réussissons à faire comme si tout était parfaitement normal en vérifiant que nous avons bien nos cartes d'identité pour l'entrée au casino.

Je passe une robe au sortir de la douche, nos affaires se mêlent sur le lit, nos gestes deviennent peu à peu plus souples, plus fluides, et je ressens cette excitation mêlée de joie enfantine qui ne m'avait pas envahie depuis plusieurs mois.

Arrivés dans la salle de jeux – pas celle des machines à sous, non, mais celle des « tables » –, il me faut changer l'argent contre des jetons. Je m'installe au black-jack car la roulette m'impressionne encore et que je n'ose pas m'y asseoir. Ce qu'il y a de parfaitement excitant dans ce lieu, c'est la cérémonie. Les règles. Chacun est à sa place et tient son rôle comme il se doit. J'entends le bruit des centaines de jetons qui tombent dans la fosse de la roulette, on dirait chaque fois que quelque chose se brise. Le jeune homme me montre comment jouer et nous gagnons tout de suite. Enivrés par le champagne et par notre réussite, nous marchons vers notre jolie chambre en toile de Jouy. La chance des débutants, dit-on. Je me demande en traversant les rues vides dans la

nuit de Deauville, après cette journée passée en sa compagnie, comment ce garçon peut être si détaché de sa propre beauté. Comme s'il en ignorait l'existence. Comment peut-il être si indifférent aux qualités aiguës, presque violentes, qui sont les siennes ?

Vers sept heures du matin, je me glisse sans bruit hors du lit devenu le nôtre. Je n'arrive pas à dormir, à cause de la peau, cette peau d'une autre matière que celle contre laquelle j'ai dormi pendant des années.

Je vais me promener dans l'hôtel, chercher quelque part la résonance des petits pas de Françoise dans ce même labyrinthe, dans ce même état : la douceur des baisers qui suivent l'excitation du jeu lorsque vous avez gagné.

Dimanche matin, personne n'est réveillé dans l'établissement, j'aperçois simplement, près de la véranda, un homme de dos qui boit un café en regardant le jardin. Il porte une veste de costume en laine grise, le col de sa chemise se relève – mais d'un seul côté. Il ne bouge pas, semble absorbé par ce qu'il voit, je me baisse pour apercevoir précisément ce qui pourrait se passer dehors, mais il n'y a rien. Rien du tout. Je tourne autour du buffet du petit-déjeuner pour voir un peu mieux son visage, du moins son profil, poussée par cette curiosité que j'ai envers les gens qui déjeunent ou dînent seuls dans les restaurants – car c'est un des luxes que j'aime par-dessus tous les autres, être seule pour écouter les conversations voisines.

Je le reconnais tout de suite. L'incongruité de la situation me donne l'autorisation d'aller lui parler : qu'il soit assis là, seul, dans cet endroit. Et que je sois debout, seule aussi, au même moment que lui. Tout cela est si étrange.

« Je peux prendre mon café avec vous ? Je sais, il est très tôt, mais on n'est pas obligés de parler…

– Je vous en prie.

– C'est gentil, je vais pouvoir dire en rentrant à Paris que j'ai pris le petit-déjeuner avec vous, à Deauville.

– Qu'est-ce que vous faites ici, de si bonne heure ?

– Je soigne ma dépression, dis-je en riant.

– Vous n'avez pas du tout l'air déprimée.

– Si, je vous assure, je le suis terriblement. Je suis en plein divorce. Mais je souris de vous rencontrer. Cela me fait tellement plaisir.

– Merci.

– Et vous, qu'est-ce que vous faites ici, de si bonne heure ?

– Je suis juré pour un festival de cinéma.

– Ah ! Ça vous plaît ?

– Oui. Cela change. De mes habitudes.

– Vous écrivez en ce moment ?

– Oui.

– Une nouvelle biographie ?

– Mhhh. Non, pas vraiment.

– Quand j'étais petite, chez mes parents, il y avait *Cherokee* dans la bibliothèque, je ne sais pas pourquoi, la couverture me fascinait, le titre, votre nom, toutes ces voyelles entourées de consonnes rares, mais je suis désolée, je vous ai dit que je ne parlerais pas, et je n'arrête pas – d'ailleurs je vais remonter me coucher, pardon de vous avoir dérangé, mais, sans que je puisse vous expliquer pourquoi, ce serait trop long, c'est très spécial pour moi de vous avoir rencontré ce matin, c'est comme un signe, vous voyez, un signe d'encouragement qui me donne de la force pour toutes les choses qui me restent à faire. »

Et Jean Echenoz me dit au revoir, avec sa mèche sur son grand front et ses yeux bleu délavé qui ont connu tous les siècles. Je vais rentrer à Paris en ayant joué pour la première fois de ma vie au casino, après avoir passé une première nuit avec un autre homme que le père de ma fille et rencontré Jean Echenoz.

Tout cela grâce à Françoise, je ne l'oublie pas, ma petite jeune fille de l'année 1954. Je continue de déployer le calendrier et mon livre, tandis que le sien se vend chaque jour un peu plus.

Jacques Chardonne, écrivain hussard qui n'était pas tout à fait tendre avec les jeunes femmes, ni avec le genre humain de toute façon, écrit à Roger Nimier la lettre suivante :

« J'ai lu cette semaine le roman de Françoise Sagan. Cette jeune fille est de bonne famille, la famille des grands écrivains. Cela ne trompe pas, cela se voit comme la couleur des yeux, le grain de la peau ; cela fait bondir le cœur. Le talent est une chose unique, en tout point excellente, rayonnante, vive, vierge. On aime le talent ou il est indifférent. Si on aime, c'est sans mesure. Cet amour-là, c'est un jugement sévère[51]*. »*

24 mai 1954

Plus de huit mille exemplaires de *Bonjour tristesse* ont été vendus à ce jour.

Diên Biên Phu est tombé.

Le drapeau rouge, avec son étoile d'or, a été planté dans le camp français – c'est le début de la fin de l'empire colonial.

Pour Françoise aussi, c'est le début de la fin, si l'on s'en tient à cette phrase de Mme de Staël : « *La gloire est le deuil éclatant du bonheur.* »

Françoise est très embêtée : un Américain, qui ne lui plaît pas tout à fait mais qui ne la laisse pas totalement indifférente, lui a proposé de l'emmener à Senlis, dans l'Oise, près de la forêt de Chantilly. C'est un poète et ses amis organisent un « Bal nègre », tel qu'il se donnait dans le bar du même nom avant la guerre, au 33, rue Blomet, dans le quinzième arrondissement. Tout sera organisé comme le faisaient leurs aînés délurés, ti-punch, danses orgiaques et quelques notes de biguine pour évoquer les îles des Antilles. Danser, rire et boire : voilà qui réjouit d'avance

Françoise. Mais, par-dessus tout, l'Américain doit la faire voyager jusqu'à Senlis en moto, un JC Benly de chez Honda – un moteur quatre temps de cent vingt-cinq chevaux, dérivé du moteur de la Dream, très rare en France –, d'ailleurs, il s'habille comme Marlon Brando, l'acteur du film qui vient de sortir et dont tout le monde parle, avec un T-shirt blanc et un Perfecto – ce qui est à la fois ridicule et excitant, trouve-t-elle.

Il s'en est fallu de peu pour que Françoise ait le droit de conduire la japonaise façon *The Wild One*, cela s'est joué à seulement deux voix, mais sur le coup des dix-huit heures, elle a reçu un coup de fil de son éditeur : elle devait enfiler une robe de gala, un collier de perles et les gants de sa mère, se tenir prête pour la fête qui aurait lieu ce soir-là en son honneur. Elle était l'heureuse lauréate du prix des Critiques. Françoise, certes, était ravie pour son éditeur, qui tenait tant à un prix, flattée d'être élue pour une distinction si prestigieuse, mais un soupir souleva sa poitrine : c'était donc cela, le succès, une longue série d'obligations.

Le jury du prix des Critiques est composé de seize hommes dont une femme – et encore porte-t-elle un prénom d'homme –, qui vont se prendre par la main pour encercler la jeune fille dans une ronde que plus personne ne pourra arrêter. Plongeons-nous un peu dans cette ronde, prenons-leur aussi la main pour découvrir qui sont ces messieurs si peu sérieux qu'ils couronneront une petite fille, peut-être par défi ou provocation. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas des hommes nés de la dernière pluie mais plutôt nés dans la Première Guerre, des hommes qui ont vu d'autres hommes mourir, qui se sont battus sur les champs de bataille, certains résistants, qui ont pris des morts dans leurs bras. Émile Henriot a servi dans le régiment des dragons pendant la Grande Guerre, journaliste littéraire, écrivain, il est celui qui a inventé l'expression « Nouveau Roman ». Il est alors âgé de soixante-cinq ans. Gabriel Marcel a exactement le même âge et porte aussi la moustache, mais la sienne est abondante et blanche, comme un immense ver à soie. Henri Clouard est né la même année qu'eux, maurassien et spécialiste de Balzac. Marcel Arland, prix Goncourt, âgé seulement de cinquante-cinq ans, s'est insurgé contre les surréalistes, il est codirecteur de *La Nouvelle Revue française* avec Jean Paulhan, soixante ans très exactement, grand résistant, ami de Sartre, ses écrits sur la littérature demeurent un appareillage critique de référence pour les étudiants en lettres modernes. Jean Blanzat n'a pas encore cinquante ans, figure de la Résistance, il a obtenu le prix Femina et le grand prix de l'Académie française. Jean Grenier, le professeur de philosophie d'Albert Camus, qui lui a dédié son premier livre. Robert Kanters, qui dirige le département de science-fiction chez Denoël, et introduira notamment en France Philip K. Dick. Robert Kemp, âgé de soixante-quinze ans, critique littéraire, futur membre de l'Académie française. Thierry Maulnier, critique dramatique à *Combat* et à *La Revue de Paris*, qui participe à la fondation de la revue de *La Table ronde*, lui aussi futur académicien. Armand Hoog, critique littéraire dont le premier roman a reçu le prix Sainte-Beuve. Maurice Nadeau, orphelin de guerre, grand résistant, éditeur absolu, reconnaissant le talent entre tous. Roger Caillois, futur académicien à son tour, sociologue et critique littéraire, il a été l'ami de Paul Éluard. Et puis il y a Dominique Aury, « la » femme, celle qui s'apprête à faire paraître, au mois de juin, une lettre d'amour écrite pour son amant, Jean Paulhan – peut-être l'un des plus grands livres pornographiques, *Histoire d'O*. Et puis il y a Georges Bataille et Maurice Blanchot, les deux immenses écrivains de ce jury, que la transgression définit

chacun à leur manière.

Si je m'attache à cette liste un peu longue, un peu fastidieuse peut-être, c'est parce qu'il faut comprendre ce que représente ce prix dans la France de 1954 : c'est une désignation qui impose le respect par le prestige du jury, qui force l'admiration des lecteurs, mais qui fait aussi grande impression sur tous les gens « du métier ». Un prix renommé, qui a été décerné après-guerre à Albert Camus pour *La Peste*, un prix amené à être regardé, soupesé, discuté, un prix de « spécialistes » de la littérature, puisque les critiques, qu'il représente, sont censés avoir le don de discerner les mérites « objectifs » d'un talent littéraire.

Qu'ont-ils salué dans l'œuvre de la jeune fille ? La facture classique, qui prend corps dans une pensée moderne, la fraîcheur du mot, les références choisies, l'élégance de la concision, la fluidité des dialogues… Mais tout cela ne suffit pas. Il fallait que ce soit un livre qui parle d'eux, de leur génération, c'est une enfant qui les regarde vivre et qui les trouve admirables, ces vieux messieurs : *« Je leur préférais de beaucoup les amis de mon père, des hommes de quarante ans qui me parlaient avec courtoisie et attendrissement, me témoignaient une douceur de père et d'amant*. » Oh oui, que c'est beau la jeunesse, car contrairement à l'enfance, on a le droit de coucher avec.

Dans les futurs romans de Sagan, les générations, loin de s'affronter, aimeront à s'entremêler, vivre et faire l'amour ensemble. En cela elle semble très différente des jeunes gens de 1968 : elle veut vivre en couple avec son père, tandis que les enfants à venir voudront faire table rase des patriarches. Et pourtant, pourtant, elle participe bien plus qu'on ne le pense à cette révolution qui s'annonce.

Françoise Sagan, un mètre soixante-deux et quarante-cinq kilos, arrive en retard à la fête donnée en son honneur, car il a fallu sévèrement discuter avec René Julliard la possibilité de concilier les obligations professionnelles avec le bal de Senlis.

Les photographes, les journalistes, les petits-fours : tout y est, y compris les cent mille francs en espèces que lui remet la mécène Florence J. Gould – les précédents lauréats avaient reçu un chèque, mais il faut dire qu'ils étaient majeurs et possédaient donc un compte en banque.

Marie Quoirez, qui trouvera les liasses de billets dans le tiroir des torchons, se demandera pendant quelques secondes si elle n'a pas la berlue[52]. Tandis que Pierre donnera ce conseil à sa fille : « *L'argent, à ton âge, il faut s'efforcer de le dépenser*[53]. »

Comment calmer l'effroi du succès ? Par l'alcool. Françoise boit du whisky et ne parle pas beaucoup, mais les convives autour de la table ont heureusement bien des choses à se dire. Tous ces adultes. Car ce sont des adultes ! Ils jouent, récompensent. Donnent des bons ou des mauvais points. Mais comment peuvent-ils à ce point désirer ou haïr ?

« Pourquoi écrivez-vous ? » Écrire, pour être riche et célèbre, botte-t-elle en touche. Car ne serait-ce pas ridicule de dire la vérité : écrire pour trouver la voix du poème, écrire pour émouvoir les êtres, les changer peut-être, les transformer avec des mots, écrire pour toucher l'âme… N'a-t-on

pas envie de mourir d'ennui avec de tels discours ? C'est bien plus drôle, bien plus respectueux pour la littérature, que de ne pas se prendre au sérieux. Mais voilà que la légende de la désinvolture est en marche. Au fond, c'est sans doute la seule chose qu'elle prendra au sérieux, qu'elle travaillera sans relâche, comme l'Étoile, à force de travail, efface dans la danse toute manifestation de l'effort. Mettre tout son effort à feindre l'absence d'effort, c'est comme peindre du blanc sur du blanc : ce n'est pas une couleur facile à voir.

Françoise, pour ne pas penser au voyage en moto qu'elle vient de rater, pense à la Jaguar XK120 d'occasion qu'elle ira chercher chez le garagiste la semaine prochaine. Elle voudrait partir avec, directement en sortant du garage, vers le Sud. Elle roulerait avec son frère, Jacques. Là-bas, vers Cannes, ou Nice, ou peut-être même vers Saint-Tropez qu'elle ne connaît pas encore, elle dépenserait tout son argent, car après tout, cela va bien cesser, cette pluie de billets, et quand elle sera enfin redevenue la jeune fille de ses parents, elle sera bien obligée de travailler et d'écrire un livre qui sera un bon et grand livre, se dit-elle. Un livre dont elle sera fière, avec une tranche épaisse comme un dictionnaire. Et tandis que Françoise voit des taches rouges et vertes sur ses paupières, à cause des flashs des journalistes, elle se dit qu'il serait urgent de commencer à écrire le prochain roman.

Mais le problème, c'est que l'argent ne va pas cesser. Bien au contraire. À ce jour, elle a vendu huit mille cinq cents exemplaires de son livre. Mais dans un an, après le scandale médiatique que va soulever l'attribution du prix, elle en aura vendu huit cent cinquante mille. Puis ce sera un million.

Le lendemain, à la une du *Figaro*, François Mauriac écrit ce fameux article qui va donner lieu à d'innombrables polémiques, si bien que le dossier de presse de *Bonjour tristesse* atteindra les douze kilos sur une balance[54].

François Mauriac le chrétien, fraîchement promu prix Nobel de littérature, définit Sagan dans cette formule devenue célèbre : le « charmant petit monstre ». Elle répondra qu'elle n'est ni petite, ni charmante, ni monstre.

Et c'est ainsi que le prix fut décerné, que le livre fut salué, conspué, haï, adoré, lu en secret, qu'il fallut signer de nouveaux contrats, écrire des articles pour les magazines féminins, partir en voyage à Venise et faire une tournée infernale aux États-Unis, parler des mois durant, des années, pendant des décennies, d'un livre écrit en six semaines, l'adapter pour le cinéma, aller de fête en fête, de boîte de jazz en night-club, boire des litres d'alcool, faire semblant d'être ivre pour échapper aux gens, échapper aussi à la mort, de justesse, avoir le crâne ouvert et le bassin en miettes, rencontrer Bernard Frank pour ne plus jamais le quitter, tomber amis comme on tombe amoureux, conduire pieds nus des voitures de sport, garer sa Jaguar derrière les cuisines de l'hôtel de La Ponche à Saint-Tropez, posséder une Gordini type 24S, une Jaguar type E décapotable, une Maserati Mistral, une Lotus Super Seven S1 ainsi qu'un cabriolet Ferrari California, perdre et gagner des fortunes au casino, acheter une maison en Normandie un petit matin du huitième jour du huitième mois de l'année, en ayant joué le numéro huit à la roulette, à huit heures du matin, acheter une maison, simplement pour éviter d'avoir à plier bagages, acheter une maison pour pouvoir y dormir tranquille après une nuit blanche, acheter un cheval de course pour faire battre son cœur, aimer des

hommes, se marier à la une des journaux, être la cible d'un plastiquage pour avoir dénoncé la torture en Algérie, signer le manifeste des « 343 salopes », devenir l'amie de Jean-Paul Sartre et de François Mitterrand, donner ses lèvres à Ava Gardner et à Massimo Gargia, rire avec Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, rencontrer Mikhaïl Gorbatchev et Tennessee Williams, devoir se justifier de tout ce que l'on a précédemment fait, rendre toujours des comptes et des comptes, être le notaire de chacun de ses actes, être toujours brève et précise, dire « faire l'amour » au début de sa vie et que ce soit scandaleux, dire « faire l'amour » à la fin de sa vie et que ce soit désuet, dire « faire l'amour » et le faire toute sa vie, écrire d'autres livres, écrire des pièces de théâtre, écrire des listes de choses à faire que l'on n'a pas envie de faire, écrire des lettres d'amour et des lettres de rupture, ne plus avoir le temps d'écrire du tout, à force de parler de ce que l'on a écrit, ne plus se souvenir de ce que l'on a écrit, des mots que l'on a pensés, des titres des livres que l'on a publiés, ne jamais cesser d'écrire, jusqu'au bout.

Il y aura tout cela, mais, contrairement à Frédéric et Deslauriers, lorsque Françoise résumera leurs vies à ses amies, elle fera remarquer qu'elles, ne l'ont pas manquée. Quelle en était la raison ? Peut-être parce qu'elles ne cesseront jamais de faire leur éducation sentimentale et qu'en cela, elles demeureront toute leur vie des jeunes filles de l'année 1954.

J'aimerais que le 21 juin de cette année-là, le jour de l'été et de son anniversaire, Françoise parte en secret dans sa nouvelle voiture pour fêter ses dix-neuf ans comme il se doit. Dans sa Jaguar, elle est assise à ras du sol, elle sent la vitesse dans tout son corps, la nationale 7 est étroite et dangereuse – l'autoroute du Soleil n'existe pas encore. Elle conduit sa belle voiture comme une belle bête, qui aurait sa vie propre et ne réagirait pas toujours de manière instantanée[55]. Ce serait la première fois, j'imagine, qu'elle se rendrait à Saint-Tropez, et je voudrais ainsi terminer le livre, avec cette scène de soleil et de vitesse.

« *Je me suis levée de mon lit, j'ai ouvert les volets et la mer et le ciel m'ont jeté au visage le même bleu, le même rose, le même bonheur*[56]. »

Moi je ne suis jamais allée à Saint-Tropez. Je décide d'y passer deux jours afin de réussir à terminer le livre. Un ami me propose de louer le studio de sa tante. J'aimerais entendre résonner le rire de Françoise, sa joie d'être lue et célébrée malgré la folie qui se met en place autour d'elle.

Je fais ma valise à la hâte, une robe jaune, un maillot de bain bleu et des livres pour le train, *La Chamade*, dont j'avais tant aimé le film d'Alain Cavalier – sans même savoir qu'il s'agissait d'une adaptation d'un roman de Sagan.

Cette retraite de travail ressemblerait presque à un départ en vacances vers le Sud. Avant d'aller à la gare, je passe à ma fille la chanson de Brigitte Bardot sur laquelle nous aimons danser : *Tu veux ou tu veux pas ?* et j'embrasse ses deux joues comme des brioches aux grains de sucre blancs, qui vont me manquer pendant deux jours et deux nuits.

Évidemment, il aurait fallu que je parte en voiture – mais je n'ai pas conduit depuis le jour de mon examen du permis. J'opte donc pour le train.

Dans mon wagon aux couleurs vives, je lis le portrait de Sagan par Tennessee Williams qui, en

1954, écrit *La Chatte sur un toit brûlant* pour Broadway.

Françoise Sagan le rencontre l'année suivante, lors de sa grande tournée américaine qui est plus gigantesque que celle d'une rock star. En regardant le paysage défiler par la vitre de mon TGV, je rêve de Tennessee Williams, quarante-quatre ans, Françoise Sagan, dix-neuf ans, et Carson McCullers, trente-huit ans, passant quinze jours ensemble à Key West, à pêcher, fumer et boire du gin pur. Quinze jours brûlants et tumultueux, écrira plus tard Françoise Sagan. Dans le portrait qu'il fait d'elle, Tennessee Williams parle d'abord de la terreur qui s'empare de lui lorsqu'il assiste à la naissance médiatique d'un jeune écrivain.

« *Le lendemain matin, elle est allée nager et prendre un bain de soleil, l'après-midi, nous sommes partis pêcher en haute mer et, le soir venu, elle s'est mise au volant de ma voiture de sport et l'a conduite si vite, avec un sourire si joyeux, que j'ai dû la mettre en garde contre la police de la route. Je crois que la passion de la vitesse est un signe de bonne santé chez les jeunes artistes : cela indique qu'ils ont déjà compris qu'il leur fallait tenir la meute à distance*[57]. »

Peu à peu, dehors, le paysage change, le ciel s'éclaircit, la mer s'approche – sans y réfléchir, j'envoie un message au jeune homme pour lui demander de me rejoindre dans le Sud.

Puis je repense à la rencontre de Matthieu Galey et Françoise. Elle a eu lieu, si j'en crois son *Journal*, le 3 juin 1954 – soit une semaine après la remise du prix des Critiques.

Ils ont rendez-vous aux Deux Magots. Matthieu Galey arrive en avance, la question qu'il se pose en l'attendant est : *Va-t-elle me décevoir ?*, puis il aborde une jeune fille mais se trompe, exactement comme le personnage de Fabrice Luchini dans le film *La Discrète*. J'essaye d'imaginer Matthieu Galey, âgé de dix-neuf ans, en pleine rédaction de son étude sur Raymond Radiguet – qu'il ne fera jamais paraître, si tant est qu'il l'ait terminée. Qu'importe, en restent ses rencontres avec Cocteau, Brancusi et Joseph Kessel, ainsi que son extraordinaire *Journal* où il décrit ainsi Françoise :

« *Petite et brune, avec des yeux ronds, sombres, elle fait à peine ses dix-huit ans. Pas de poudre, pas de rouge à lèvres, des cheveux fous, en frange sur le front. Voix sèche, rapide : elle parle presque "illisible". Tout le contraire de sa langue, si fraîche, et si claire.* »

Matthieu Galey trouve la jeune fille très intelligente – ce qui n'est pas courant chez lui – et leur conversation tourne essentiellement autour des questions de la littérature et de l'amour. Elle lui confie qu'elle a aimé, une fois, un garçon bête qui ne s'intéressait pas à elle et que désormais elle en rougit. Elle lui avoue que l'amour est la seule chose pour elle qui vaut la peine d'être vécue et que, pour cela, elle serait prête à abandonner toute ambition littéraire. Elle se dit assommée et abrutie par le bruit que l'on fait autour de son livre. Matthieu Galey repart enchanté de leur entrevue, répondant avec plaisir à la question qu'il s'était posée à lui-même : *Somme toute, elle ne m'a point déçu.* Mais Françoise, que beaucoup considéreront comme une promesse qui ne tiendra pas, a-t-elle jamais déçu quelqu'un ? Je ne crois pas. Et puis il me semble déjà très méritoire d'être fidèle, non pas à ses promesses, mais à son essence de promesse.

En arrivant à Saint-Tropez, il m'est évidemment difficile de retrouver dans la ville d'aujourd'hui les traces de l'année 1954.

Je cherche « *"la folle mer qui brise au bord ses coupes" comme dit Cocteau, et qui plus qu'ailleurs, est mousseuse, imprévue et fraîche. Il y a la campagne, la vraie campagne cachée derrière Saint-Tropez et qui est verte, contrairement au reste des Maures*[58]*… »*

Je cherche les ruelles que Françoise aimait tant, dont elle disait qu'elles se chamaillent entre elles, je cherche les heures sans fin où elle aimait se perdre, je cherche les chemins après Pampelonne, je cherche les maisons qui prennent le soleil et lui faisaient penser à des gros chats, je cherche la mer qui peu à peu devient véritablement bleue sous le cimetière que longe le pauvre Michel Tardieu d'*Et Dieu… créa la femme*.

En me promenant sur la plage, j'essaye de voir les silhouettes de Françoise Sagan et de Brigitte Bardot, se rencontrant pour la première fois l'été 1955, Brigitte baisse un peu la tête, dessine des ronds dans le sable du bout de son pied, comme si elle poussait un invisible coquillage.

Toutes deux sont devenues les jeunes filles les plus connues de France. Et toutes deux vont revenir de la mort avant d'avoir eu vingt-cinq ans. Françoise dans un accident de voiture, Brigitte dans une tentative de suicide. Toutes deux connaîtront la folie de la gloire, sa mollesse, sa décadence. Il faudrait un caractère hors du commun pour aller contre ce qui va leur arriver, une vie sans faim.

« *Bien sûr que la jeunesse possède actuellement un toupet infernal, une impudeur qui ressemble au génie ou du moins qui permet aux pointes de l'intelligence de se hérisser dans toutes les directions et sans scrupules. Beaucoup de génie. Trop de génie. Une mitrailleuse de génie. Il faudrait en outre à ces jeunes écrivains* un peu de talent[59] […] », écrit Jean Cocteau cette année-là.

En rentrant dans mon studio de location, je reçois un message du jeune homme qui ne me rejoindra pas à Saint-Tropez. Je suis triste, alors, au lieu d'écrire les dernières pages du livre, je rédige cette lettre :

« Tu ne veux pas me rejoindre dans le Sud parce que, dis-tu, tu ne peux pas "payer le billet de train".

Mais en même temps, tu refuses que je te l'offre et ce refus me rend triste.

Pourtant je te comprends, à ton âge je n'aurais jamais accepté qu'un homme plus âgé que moi me paye un billet pour le rejoindre. J'aurais pensé : Il me prend pour une pute. Ou plutôt, j'aurais pensé : Quelqu'un, quelque part, pourrait dire que je suis une pute. J'aurais beaucoup pensé, au lieu de jouir du voyage tout simplement. Et pourquoi pas, de jouir de ressembler à une pute ?

Je te comprends, parce que j'ai eu ton âge il y a peu de temps. Je sors à peine de cette vingtaine que j'ai traversée sans rien comprendre. Dans cette décennie, qui m'a paru très longue, j'ai été à côté de tout, en particulier à côté de moi. Je n'ai pas saisi les chances qui s'offraient à moi ; je n'ai pas pris les risques ; j'avais peur de mourir avant d'avoir vécu ; j'avais peur de ne pas devenir

quelqu'un ; j'étais "enfermée" dans les idées que je me fabriquais, une fausse idée de moi-même. Car oui, j'avais une idée précise et haute de ce que devait être la mise en place des éléments de ma vie, qui m'autoriserait à enfin jouir.

Tu ne peux pas savoir.

J'ai passé mes vingt ans sans être débarrassée de moi. Je me portais comme une promesse fragile, comme un habit trop neuf que l'on ne veut ni user ni tacher, qu'on ne veut sortir qu'aux grandes occasions et qu'au final on ne porte jamais.

J'attendais que ma vie commence, parce que je voulais qu'elle advienne.

Mais si aujourd'hui tu me demandais : "Voudrais-tu revivre tes vingt ans d'une autre manière ?", je te répondrais : "Non." Car c'est de m'être tant empêchée que j'ose aujourd'hui te demander de prendre un train. C'est d'avoir cru qu'il existe des circonstances que je ne sais même plus ce que signifie ce mot aujourd'hui. C'est d'avoir eu tant de peurs qu'aujourd'hui je n'ai plus peur de rien. Donc je ne t'en veux pas de ne pas prendre ce train – mais sache seulement que ces deux jours que nous ne passerons pas ensemble, personne ne te les rendra.

Maintenant, à cette seconde précise où je t'écris ces mots, je voudrais revoir cet angle de ton visage qui m'est apparu au moment où je t'ai dit qu'il ne faudrait plus nous voir.

Tu m'as alors demandé si j'avais toujours voulu devenir écrivain. Je ne t'ai pas répondu, car j'étais surprise de ta question.

Voici, avec un peu de retard, la réponse que je t'aurais faite si tu étais venu ici me rejoindre.

Oui, j'ai toujours voulu écrire. Bien avant de savoir ce que cela pouvait bien vouloir dire, écrire, un peu comme un enfant rêve d'être pompier : pour le rouge du costume et parce que le camion brille. Et puis, un jour, l'enfant devenu adulte se retrouve face au feu et comprend qu'il n'a jamais songé à la peur – seulement au prestige – mais qu'il va falloir maintenant éteindre le feu et pour cela supporter la chaleur, l'angoisse et l'odeur des corps brûlés.

Je voulais écrire pour la vie d'écrivain, qui me semblait la seule qui valait la peine d'être vécue, et je tentais tant bien que mal de faire de ma vie un roman – tandis qu'écrire, c'est le contraire.

Écrire, c'est s'arrêter de vivre des heures, des jours et des mois durant. C'est penser que les êtres qui partagent votre temps vous le volent ou le gaspillent inutilement. Écrire, c'est peu à peu se retrancher du roman de la vie.

Mon autre problème, c'est que j'avais une très haute idée de ce que je devais écrire pour devenir "écrivain"… Une si haute idée que je ne parvenais à rien. Je voulais écrire un grand livre – sinon rien.

Mais un jour, je me souviens parfaitement de ce jour – j'avais l'âge que tu as aujourd'hui –, je me suis dit à moi-même : Tu ne seras jamais Sagan. Tu n'écriras jamais *Bonjour tristesse* à dix-sept ans – c'est beaucoup trop tard pour toi. Mais tu écriras "tes" livres. Ils seront ce qu'ils seront et le prochain sera meilleur que le précédent. Ou pas. Qu'importe. Ils seront la seule chose qui t'appartienne. La seule chose que personne ne pourra t'enlever. Tu raconteras des histoires à des gens et, s'ils sont divertis, ils t'en seront reconnaissants. Car c'est déjà beau, de distraire les gens, attends un peu de t'épaissir avant de vouloir les instruire ou les éblouir. Et tant que tu ne seras pas une artiste, ne sois pas dédaigneuse à l'idée de devenir un artisan.

Grâce à Françoise Sagan, j'ai écrit ce jour-là la première page de mon premier roman. Puis une deuxième. Et les suivantes sans m'arrêter pendant deux ans. Et j'ai écrit un livre, puis un autre, et encore un autre aujourd'hui. À chaque page, j'entends battre mon cœur : C'était donc possible, cette vie-là.

Aujourd'hui, toujours avec Françoise Sagan, j'essaye de changer un peu ma façon de vivre en suivant ses conseils, qui tous disent au fond la même chose : chercher l'important et non l'importance.

C'est pourquoi je peux t'écrire aujourd'hui que j'ai aimé découvrir cette chambre que fut notre nuit. Dans un jour, dans mille nuits, passées avec une ou mille femmes, soudain, tu te souviendras de moi.

Tandis que moi, je n'oublierai jamais nos baisers et ton visage, ni ta peur ni la mienne.

A. »

Le lendemain, je me promène seule dans les rues de Saint-Tropez et sur la plage. Je prends un petit-déjeuner sur la terrasse de chez Sénéquier, avec de la confiture à l'orange et des tartines de pain de mie coupées en triangle. Puis je déjeune d'une tarte tropézienne, épaisse comme du pain doux, entrecoupée de crème à la vanille blanche, le meilleur moment de cette journée où je ne parviens pas à écrire : le livre refuse de se finir. Je n'arrive pas à écrire les dernières pages, je crois que, tout simplement, je n'en ai pas envie.

Je n'ai pas envie de me séparer de Françoise. Je cherche sa silhouette mouvante cet été-là, ses nouveaux vêtements de femme la gênent autant que ses anciens d'enfant. Dans les uns elle se sentait trop à l'étroit, dans les autres elle flotte, dirais-je en singeant Bernard Frank à propos de Benjamin Constant[60]. Mais grisée, enchantée, elle regarde le monde qui la regarde.

Je la vois sur la terrasse du restaurant La Ponche. Nous sommes dans les années soixante.

Son voisin de table est un Italien qui ressemble à une vedette américaine. La mâchoire carrée – lorsqu'il serre les dents, ses joues se creusent aussi formidablement que la fossette de son menton. D'une grande beauté virile, comme Françoise les aime, ou plutôt comme Françoise aimera Bob Westhoff. Ensemble, ils parlent du cinéma de René Clair, de Maurice Ronet qui est un ami du frère de Françoise, ils parlent d'Alberto Moravia, qu'ils connaissent tous les deux, ils parlent de théâtre et de Laurel et Hardy.

« Oui, oui. Moi j'aime le cinéma italien. *Le Fanfaron* et *La Dolce Vita*, bien sûr, que j'ai vu l'année dernière. Visconti surtout. J'aime *Rocco et ses frères*, que je préfère au *Guépard*, dit Françoise.

– Visconti est l'un de mes grands amis, répond l'Italien énigmatique, sans en ajouter davantage.

– Mais il y en a un que je trouve assommant, c'est Pasolini, enchérit-elle. Je n'entends rien à son cinéma. J'ai vu pourtant ses deux films, *Mamma Roma* et *Accattone*, mais je ne saurais pas dire lequel des deux m'a le plus ennuyée.

– C'est parfois bon, de s'ennuyer un peu.

– Oh non, pas au cinéma. Avec un livre, au moins, vous pouvez le fermer, remettre sa lecture à

plus tard. Mais au cinéma, vous êtes contraint et forcé d'aller au bout. C'est ce qu'il y a de pire. »

Puis la discussion se poursuit joyeusement sur les nouveaux réalisateurs français et la fameuse Nouvelle Vague. La chaleur est de plus en plus forte sur la terrasse de La Ponche. La conversation est délicieuse, mais l'heure de la sieste approche, c'est-à-dire, en plein été, l'heure de l'amour l'après-midi que personne ne raterait pour rien au monde. Françoise se lève pour prendre congé.

« J'étais ravie de partager ce café avec vous », dit-elle en se cachant les yeux du soleil.

L'homme à son tour, soulevant son chapeau de paille blanche, « De même, mais je ne me suis pas présenté, Pier Paolo Pasolini, enchanté… »

Je suis sûre que Françoise Sagan n'a pas été décontenancée et que Pasolini n'a pas été vexé. Ils étaient trop amusés l'un et l'autre d'avoir été, le temps d'un café, les personnages d'une comédie de théâtre[61].

En rentrant dans mon petit studio de location, j'écris à la hâte les dernières scènes du livre. Celles où soudain l'on voit la jeune fille devenir malgré elle l'héroïne d'un roman qu'elle s'apprête à vivre. Affirmant aux journalistes ravis : « *Boîte de nuit, whisky et Ferrari valent mieux que cuisine, tricot et économies*[62]. » Devant répondre à mille questions du genre : *« Prenez-vous encore l'autobus ? », « Mangez-vous des nouilles ? », « Êtes-vous l'héroïne de votre roman ? ».*

À Saint-Tropez, Françoise Sagan troque ses jupes crayons grises contre une chemise en toile bleue et un pantalon qui ressemble à ceux des marins pêcheurs, elle enfile des espadrilles de corde de chez Vachon – alors le seul magasin ouvert sur le port –, elle se sent libre d'aller crapahuter dans les rochers, comme les enfants. Ce n'est pas encore tout à fait les années où l'on twiste à Saint-Tropez, non, c'est encore l'heure sage des jeux de plage, des parties de ping-pong, des lectures à l'ombre des pins parasols et des cocktails quand le soir recouvre vos épaules chauffées de soleil d'un tissu presque trop frais.

L'été 1954, Françoise Sagan le passe à Hossegor, avec sa famille, dans la maison de vacances qu'elle a désertée l'année précédente pour fuir à Paris et écrire, à l'ombre de son père et de l'appartement du boulevard Malesherbes, le fameux livre qu'elle disait « écrire depuis longtemps » à ses amis – ce qui était un mensonge. Qu'il est bon de transformer un mensonge en vérité. Françoise s'est appliquée, avec flamme et sérieux, à cette tâche – travailler dans un Paris aoûtien, quand les autres brûlent leur bikini, c'est si agréable.

Une année s'est écoulée, donc, et Michel Déon est envoyé par *Paris Match* pour rendre compte des vacances de la nouvelle lubie des Français. C'est un été qui sera bien moins chaud que le précédent, qui verra voler dans son ciel le premier Boeing 707, la première diffusion de *That's All Right (Mama)* sur la radio WHBQ de Memphis, la libération des prisonniers de Diên Biên Phu et le premier court métrage de François Truffaut, *Une visite*, tourné rue de Douai dans l'appartement du rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* – photographie de Jacques Rivette et montage d'Alain Resnais.

Colette meurt le 3 août. A-t-elle eu le temps de lire, avant de mourir, le livre de celle qu'on surnomma dans les journaux[63] « une Colette de dix-huit ans » ?

Dans le train du retour, je relis mon manuscrit presque achevé et j'écris cette lettre à Denis Westhoff :

« Cher Denis,

Voici plusieurs mois, nous avons déjeuné ensemble et vous m'avez proposé d'écrire un livre à la mémoire de votre mère – ou plutôt, pour raviver sa mémoire. Vous vouliez attirer l'attention sur une période précise de sa vie, celle qui, pour le résumer ainsi, "précède la légende". Denis, vous m'avez fait un cadeau et j'ai essayé d'être le plus juste possible. Mais le plus juste, comment ? Le plus fidèle à quoi ? Il m'a bien fallu répondre à ces questions et j'ai décidé d'être le plus fidèle à moi-même, en espérant ainsi n'avoir de comptes à rendre qu'à une seule personne.

Aujourd'hui, lorsque je relis le manuscrit, il me semble que son "intrigue secrète" – c'est-à-dire, ce sujet non réfléchi qui apparaît à la fin de l'écriture – est celle d'une amitié paradoxale entre une dame d'un certain âge, morte, et une jeune femme née deux générations après elle. Car depuis le jour où nous avons déjeuné ensemble, votre mère est entrée dans ma vie avec la force d'une vivante. Je crois qu'au début, je ne lui plaisais pas tout à fait, à votre mère. Comme toutes les mères, elle se méfiait du choix de son fils pour une femme, elle me trouvait sans doute trop triste, trop grave. Mais comme souvent dans ces histoires de couples mal assortis que le destin a collés ensemble, il a bien fallu qu'elle se fasse à moi et je crois avoir eu la chance de devenir l'objet d'un attachement privilégié de sa part. Oui, votre mère est devenue pour moi une confidente peu tendre, aussi drôle que sévère, aussi intransigeante que joyeuse. Pendant toutes ces semaines de travail, nous nous sommes parlé presque tous les jours et nos conversations, que je puisais dans ses livres et dans sa vie, n'étaient interrompues par rien ni personne. Comme mes autres amis, elle m'a guidée vers des livres que je n'aurais jamais lus sinon, m'a fait comprendre mille choses qui m'étaient obscures, m'a poussée vers des êtres que je n'aurais peut-être pas regardés, elle a richement comblé des heures que j'aurais laissées filer. Je crois que Françoise Sagan m'a entourée de sa bienveillance, a influencé mes actes, et donc, comme le veut l'effet papillon, il se peut qu'elle ait conditionné ma vie entière, celle à venir – car je crois que c'est le rôle des amis, des grands amis.

J'espère que vous ne regretterez pas de m'avoir choisie car je me suis donnée tout entière dans ce livre, avec le plus grand des respects, mais aussi, pour rendre honneur à votre mère, avec le plus grand irrespect possible.

A. »

Notes

1. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, Stock, 2012.

2. Françoise Sagan, *Réponses*, entretiens, éditions Pauvert, 1974.

3. Entretien de l'auteur avec Florence Malraux.

4. Alain Vircondelet, *Françoise Sagan, un charmant petit monstre*, Flammarion, 2002.

5. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduction de Clara Malraux, 10/18, 1996.

6. Françoise Sagan, *Des bleus à l'âme*, Flammarion, 1972. « Elle avait écrit, à dix-huit ans, une jolie dissertation française, que l'on avait publiée et qui l'avait rendue célèbre. »

7. Françoise Sagan, *Des bleus à l'âme*, *op. cit.* « Elle avait refusé de prendre tout cela au tragique, voire au sérieux : de toute façon écrire était *a priori* un plaisir pour elle. »

8. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, Denoël, 2008. « J'aime écrire, dit-elle. Écrire un roman, c'est faire un mensonge. J'aime mentir. J'ai toujours menti. »

9. Entretien de l'auteur avec Denis Westhoff.

10. Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*, Julliard, 1954.

11. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

12. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

13. *Ibid*.

14. Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, Mercure de France, 2004. « Je me suis dit : "Tiens ! tout n'est pas si simple !" Pour la première fois, je pressentais que rien n'était tout blanc ou tout noir. Le monde partagé entre le Bien et le Mal comportait des nuances. C'était beaucoup plus ambigu que je ne l'imaginais. »

15. Sophie Delassein, *Aimez-vous Sagan…*, Fayard, 2002. « Françoise Sagan raconte souvent qu'à cette époque – souvenir exact ou enjolivé – elle serait allée consulter une diseuse de bonne aventure installée rue de l'Abbé-Groult. Vous écrirez un livre qui passera les océans », lui aurait-elle prédit.

16. Christer Strömholm, *Le Boulevard*, introduction au livre de photographies : *Les Amies de place Blanche*, VU éditions, 2011.

17. Interview de Françoise Sagan sur France Culture en 1955, citée par Thierry Séchan, *Le Roman de Sagan*, Romart, 2013. « Je ne sais pas pourquoi il est si difficile de parler de la chance. Je la connais pourtant assez bien. Elle est venue habiter chez moi il y a un an et depuis ne m'a pas quittée. »

18. Préface de Claude Mauriac à l'album *Mauriac intime*, photographies de Jeanne François-Mauriac, Stock, 1985.

19. Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, *op. cit.*

20. Jean-Claude Lamy, *René Julliard*, Julliard, 1992.

21. Bertrand Meyer-Stabley, *Les Dames de l'Élysée. Celles d'hier et de demain*, Librairie académique Perrin, 1999.

22. Henry de Montherlant, *Les Jeunes Filles*, Grasset, 1947.

23. Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986.

24. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

25. Entretien de l'auteur avec Denis Westhoff.

26. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

27. Françoise Sagan, *Avec mon meilleur souvenir*, Gallimard, 1984.

28. Boni de Castellane, *Mémoires*, introduction d'Emmanuel de Waresquiel, Perrin, 1986.

29. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, Gallimard, 1921-1922.

30. Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*, *op. cit.*

31. Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, *op. cit.*

32. Interview de Françoise Sagan pour *La Dépêche* citée par Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, *op. cit.* « Cajarc et mon enfance : un domaine exquis auquel il ne faut pas toucher. »

33. Françoise Sagan, *De guerre lasse*, Gallimard, 1986.

34. Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, *op. cit.*

35. Il s'agissait de l'acteur Michel Simon, selon Michel Castaing dans son article du journal *Le Monde* daté du 1er février 1994.

36. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.* « Quelle empreinte la mort de cet enfant déshydraté a-t-elle laissée sur sa famille ? A-t-il été victime de la distraction des adultes ? Sur la question c'est le black-out : Suzanne Quoirez ne se souvient plus très bien. Quant aux biographes de Sagan, ils occultent l'événement. »

37. Alain Vircondelet, *Françoise Sagan, un charmant petit monstre*, *op. cit.*

38. David Teboul, *Bardot, la méprise*, Gaumont Télévision, Christian Davin production, Arte France, 2011.

39. Françoise Sagan, *Derrière l'épaule…*, Plon, 1998. « C'est un été comme il y en avait encore en ce temps-là, découpé par des avenue poussiéreuses et désertes sous des arbres vert pomme ou vert sombre… Je vais en robe de chambre chez le boulanger de la rue Jouffroy et j'achète deux croissants. Je grignote le mien pendant le trajet du retour, en ne rencontrant qu'un autobus aussi vide que le boulevard et un célibataire mal rasé. »

40. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

41. Dans l'anecdote originale, il s'agissait de l'arrivée d'un journaliste. Raconté par Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

42. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

43. Sophie Delassein, *Aimez-vous Sagan…*, *op. cit.*

44. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

45. Marguerite Duras, *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, Gallimard, 1953.

46. Matthieu Galey, *Journal 1953-1973*, Grasset, 1987.

47. Alain Malraux, *Les Marronniers de Boulogne. Malraux père introuvable*, Bartillat, 2012.

48. Frédérique Lebelley, *Duras ou le poids d'une plume*, Grasset, 1994.

49. Marguerite Duras, *La Cuisine de Marguerite*, Benoît Jacob, 1999. Cité par Laetitia Cénac, *Marguerite Duras : l'écriture de la passion*, La Martinière, 2013.

50. Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, *op. cit.*

51. Thierry Séchan, *Le Roman de Sagan*, *op. cit.*

52. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

53. Alain Vircondelet, *Françoise Sagan, un charmant petit monstre*, *op. cit.*

54. Thierry Séchan, *Le Roman de Sagan*, *op. cit.*

55. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

56. Françoise Sagan, *Avec mon meilleur souvenir*, *op. cit.*

57. Tennessee Williams, *De vous à moi*, éditions Baker Street, traduction de Martine Leroy-Battistelli, 2011.

58. Françoise Sagan, *Avec mon meilleur souvenir*, *op. cit.*

59. Jean Cocteau, *Le Passé défini*, journal, Gallimard, 2005.

60. Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, *op. cit.*

61. Denis Westhoff, *Sagan et fils*, *op. cit.*

62. *Ibid*.

63. Michel Déon, article pour *Paris Match* : « *Bonjour tristesse* révèle un écrivain de dix-huit ans […] Une romancière de classe est née, peut-être une nouvelle Colette à en juger par les qualités précoces de l'œuvre. La critique attendra Françoise à son second roman. »

Bibliographie

Laure Adler et Stefan Bollmann, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, 2007.

Marie-Thérèse Bartoli, *Chère Madame Sagan*, Jean-Jacques Pauvert, 2002.

Laétitia Cénac, *Marguerite Duras. L'écriture de la Passion*, La Martinière, 2013.

Jean Cocteau, *Le Passé défini*, t. III et t. IV, Gallimard, 2005.

Anne Crestani et Claude Dubois, *Paris années 1950*, Geste Éditions, 2011.

Sophie Delassein, *Aimez-vous Sagan…*, Fayard, 2002.

Michel Déon, *Bagages pour Vancouver*, récits, La Table Ronde, 1985.

Georges Didi-Huberman, *L'Album de l'art à l'époque du « Musée imaginaire »*, Hazan, 2013.

Guillaume Durand, *Il était une fois Sagan*, Jacques-Marie Laffont, 2005.

Annie Ernaux, *Les Années*, Gallimard, 2008.

Bernard Frank, *5, rue des Italiens*, Grasset, 2007.

Bernard Frank, *Mon siècle*, Julliard, 1993.

Matthieu Galay, *Journal*, Grasset, 1987, 1989.

Jérôme Garcin, *Littérature vagabonde*, Flammarion, 2009.

Annick Geille, *Un amour de Sagan*, Pauvert, 2007.

Juan Goytisolo, *Genet à Barcelone*, Fayard, 2012.

Julia Kristeva, *Le Génie féminin 3, Colette*, Fayard, 2002.

Jean-Claude Lamy, *Françoise Sagan, une légende*, Mercure de France, 2004.

Jean-Claude Lamy, *René Julliard*, Julliard, 1992.

Marie-Dominique Lelièvre, *Sagan à toute allure*, Denoël, 2008.

Pascal Louvrier, *Sagan, un chagrin immobile*, Hugo et Compagnie, 2012.

Alain Malraux, *Les marronniers de Boulogne : Malraux père introuvable*, Bartillat, 2012.

Clara Malraux, *… Et pourtant j'étais libre*, Grasset, 1979.

Gohier-Marvier, *Bonjour Françoise !*, Grand Damier 1957.

François Mauriac, *Bloc-Notes*, Seuil, 1993.

Geneviève Moll, *Madame Sagan*, Ramsay, 2005.

Élisabeth Quin, *Bel de nuit, Gerald Nanty*, Grasset, 2007.

Bertrand Poirot-Delpech, *Bonjour Sagan*, Herscher, 1985.

Christer Strömholm, *Les Amies de Place Blanche*, Vu Mag, 2011.

Pol Vandromme, *Sagan ou l'Élégance de survivre*, Rocher, 2002.

Alain Vircondelet, *Sagan, un charmant petit monstre*, Flammarion, 2002.
Denis Westhoff, *Sagan et fils*, Stock, 2012.
Denis Westhoff, *Françoise Sagan, ma mère*, Flammarion, 2012.
Tennessee Williams, *De vous à moi*, Baker Street, 2011. Traduction de Martine Leroy-Battistelli.

Mémoires et entretiens de Françoise Sagan

Toxique, journal, Julliard, 1964, rééd. Stock, 2009.
Réponses, entretiens, éditions Pauvert, 1974.
Avec mon meilleur souvenir, autobiographie, Gallimard, 1984.
Répliques, entretiens, Quai Voltaire, 1992.
... et toute ma sympathie, autobiographie, 1993.
Derrière l'épaule, mémoires, Plon, 1998.
Je ne renie rien, entretiens, Stock, 2014.

Remerciements

Je remercie Denis Westhoff de m’avoir invitée à écrire sur sa mère.

Je remercie les auteurs des bibliographies nommées ci-dessus. C’est grâce à leurs travaux que j’ai pu découvrir avec tant de précision la vie de Françoise Sagan.

Je remercie aussi :

Christophe Bataille et Paul-Henry Bizon.

Edouard Baer, la famille Berest, Julien Boivent, Manuel Carcassonne, Anne-Sophie Castillo, Mélie Chen, Caroline de Maigret, Élodie Deglaire, Audrey Diwan, Emmanuelle Ducournau, Rhizlaine El Cohen, Emmanuel Fansten, Sarai Fiszel, Sébastien Haas, Elisabeth Lavoine, Marthe Le More, Charlotte Lemoine, Cécile Grandin, la maison Grasset, Guillaume Halard, Debora Kahn-Sriber, Jean-Claude Lamy, Florence Malraux, Stéphane Manel, Tessa Manel, Sophie Mas, Roxana Nadim, Olivier Nora, Priscille d’Orgeval, Gérard Rambert, Colombe Schneck, Martine Saada, la maison Stock, Gadry Touré, Sabine Weiss, Rebecca Zlotowski.

Crédits photographiques

p. 19 : © Thomas D. McAvoy / Getty Images
p. 85 : © Jacques Rouchon / Roger-Viollet
p. 107 : © Tous droits réservés
p. 124 : © Sabine Weiss / Gamma Rapho
p. 134 : © Thomas D. McAvoy / Getty Images